

A ADULT ROMANCE

**PHOEBE
P. CAMPBELL**



FAST

VOL.1

Éditions



Addictives

A ADULT ROMANCE

**PHOEBE
P. CAMPBELL**

VOL.1

FAST

Éditions **A** Addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

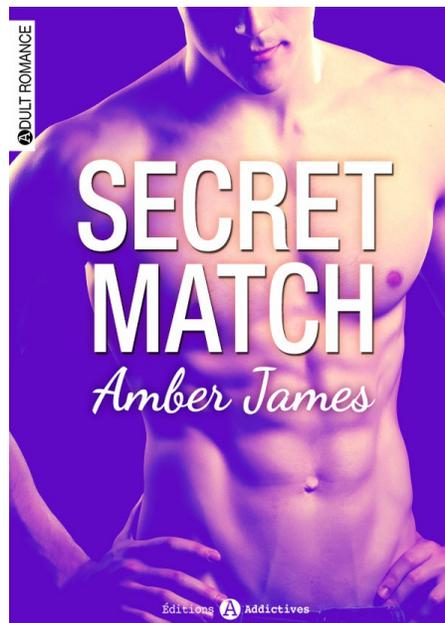
Également disponible :

Secret Match

Une nuit torride avec un amant exceptionnel ? Check ! Des complications par centaines ? Euh... check !

Laura Sound tient enfin le rôle de sa vie ! Elle va interpréter Blanche, l'héroïne du best-seller *Le Secret de la lune* qui fascine le monde entier. Rien ne lui fait peur : ni le réalisateur colérique, ni les scènes d'amour dénudées, ni la désapprobation de ses parents. Le seul point noir, c'est Paul Harcourt. Cet homme est un virtuose du sexe et des étreintes torrides, mais quand cet amant d'une nuit devient son amant à l'écran, tout s'écroule ! Comment jouer l'amour et la sensualité sans mélanger réalité et fiction ? D'autant que les secrets, les mensonges et les obstacles se multiplient, menaçant l'équilibre fragile entre Laura et Paul. Sous l'œil impitoyable des caméras, la guerre est déclarée !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

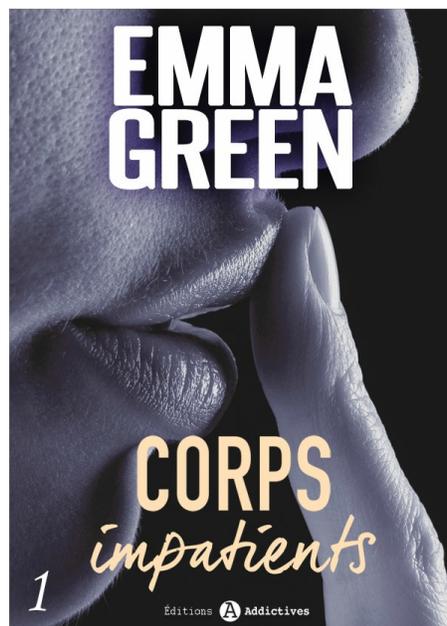
Corps impatient

Après un début de vie chaotique, consacré à sa mère alcoolique, ses trois petits frères livrés à eux-mêmes et ses quatre jobs sous-payés, Thelma a décidé d'échapper au destin médiocre qui l'attend... et de s'occuper d'elle, enfin. À vingt et un ans, elle décroche une bourse pour entrer à la prestigieuse université de Columbia, New York.

Les mecs ? Pas envie. Les loisirs ? Pas le temps. Les amis ? Tout juste divertissants. Sourire ? Et puis quoi encore ?! Thelma sait qu'elle tient son unique chance de s'en sortir. Et rien ne pourra l'empêcher de réussir.

Mais sur le chemin de la réussite, elle va très vite croiser Finn McNeil, le plus célèbre et le plus sexy des profs de littérature, dont les best-sellers s'arrachent par millions. Thelma se fait alors une promesse : ne jamais intégrer le Cercle des Étudiantes Transies d'Amour qui gravite autour du Professeur McLove...

[Tapotez pour accéder au livre.](#)



Également disponible :

Attractive Bastard

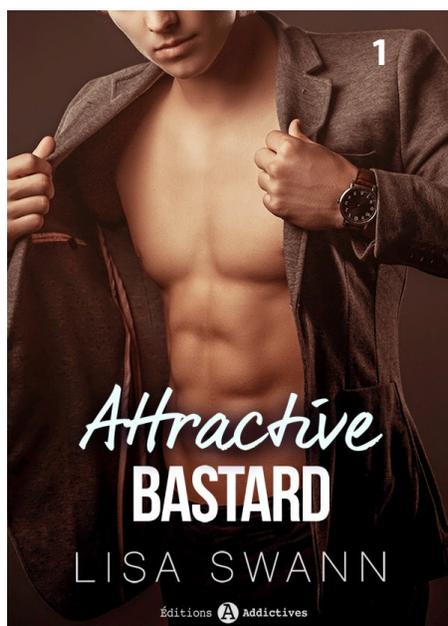
Artiste rebelle et incomprise de sa famille, Eddie refuse de se conformer aux attentes. Elle choque, transgresse, séduit et fuit, sans s'attacher à rien ni personne.

Mais cette défiance prend brutalement un tournant inattendu. Lors d'une nuit de folie, Eddie croise Jez : sexy, irrésistible et... inaccessible ? C'est ce qu'on va voir !

Jez est tout aussi mystérieux et distant qu'elle, et Eddie se retrouve entraînée dans un monde de secrets, de mensonges et de faux-semblants auquel elle n'est peut-être pas complètement préparée...

Deux amants aux âmes de guerrier, lequel cédera le premier ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Également disponible :

Play with me

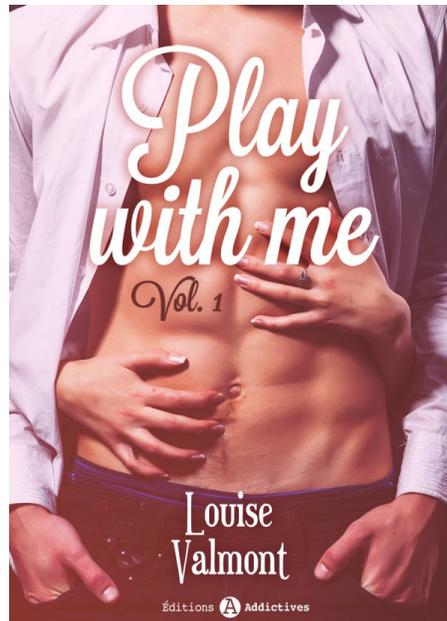
Aaron Scott. Cet homme est aussi beau que mystérieux, et ses yeux brûlants sont la promesse de nuits passionnées. Je ne pouvais que lui succomber !

Oui mais il y a un hic : ce fantasme incarné est aussi l'homme que ma meilleure amie Kirsten aime depuis l'enfance. Jamais je ne trahirai mon amie !

Seulement voilà, entre ma boss tyrannique, une top-modèle turbulente, un chiot hyperactif et les merveilles de New York, je suis prise dans un tourbillon irrésistible, seuls les bras d'Aaron sont une certitude. De baisers volés en nuits sensuelles, je brise tous les interdits pour vivre un amour torride.

Mais à jouer avec le feu, on finit par se brûler !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



FAST

Volume 1

1. Flash

Nate

Blam !

La porte se referme. Seul dans l'obscurité, je sens mes épaules frotter contre les parois de l'habitacle exigu et je peine de plus en plus à respirer.

Blam !

Le verrou résonne dans ma tête. Encore et encore. Le rire grasseyant de mon geôlier s'éteint et j'entends ses pas s'éloigner. Mais il va revenir. Il revient toujours. De toute façon, si ce n'est pas lui, c'est elle.

Et ce putain de verrou qui claque sans arrêt ! C'est à devenir fou.

Peut-être que je suis en train de devenir fou.

– Nate ?

Cette voix est amicale, mais elle résonne légèrement, comme si elle était synthétique... C'est probablement une ruse.

Je dois d'abord retrouver mon souffle. Les murs se rapprochent de plus en plus, à m'écraser. Déjà, ma cage thoracique craque. Je vais mourir ici, dans ce cagibi obscur, étouffé par le manque d'oxygène. Je n'arrive plus...

– ... à respirer.

– Nate ! Nate, ça va ?

Lumière. Mes yeux s'affolent, je vois le visage de Tom, mon meilleur ami, penché sur moi, inquiet. Je veux lui parler, tenter de le rassurer, mais aucun son ne sort de ma gorge serrée. Je ferme les yeux et secoue la tête.

– Tu as fait un malaise ? J'appelle les secours !

Cette fois, la voix de Tom agit comme un électrochoc. J'agrippe brutalement son bras, par réflexe. J'avale ma salive pour dénouer ma gorge.

– Non ! fais-je d'une voix que je veux ferme.

Pas question de voir un médecin, de devoir répondre à ses questions. Cette perspective me ramène

dans le présent. Je reprends peu à peu pied avec la réalité : le simulateur de Formule 1, le garage de mon écurie où nous ne sommes plus que deux, les odeurs lourdes d'huile et de métal...

– Ça va, ça va. J'ai dû... m'endormir, avec tous ces entraînements et le manque de lumière dans le simulateur.

– Tu es sûr ? Je t'ai appelé via le casque, tu m'as dit un truc incompréhensible.

– Je n'ai pas parlé, pourtant, affirmé-je, prêt à tout pour éviter d'avoir à m'expliquer.

Sans cacher son scepticisme, Tom me regarde m'extraire de son prototype de simulateur de Formule 1, spécialement conçu pour que je puisse m'entraîner, y compris lorsque je n'ai aucune piste de course à disposition.

Dans quarante-huit heures, je vais commencer ma nouvelle carrière de pilote de F1. Après plusieurs années de rallye auto, moto, de sauts en parachute, de sports extrêmes en tout genre, j'aborde enfin ce qui me fait rêver depuis toujours : la discipline reine en matière de risques et d'adrénaline ! Pas question de compromettre mon premier Grand Prix à cause de ce qui vient de m'arriver. Je ne sais que trop ce que c'était et aucun médecin ne pourra rien y faire.

– Trop sombre, alors ? me demande Tom, déjà en train d'imaginer ses prochains réglages.

– Un peu, oui. Et je manque de place, là-dedans, ajouté-je, soulagé d'être sorti de l'étroite capsule.

– C'est la reproduction du cockpit de ta voiture, pourtant !

– Sauf que le cockpit est ouvert, les sensations n'ont rien à voir, objecté-je.

– Je ne peux pas créer de simulateur ouvert.

Tom me regarde fixement, sourcils froncés. Je sais qu'il a déjà remarqué mes crises précédentes sans rien en dire. Je soutiens son regard, calme. Ma respiration s'est apaisée dès que je me suis retrouvé libre de mes mouvements.

– Je sais bien que c'est impossible, mais peut-être qu'en augmentant la surface de l'écran, tu obtiendrais des sensations plus proches du réel, suggéré-je.

Tom est comme moi : rien de tel qu'un défi pour attiser sa volonté... et détourner son attention.

– Il faut voir. Sans doute qu'avec ces nouveaux écrans souples et en modifiant la séquence introductive, je pourrai augmenter la surface de simulation visuelle et rendre la définition suffisamment fine...

Tom arrête de réfléchir à voix haute et me regarde par-dessus ses élégantes lunettes à monture sombre. Je sais qu'il vient d'avoir une idée dont il me réservera la primeur. Je souris, amusé.

– Un nouveau gadget produit par ton esprit malade ? plaisanté-je.

– Oh, mieux que ça ! Donne-moi quelques jours et tu verras, me rétorque-t-il, déjà impatient de modifier son prototype.

Je hoche la tête, sachant qu'il est inutile d'essayer de lui soutirer des informations tant qu'il n'a pas retravaillé le simulateur, et consulte ma montre. Il est temps.

– Tu m'accompagnes pour tester les pneus ? demandé-je à Tom. Ou tu préfères bidouiller ton machin ?

– Je ne bidouille pas, je crée. Et ceci n'est pas un « machin », c'est un simulateur de Formule 1 à réalité augmentée ! réplique Tom, avec emphase. Un peu de respect pour la technologie moderne, je te prie !

Sans l'attendre, j'attrape mon blouson de cuir et me dirige à l'extérieur, vers ma décapotable. Je n'ai pas besoin de le regarder pour savoir qu'il m'emboîte le pas.

Je laisse derrière moi ce simulateur et le passé qu'il vient de me faire revivre. Je n'aspire qu'à une seule chose : oublier. Et le meilleur moyen d'y arriver est comme toujours un bon gros shoot d'adrénaline !

– J'espère que ces pneus seront à la hauteur de ce que tu vas leur faire subir ! lance mon ami en s'asseyant côté passager.

En guise de réponse, je démarre ma Lamborghini et quitte le hangar dans un rugissement féroce du moteur.

2. Tour de chauffe

Nate

Il m'a fallu toute la volonté dont je suis capable pour respecter les limitations de vitesse. Je piaffe d'impatience et la tension accumulée dans le simulateur de Tom bourdonne à mes oreilles, comme une charge électrique trop puissante.

Dans le hangar au bord de la piste d'essais, les mécaniciens montent les pneus nouvellement conçus par la marque qui nous a invités à venir les tester. Dehors, j'entends qu'un autre véhicule tourne déjà sur le bitume. Au bord de la piste, interdite au public, se trouvent quatre ou cinq membres de l'autre équipe, que nous avons aperçus, malgré les précautions du type qui nous a fait entrer. Apparemment, on n'est pas censés se croiser. Concurrence oblige.

L'équipementier m'explique les caractéristiques de ses nouveaux pneus : capacités d'adhérence, résistance à l'usure, la température à laquelle il faut les stocker sous les couvertures chauffantes, avant la course...

Je n'écoute que d'une oreille, impatient. Je n'ai qu'une envie : prendre le volant et foncer.

De toute façon, Tom étant aussi mon ingénieur de course, l'aspect purement technique, c'est sa part du job.

Après de trop longues minutes, je n'y tiens plus et sans même attendre la fin de sa présentation, je quitte mon blouson, mon jean et mes chaussures italiennes pour enfiler ma tenue de pilote. L'équipementier se tourne vers ses mécaniciens, qui lui font signe qu'ils ont presque terminé. Tom garde un visage impassible.

Combinaison ignifugée, gants, cagoule, chaussures souples, tout est parfaitement ajusté et porte le logo rouge et or de mon écurie : Loocke & Faster.

Peter Loocke m'a revendu la moitié de ses parts, acceptant avec joie que j'accrole ma marque à son nom. Faster, du nom de mon entreprise de matériel de sport extrême.

Ce nom que j'ai choisi à seize ans et qui me correspond toujours aussi bien.

Dès que les mécanos ont terminé d'installer les pneus d'essai sur ma Formule 1, je mets mon casque et m'installe enfin.

Dans le cockpit ouvert du véhicule effilé, rouge et or, j'attache rapidement le harnais de sécurité.

Contact. Plus rien n'existe. J'entends qu'on me crie quelque chose, j'aperçois Tom qui rigole,

mais je suis déjà parti et, une demi-seconde plus tard, la piste jaillit devant moi.

Je conduis pied au plancher. Une belle ligne droite me permet de prendre de la vitesse, puis les virages se succèdent. Les pneus tiennent le choc. Devant moi, l'arrière d'une autre Formule 1.

Parfait, autant mettre les choses au clair tout de suite.

Mes doigts jouent avec les commandes du volant pour augmenter la puissance du moteur. Normalement, on ne pousse pas autant les voitures pour un simple essai de pneus, mais je ne peux pas résister à la tentation.

Puis surtout, l'occasion est trop belle de montrer à ces pilotes renommés que l'outsider que je suis n'est pas là pour faire de la figuration.

Je sais que mon expérience de sportif touche-à-tout joue contre moi. L'un de mes concurrents n'a pas hésité à déclarer que passer du rallye à la F1, c'était comme de vouloir faire un 100 mètres après s'être entraîné pour un marathon...

– C'est ce qu'on va voir, espèce de comique, marmonné-je, comme si c'était justement ce type que je poursuivais.

Concentré sur les roues arrière de mon concurrent, je passe par l'intérieur du virage, au risque de faire une sortie de piste, et double l'autre pilote.

– Va faire du marathon, ricané-je dans mon casque.

Sans ralentir, j'enchaîne les virages. Larges, serrés, en épingle. Tout a été fait pour tester les capacités des pneus. J'ai des fourmillements dans tout le corps, envie d'en découdre. Quand l'autre véhicule remonte à ma hauteur, je lâche un rire victorieux, excité par le challenge qu'on vient de m'offrir.

– Tu veux te mesurer à moi ? Accroche-toi !

Je garde une vitesse constante pour endormir la confiance de mon adversaire, qui revient peu à peu. Pas mauvais. Mais pas assez bon pour moi. J'ai mémorisé le circuit de la piste et j'attends le bon moment. Le troisième virage après la dernière ligne droite, celui en tête d'épingle. Quand on arrive à l'endroit fatidique, nos deux voitures sont presque côte à côte.

D'un seul coup, je prends le virage comme si j'étais seul sur la piste, sans céder un pouce de terrain, obligeant l'autre pilote à se décaler pour éviter la collision, ce qui le force également à décélérer pour éviter le tonneau.

Le laissant loin derrière, je termine mon tour de piste plein gaz, les sens aiguisés et l'adrénaline coulant à flots dans mes veines.

Il n'y a vraiment que comme ça qu'on peut se sentir vivant !

J'arrête mon véhicule devant les barrières de sécurité, où se massent les membres de l'autre écurie venus tester les pneus en même temps que moi. J'aperçois Tom qui cherche mon regard, mais le moteur de l'autre pilote gronde déjà derrière moi.

Je détache mon harnais, saute de mon véhicule d'un seul bond, puis m'avance sur le bitume vers mon concurrent, un sourire ironique aux lèvres.

M'étonnerait qu'il ait apprécié la démonstration, mais ça n'est qu'un avant-goût de ce qui l'attend sur les Grands Prix.

Petit et mince, il semble batailler avec la mentonnière de son casque.

– Pas mal, ces pneus, non ? lancé-je, histoire de le provoquer un peu plus.

– Ça va pas, espèce de taré ?!

Sa voix me prend au dépourvu. Le pilote en question marche vers moi et retire sa protection sans ralentir, libérant une incroyable chevelure blonde. Face à moi, ce n'est pas un mec vexé, prêt à en venir aux mains, mais une jeune femme... au visage d'ange.

3. Sortie de route

Nate

Je me fige et retire mon casque à mon tour, histoire de reprendre contenance. Lèvres pleines, yeux bleus qui lancent des éclairs, front volontaire, elle me fait face sans peur, visiblement hors d'elle. Mais quand je termine de retirer ma cagoule, elle marque un temps d'arrêt, à son tour. Machinalement, je me passe la main dans les cheveux et lui souris de nouveau.

- Tout ça pour la frime ! Vous avez failli m'envoyer dans le décor ! Espèce de... gamin pourri gâté ! me lance-t-elle, d'une voix forte. Il y a des professionnels qui travaillent, ici !
- Vous avez terminé ? fais-je, plutôt amusé par sa fougue.

Ses yeux bleus tournent à l'orage. Mon petit duel n'a vraiment pas eu l'air de lui plaire...

- Non, je n'ai pas terminé ! On est ici pour tester de nouveaux pneus et vous étiez prêt à bousiller deux voitures juste pour montrer ce que vous savez faire ! C'est stupide et irresponsable !

Je ne peux pas m'empêcher de sourire de plus belle. Elle fait une ou deux têtes de moins que moi, mais ça ne l'arrête pas.

C'est ce que j'appelle un tempérament de feu.

Je ne résiste pas au plaisir de souffler sur ses braises pourtant déjà bien enflammées.

- Vous n'avez pas les nerfs assez solides pour la F1.

Outrée, elle ouvre la bouche, serre les poings.

- Je connais la F1 mieux que certains, qui feraient bien de se montrer plus modestes. Si la vie est un jeu pour vous, soyez gentil, jouez avec la vôtre et pas celle des autres.

Furieuse, elle tourne les talons et rejoint son équipe, dont les membres nous ont observés à distance, prêts à intervenir. Je reste un peu mal à l'aise, je dois l'avouer. Sa dernière salve a fait mouche. La blonde au tempérament volcanique n'a pas tort et je le sais.

Jouer avec ma propre vie, c'est exactement ce que je fais. Jouer avec celle des autres, j'évite, autant que possible. Sauf aujourd'hui, c'est vrai. J'envisage un instant d'aller enterrer la hache de guerre, mais la blonde et son équipe me tournent résolument le dos et se dirigent vers la sortie, tout en parlementant avec un représentant de l'équipementier.

Bah... de toute façon, je ne crois pas qu'elle accepterait de m'écouter... On verra plus tard !

De mon côté, je rejoins Tom, qui n'a évidemment pas perdu une miette de notre affrontement (sur piste et hors piste).

Comme l'intégralité des gens présents, d'ailleurs.

Les représentants de la marque de pneus affichent une neutralité indifférente, ne tenant absolument pas à prendre parti.

– Qu'est-ce qui t'a pris ? me demande-t-il, à mi-voix, un peu interloqué.

Le sourire qu'il affichait lors de mon départ a disparu.

– Tu as conduit comme si tu avais le diable aux trousses, poursuit mon meilleur ami, sur le même ton. C'était juste un essai de pneus et tu as pris de sacrés risques...

– Hé, il faut bien tester les pneus en conditions réelles, balayé-je, cachant ma gêne.

– C'était pas l'avis de Joana Milton, apparemment.

Je lève la tête, curieux. Tom me scrute de ses yeux noirs. Il n'a pas dit son nom par hasard, mais pour tester ma réaction. Tom Ramsami, toujours aussi fin stratège.

Lui et moi nous sommes d'abord affrontés lors de compétitions avant de devenir amis, je connais ses façons de faire... Mais c'est pour moi l'occasion d'esquiver l'explication qu'il espère, à propos de ma crise dans le simulateur et de mon comportement sur la piste.

Nous nous sommes trop souvent affrontés en compétition pour que je me laisse aussi facilement déstabiliser par tes ruses, cher Tom.

– Tu la connais ? demandé-je, faussement détaché.

– Elle est ingénieure junior pour l'écurie Razov. Autant te dire que tu risques d'avoir du mal à gagner ses faveurs.

– Ingénieure junior ?! répété-je, étonné. Comment ça se fait qu'elle conduise aussi bien ?

Tom hausse les épaules, affichant une moue blasée.

– N'exagérons rien, en conditions réelles, elle ne tiendrait pas trois cents mètres.

Même si je sais qu'en effet, entre un tour d'essai, sans enjeu sérieux, et une vraie compétition, il y a tout un monde, je trouve mon ami de mauvaise foi. Cette Joana a fait preuve d'une belle maîtrise et surtout d'un sacré sang-froid pour d'abord remonter à ma hauteur, puis pour terminer son tour de piste sans planter sa voiture, après ce que je lui ai fait subir dans le dernier virage.

En résumé, cette fille a tout pour me plaire, mais après cette première rencontre, elle doit avoir envie de tout sauf de me recroiser un jour.

– Et sinon, les pneus ? me demande Tom, davantage intéressé par l'aspect technique.

– Pas mal du tout. Je suis pour faire appel à cet équipementier, réponds-je aussitôt.

Tom et moi échangeons une dizaine de minutes à propos de la performance des pneus, avant d'aller rencontrer le représentant qui nous attend, fébrile, derrière la barrière de sécurité. Cette fois, c'est dans le rôle du co-actionnaire de l'écurie que je m'adresse à lui. En tant que pilote, je suis convaincu par leur matériel, mais je dois m'assurer qu'ils conviennent aussi à Malcolm Farrell, l'autre pilote. Nous prenons donc rendez-vous pour un second essai piste pour lui, plus tard dans la journée.

Le représentant acquiesce.

– Nous n'avons pas d'autres essais aujourd'hui, c'est parfait, ajoute-t-il, d'un ton faussement dégagé.

Je comprends qu'il redoute un deuxième épisode du « duel sur piste » que je viens de lui offrir...

À croire qu'il n'a pas l'habitude de côtoyer des accros de la vitesse !

Je ne relève pas, indifférent. Après tout, cette course m'a donné ce dont j'avais besoin : adrénaline, risque et émotions fortes. Je me sens de nouveau détendu, sûr de moi et prêt à montrer au monde entier que Nate Hattaway est tout à fait capable de remporter le championnat.

4. Le premier jour du reste de ta vie

Joana

D'un geste machinal, j'ajuste ma casquette, aux couleurs de l'écurie Razov, sur mes cheveux attachés en queue-de-cheval. Les yeux cachés derrière mes lunettes de soleil, le cœur battant, j'approche du stand bleu et noir, où je vais travailler pendant tout le championnat, en tant qu'ingénieure junior.

Le circuit australien d'Albert Park est déjà noir de monde. Les stands se succèdent derrière la ligne de départ. La piste ondule tout autour du lac et le public ne cesse d'entrer par la dizaine d'entrées disséminées le long du terrain.

– Hé, Jo ! On se voit tout à l'heure !

Je lève la main et souris à Blake qui se prépare pour un tour de rodage. Blake Safron, mon ami d'enfance, qui a attrapé le virus de la Formule 1 à mon contact... Nous ne nous sommes jamais perdus de vue, même dans les pires moments.

Et il y en a eu.

J'ai hâte et peur à la fois de commencer cette saison de F1. Pourtant, je sais plus ou moins ce qui m'attend... Je lève les yeux vers la foule qui se masse déjà, pour ne rien perdre des essais qui ont lieu en ce moment même sur le circuit. Pour le public comme pour tous ceux qui vivent de la Formule 1, le premier Grand Prix de la saison est toujours un rendez-vous attendu. Moi qui traîne sur les circuits depuis mon enfance, j'ai toujours une émotion particulière pour Melbourne. Chaque fois, j'ai l'impression de sentir pour la première fois cette odeur de caoutchouc brûlé, caractéristique des courses de F1.

Marcel Proust ferait sûrement la grimace à l'évocation de cette étrange « madeleine », mais c'est la mienne !

Cette année, mon émotion est encore plus grande : je rejoins, en tant que professionnelle, l'écurie présidée par Ron, celui qui a remplacé mon père après sa mort... Mon père qui a lui-même travaillé comme mécanicien dans cette même écurie, alors possédée par Ivan Razov, un industriel russe multimillionnaire. Désormais, c'est son fils, Alexeï, qui est aux commandes. Autant dire que c'est une écurie « familiale ».

Surtout si on considère que Blake est comme un frère pour moi.

– Salut, gamine.

J'ai failli sursauter. Perdue dans mes pensées, debout à l'entrée du stand, je n'ai pas entendu Ron arriver.

– Paraît que t'as donné du fil à retordre à un blanc-bec, hier ? me lance-t-il, sourcils froncés, comme toujours.

– On t'a raconté ? fais-je, un peu penaude.

– Forcément.

Je hausse les épaules, comme si mon altercation avec le nouveau pilote de Loocke & Faster était chose négligeable. Ron me toise, puis esquisse un sourire et se dirige au fond du stand, où s'affairent déjà mes futurs collègues.

« Un blanc-bec »... Ce n'est pas exactement le terme que j'aurais employé pour qualifier cet inconscient, ce grand malade, cette espèce de taré qui a failli provoquer un accident, juste pour prouver qu'il était le plus rapide !

N'importe quoi ! Comme si ça voulait dire quelque chose, sur une piste aussi courte...

Instinctivement, je me tourne vers les autres stands, cherchant des yeux le logo rouge et or de son équipe. Peut-être est-il déjà sur le bitume ? A-t-il toujours aux lèvres ce sourire insolent, surmonté par un regard qui...

Je me secoue aussitôt.

OK, honnêtement, il est pas mal, mais c'est surtout l'effet de surprise qui a joué.

Hier, quand il a ôté son casque, je pensais voir Malcolm Farrell, l'autre pilote de Loocke & Faster, mais sûrement pas le nouveau, dont tout le monde parle. Je n'aurais jamais pensé qu'il se serait déplacé pour tester des pneus. En général, quand un milliardaire se paie une écurie, c'est rarement pour mettre les mains dans le cambouis, mais plutôt pour boire du champagne au *Paddock Club*, en bonne compagnie.

Cela dit, c'est vrai que les propriétaires d'écurie n'ont généralement pas non plus de licence pour se retrouver derrière un volant.

Bon, ça suffit. Milliardaire d'exception ou pas, sourire insolent ou non, ce mec m'a coupé la route et aurait très bien pu faire pire, alors que je n'étais pas censée me trouver moi non plus derrière ce volant.

C'est vrai, en général, on ne confie pas un test de pneus à une ingénieure débutante, mais ma proximité avec Ron, mon statut de « mascotte des circuits » depuis l'enfance et aussi un peu mon culot, soyons honnête, m'ont permis d'avoir ce privilège. Je n'aurais raté cette occasion pour rien au monde ! Je n'avais pas conduit une Formule 1 depuis de trop longs mois... quand j'ai garé le bolide de l'écurie où j'ai fait mon dernier stage.

Je prends une grande inspiration. Ce n'est pas le moment de me laisser distraire, aujourd'hui est le premier jour du reste de ma vie. Je vais enfin réaliser mon ambition de toujours : intégrer le milieu de la Formule 1, m'y tailler une réputation d'ingénieure de génie et commencer une carrière qui aurait rendu mon père fier de moi.

Décidée à donner le meilleur de moi-même, j'entre à mon tour dans le garage, aux odeurs familières d'huile et de métal. Je suis chez moi.

5. Le boulot, rien que le boulot

Joana

– Tout le monde est là ? Les pilotes, c'est bon ? Réunion de staff ! Au complet !

L'autorité naturelle de Ron fait son effet : il ne faut pas plus de cinq minutes pour que toute l'équipe, pilotes, ingénieurs, mécanos, personnel affecté à la logistique, se masse devant lui, en arc de cercle, à l'intérieur de notre stand.

Blake vient se glisser à mes côtés, le haut de sa combinaison de course pendant sur ses hanches, ses cheveux châtain trempés de sueur.

- Alors, ces essais ? murmuré-je sans bouger.
- Nickel. Et toi, ça va ? me répond-il sur le même ton.
- Nickel aussi.

Ron redresse sa haute stature, comme pour toiser l'intégralité de l'équipe. Le front à peine ridé, la musculature encore pleine, les cheveux du même roux flamboyant que je lui ai toujours connu, le temps semble n'avoir aucune prise sur lui.

Quand je pense qu'il a soixante-dix ans.

C'est la première fois que je vais l'avoir en tant que supérieur hiérarchique, lui qui me faisait visiter les circuits, perchée sur ses larges épaules quand j'étais encore une enfant, après la mort de mon père. Ron a toujours été là pour ma mère et moi, après... l'accident.

- Bon, les gars, cette fois, on y est.
- Les gars et Jo ! lance alors Blake, à ma grande honte.

Ron le fusille du regard. Blake se tourne vers moi et j'en profite pour lui envoyer une seconde rafale. Il fait celui qui ne comprend pas et prend un air innocent.

- Moi, je disais ça pour aider.
- Merci, mais ça ira, grommelé-je, baissant la visière de ma casquette pour me soustraire aux regards curieux.

Malgré moi, je ne peux m'empêcher d'entendre quelques murmures. J'ai presque envie de prendre la parole à mon tour pour mettre les choses au clair : oui, je suis Joana Milton, la fille de Gary Milton, accusé d'avoir trafiqué une voiture pour truquer des paris, rendu responsable d'un accident mortel et décédé par électrocution, soi-disant en tentant d'effacer des preuves. Et je ne crois pas à la culpabilité de mon père.

Là, tout le monde me répondrait en chœur « Bonjour, Joana ! » comme aux Alcooliques anonymes... ou on m'internerait.

– En tout cas, bravo pour hier, Jo ! fait alors Angus, le pilote star de notre équipe.

Il passe sa main sur sa mâchoire carrée, toujours impeccablement rasée. Ses yeux d'un bleu très clair, légèrement enfoncés, brillent d'une lueur agressive.

Je me sens rougir, sachant déjà de quoi il va parler.

– Le Grand Prix n'a pas encore commencé que tu as déjà mouché ce pilote du dimanche ! ajoute-t-il, avant de se tourner vers son ingé course, John Coughlan.

John était présent, hier, c'est lui qui a dû lui raconter la scène. Et merde ! En même temps, qu'est-ce que j'espérais ? Tout se sait, tout se colporte. Je suis bien placée pour le savoir.

– Il faudra quand même se méfier de lui, mais c'est clair que Jo lui a donné une petite leçon, hier, atténué John, avec un sourire.

– Putain, Malcolm Farrell doit être consterné de courir avec un guignol pareil, poursuit Angus, très virulent. On a frôlé l'accident, à ce que t'as dit, John.

Je devine que sous sa hargne se cache l'appréhension de se faire voler la pole position et sans doute l'intérêt des médias par ce Nate Hattaway. Cela dit, c'est vrai qu'il a de quoi attirer la lumière sur lui. Et c'est vrai aussi que pour l'autre pilote de Loocke & Faster, Malcolm Farrell, plutôt discret de nature, ce doit être difficile de faire équipe avec lui.

– Une femme au volant et on frôle l'accident, je vois pas de quoi on s'étonne, marmonne un type en combinaison tachée d'huile et de cambouis, sur ma droite.

Abruti.

Autour de moi, personne ne bronche. Je suppose que je suis la seule à avoir entendu et me retiens de répliquer sèchement que toutes les statistiques démentent catégoriquement ce cliché, d'autant que je connais assez Ron pour savoir qu'il ne va pas tarder à s'agacer de nous voir aussi dissipés.

– Hattaway sera moins arrogant après quelques défaites, dis-je simplement.

Angus éclate de rire, sûr de lui.

– Cette saison, il va falloir mettre le paquet, reprend Ron, impassible. On va d'abord faire un point sur les innovations techniques, puis on refera le tour de l'organisation, avant de voir vite fait les derniers détails logistiques. C'est OK pour tout le monde ?

Tout le monde acquiesce silencieusement et la réunion commence. Soulagée, je constate que tous cessent de me regarder pour se concentrer sur ce que dit notre directeur d'écurie. Troublée par ce qui

vient de se passer, je ne peux m'empêcher de repenser au regard brillant de Nate Hattaway quand j'ai retiré mon casque. Visiblement, lui aussi s'attendait à quelqu'un d'autre. Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive, mais lui a eu l'air d'être agréablement surpris et pas déçu.

Nous allons forcément nous recroiser sur les circuits. Par exemple demain, après la course. S'il finit en bonne place, c'est sûr qu'il aura encore son air de se moquer du monde entier.

Je surprends un regard interrogateur de Blake et réalise soudainement que je suis en train de sourire comme une imbécile.

C'est pas le moment de rêvasser !

Je chasse de mon esprit Nate Hattaway. Je suis ici pour le boulot, rien que le boulot.

6. Enfin à ma place

Joana

Dans un joyeux brouhaha, tout le monde se disperse, des discussions résonnent, des exclamations retentissent. Je ressens de nouveau cette excitation de début de championnat.

Je connais la plupart des membres de l'équipe, à l'exception de quelques mécaniciens, dont celui qui s'est permis la remarque sexiste, et du personnel logistique.

Blake et Angus, les deux pilotes de l'écurie, discutent déjà avec leur ingénieur course. Chaque duo doit savoir communiquer parfaitement, hors piste, mais surtout pendant les courses. L'ingé course est là pour aider le pilote à prendre les bonnes décisions techniques, pour l'avertir de ce qui se passe devant et derrière lui... tout en restant dans les clous de ce que le règlement autorise. C'est un travail complexe, subtil, qui ne peut se faire sans une énorme dose de compréhension mutuelle.

J'admire la complicité qui unit Angus, le pilote star de l'équipe Razov, à John Coughlan, son ingé course. Ces deux-là travaillent ensemble depuis presque dix ans et ont gagné bien des Grands Prix. Il faudra un peu de temps à Blake pour construire le même lien avec son ingénieur, Patrick Martineau. Mais j'aurai tout le temps de voir ça, puisque je suis affectée à leur service, justement. Décrypter les courses, affiner les réglages, faire des propositions... J'ai tellement hâte que je voudrais que ça commence maintenant !

– Jo ?

– Oui ? réponds-je en me retournant.

Je découvre un petit homme sec, qui mâchonne un cure-dents. Derrière lui se tient un immense type, dans la trentaine, au crâne rasé et aux tatouages impressionnants. Ses avant-bras sont couverts de formes à l'encre noire passée et j'aperçois des lignes qui jaillissent de son encolure. Ancre marine, aigle, pin-up, motos et têtes de mort...

Tout ce que porterait un ancien membre de gang.

Mais son allure de gros dur contraste curieusement avec son air affolé. On dirait un lapin pris dans les phares d'une voiture. Un lapin dopé aux stéroïdes.

– Bienvenue dans l'équipe Razov. Je suis Donnie, mécano.

– Enchantée, Donnie.

On se serre la main, tout sourire.

– Je te présente Mark, qui vient d'arriver, lui aussi. Je l'ai recommandé, il a de l'or dans ses gros

doigts.

Donnie rigole, tandis que Mark sourit, gêné.

– Bon, je vous laisse parler entre petits nouveaux. Cette année, c'est mon dernier tour de piste avant ma retraite en Espagne, vous êtes ma relève, alors serrez-vous les coudes, OK ?

Sur ce petit discours, il nous abandonne l'un en face de l'autre, un peu étonnés de la situation.

– Je t'ai entendue, aux essais pneus. Tu n'as pas mâché tes mots, dit Mark, à brûle-pourpoint.

Je reste un instant interdite, surprise de ne pas avoir remarqué cette armoire à glace, hier. Mon attention devait être dirigée ailleurs. Vers un brun sexy, avec un sourire qui se fout du monde, par exemple.

Oh, silence, là-dedans !

– Je mâche rarement mes mots ! fais-je un peu trop vivement, agacée de moi-même.

– ...

– Mais si ce type m'était rentré dedans, on était bons pour faire rouler le mulet, ajouté-je, adoucie.

– Le mulet ?

– La voiture de secours. Viens, je vais te montrer.

Mark me suit, visiblement désireux d'apprendre. Durant tout le reste de la journée, j'essaie de l'aider chaque fois que je le peux, constatant qu'il semble un peu perdu par l'activité intense qui règne dans le stand.

La veille d'une course, c'est toujours l'effervescence et tout le monde est un peu nerveux. D'ailleurs, Patrick Martineau ne cesse de se bourrer de cachets, en tâtant son estomac d'un air contrarié. Les méfaits du stress... Mark murmure des remerciements chaque fois que je lui explique quelque chose, si bien que je finis par lui dire qu'on m'a aussi beaucoup aidée à mes débuts et que je trouve normal de renvoyer l'ascenseur. Ce faisant, je caresse discrètement les carnets de mon père que je conserve comme il le faisait, dans la poche arrière de ma combinaison.

En fin de journée, je profite d'un moment d'accalmie pour m'asseoir sur une pile de pneus et en consulter un, comme pour convoquer près de moi celui qui me manque encore si fort.

– Alors, gamine, ça se passe bien ?

La silhouette massive de Ron se dresse devant moi. D'un mouvement pesant, qui révèle son âge, il prend place à mes côtés.

– Ça va, merci, réponds-je, avec un grand sourire.

– Qu'est-ce que c'est ? fait-il, en désignant le carnet du menton.

– Un des carnets de mon père. Meredith me les a donnés quand j'ai eu mon diplôme, expliqué-je,

un peu émue. Il notait toutes ses observations techniques, c'est ultra-précis, j'apprends énormément en les feuilletant !

– Hum, hum, se contente de répondre Ron. J'ignorais que ta mère les avait gardés.

Il reste à mes côtés quelques secondes, puis se lève. Silencieux et pudique, comme à son habitude. Ron m'a rarement parlé de mon père, dont il a pourtant été le mentor. Mais c'est un homme secret, un vieil Irlandais comme on n'en fait plus, grognon, buté, mutique. Généreux.

Je le regarde s'éloigner, puis je remets le carnet dans ma poche, avant d'aller rejoindre Blake, qui me fait signe. Il faut que j'aille faire un dernier point, histoire de bien connaître les prochains réglages de la voiture, avant d'aller me coucher. Demain, c'est le grand jour et il faut que je puisse être réactive en cas de modification de dernière minute. Je souris, excitée et impatiente. J'en arriverais presque à oublier ce fichu Nate Hattaway.

7. La victoire appartient aux audacieux

Joana

Je n'en reviens pas. Abasourdie par ce qui vient de se passer, je retire ma casquette pour rajuster ma queue-de-cheval et reste une seconde immobile, à fixer le tableau des résultats, tandis que retentissent les hourras de la foule.

Comme tout le reste de l'équipe et, à mon avis, comme tous ceux qui ont assisté à cette première course de la saison, je n'y crois pas, malgré ce qui s'affiche en toutes lettres sous mes yeux :

1. Nate Hattaway

Jamais je n'aurais pensé qu'il réussirait une pareille course.

Admirative, je ne peux pas m'empêcher d'être encore plus intriguée par ce type. Tout le monde a ricané quand il est arrivé sur le circuit, après des années de rallye, et là, clairement, il vient de clouer le bec à tous ses détracteurs. Son attitude lors des essais de pneumatiques était inconsciente, certes, mais j'imagine qu'il était pressé de montrer ce qu'il savait faire.

Ron secoue la tête, mais souligne de sa voix rocailleuse que nos pilotes n'ont pas démerité. En effet, derrière Hattaway, il y a le Suisse Hanssen, puis Blake et Angus : pas mal du tout pour l'écurie Razov !

Pas mal, mais moins bien que Nate Hattaway.

Toujours dans ma combinaison aux couleurs de mon écurie, je remets ma casquette en place pour éviter de me faire remarquer et file en direction du podium, pour voir Blake monter sur la troisième marche.

La foule se fait plus dense, mais ma tenue et mon habitude à jouer des coudes me permettent de me glisser malgré tout suffisamment près pour que je puisse profiter du spectacle. J'aime toujours autant cette ambiance fébrile, comme explosive, juste après l'attente et la tension de la course. Chaque fois, les pilotes risquent leur vie et quand la ligne d'arrivée est franchie, c'est toujours la même joie bruyante, un salut collectif pour ceux qui ont frôlé l'abîme...

Ça me rendrait presque lyrique.

Je cherche d'abord Blake des yeux, mais mon regard est irrésistiblement attiré par celui qui se trouve déjà sur la plus haute marche du podium, une « miss » pendue à son cou. Le sourire éclatant, les cheveux fous, les yeux lumineux, Nate Hattaway est encore plus sexy que la première fois que je l'ai vu.

J'en ai le cœur qui s'arrête une demi-seconde. Grand, les épaules robustes, il se tient solidement campé sur ses jambes. Un triangle de peau mate apparaît dans l'encolure ouverte de son tee-shirt ignifugé, sous sa tenue de pilote, dont le zip a été descendu jusqu'aux hanches étroites.

Saluant la foule, Nate offre un appui à une rousse sublime, dont le décolleté vertigineux est barré d'une écharpe en soie rouge, et qui en profite pour se lover contre lui devant les flashes et les caméras. Beau joueur, il se laisse adorer, laissant négligemment traîner son bras autour de la taille fine de Miss Truc.

Ben ça va, c'est pas non plus une séance photo pour FHM.

À leur tour, Hanssen et Blake montent sur le podium. On leur remet leur trophée, avant de sabrer le champagne, dont Nate Hattaway asperge tout le monde. Quand il descend enfin, c'est une véritable nuée de groupies qui lui saute dessus, sans qu'il ne quitte son sourire. On dirait qu'il prend du plaisir à laisser ces filles hystériques se coller à lui pour prendre des milliards de selfies.

Pff ! Je ne comprends pas qu'on puisse manquer de dignité à ce point.

Agacée, je détourne les yeux et préfère aller retrouver mes pilotes, Blake et Angus, en train de donner une interview, à quelques mètres de là, où la forêt de caméras et de micros est bien plus clairsemée. J'aperçois mon amie Marina, qui tend son micro à Blake. Ces deux-là se connaissent bien, grâce à moi, et elle sait qu'il lui réservera son meilleur commentaire sur la course.

– Jo ! Attends, j'arrive !

Mark me rejoint, fendant la foule sans aucune difficulté, lui, grâce à sa carrure de pilier de rugby.

– La prochaine fois, tu me serviras de bélier, OK ? plaisanté-je, quand il arrive à ma hauteur.

– De bélier ? fait-il, perplexe.

– La machine de guerre pour enfoncer les portes ou les murs.

– Oh... Je devais sécher quand ils en ont parlé à l'école, me répond-il, avec un sourire ennuyé.

– En même temps, on s'en sert peu en Formule 1, plaisanté-je, regrettant de l'avoir mis mal à l'aise.

On discute sur le même ton quelques minutes, en attendant que les journalistes partent à la rencontre des pilotes plus éloignés dans le classement. Mais alors que la voie se libère, je le vois qui se ratatine sous mes yeux. On dirait qu'il cherche à se faire tout petit, ce qui est voué à l'échec, vu sa carrure.

Soudain, j'entends une voix que je reconnaîtrais entre toutes, chaude et un brin ironique.

– Vous ici ! C'est une excellente surprise !

Je me retourne, prise d'un curieux fourmillement. C'est lui. Les yeux sombres, mais allumés d'une étincelle rieuse, la bouche sensuelle qui me sourit insolemment... Troublée, je baisse les yeux pour

me soustraire à son regard. Je me retrouve alors face au triangle de peau mate que laisse toujours voir sa combinaison ouverte. Sa peau me semble si douce que je dois avaler ma salive pour me faire passer l'envie d'y poser le bout de mes doigts. Je relève les yeux et constate qu'il passe sa main dans ses cheveux bruns et souples, avec un air séducteur.

Ah non, pas question de me faire avoir comme cette pauvre Miss Truc !

– Nate ! Nate !

Comme pour me rappeler à l'ordre, les hurlements des groupies, massées derrière les barrières de sécurité, nous parviennent à intervalles réguliers. Je cherche à partager un commentaire ironique avec Mark, mais je constate avec dépit qu'il a disparu. Je me contente donc d'afficher une froideur indifférente.

– Vous venez saluer le vainqueur ? a-t-il le culot de me demander.

– N'en faites pas trop, une victoire n'est qu'une victoire. Attendez plutôt la fin du championnat, répliquai-je aussitôt.

Il me sourit encore et se penche vers moi.

– Mais je vais gagner ce championnat. Et vous devrez vous incliner, que vous le vouliez ou non, me dit-il doucement, presque au creux de l'oreille.

Je bous. Sa voix chaude me fait tressaillir, mais ce qu'il vient de me dire est d'une telle prétention !

– Vous prenez vos désirs pour la réalité, vous vous en rendrez compte avant la fin de la saison, déclaré-je, d'un ton revêché. Apprendre à perdre vous fera le plus grand bien.

À peine ai-je terminé ma phrase qu'il ose éclater de rire. Un grand rire franc, généreux... En d'autres circonstances, il serait même communicatif, mais là, il est encore plus agaçant que son attitude précédente.

Je lui dis en substance qu'il est d'une arrogance sans borne et lui, ça le fait rire !

Il m'énerve !

– Croyez-moi sur parole, mes désirs sont moins... mécaniques, termine-t-il en laissant ses yeux glisser vers ma bouche, une fois son calme retrouvé.

Cette fois, son culot me laisse muette. Muette et passablement perturbée à l'évocation de ses désirs.

J'ai bien compris ce qu'il vient de sous-entendre ?

– À bientôt ! lance-t-il alors, visiblement très satisfait de son effet.

J'ignore volontairement la tension soudaine qui m'envahit pour m'éloigner à toute vitesse.

– Attends un peu de te retrouver au fond du classement, grommelé-je, en souhaitant que ça lui arrive aussi vite que possible.

– Nate ! Nate ! Hiiiiii !

La voix de femme a hurlé son prénom avec tant de force que je ne peux pas m'empêcher de la chercher du regard. C'est une de celles qui ont pris un selfie avec lui, tout à l'heure. Mais désormais, Nate est en train de discuter avec un homme jeune, de type indien, le nez chaussé de lunettes épaisses. Ils rient ensemble, indifférents aux appels de la jeune femme, visiblement dépitée.

Il ne l'entend même pas.

Je me redresse légèrement et passe machinalement ma main dans mon cou, là où le souffle de Nate m'a caressée, quand il m'a parlé de ses désirs, il y a une poignée de secondes. Mon regard croise alors celui de la jeune femme, qui en pleure presque de frustration.

La pauvre...

J'ai envie de lui dire de laisser tomber, que c'est juste un play-boy à la noix, mais au même instant, son visage s'éclaire : Nate lui a fait un petit signe.

– Il fera moins le malin quand il aura perdu une course, déclaré-je en m'éloignant à grandes enjambées, plus énervée que je ne le devrais.

8. Un retour... inattendu

Joana

[J'ai réussi à interviewer Nicolas Cage, qui assistait à la course ! Je t'offre un verre pour fêter ça et tu me racontes ton début de championnat ? Marina]

Seule sur le stand de l'écurie Razov, je fais une moue désolée devant le SMS de ma meilleure amie. J'ai décidé de rester travailler sur les trajectoires des pilotes, afin d'essayer d'optimiser les véhicules pour la prochaine course. Le verre entre copines devra attendre.

[Félicitations pour NC ! Mais ce sera pour une autre fois, je vais rester tard pour bosser. T'embrasse, mon chou !]

Aussitôt, je me replonge dans les données électroniques des voitures, les tracés des trajectoires... J'ai entendu deux autres remarques sexistes dans la journée et loin de me décourager, ça n'a fait que me donner encore plus envie d'aller chercher nos futures victoires.

Si je dois travailler plus que vous, je le ferai, ce n'est sûrement pas ça qui me fait peur.

Trois heures plus tard, les yeux rougis par la fatigue, je m'étire à en faire craquer mes vertèbres. Je crois avoir mis le doigt sur quelque chose, mais j'y verrai plus clair après quelques heures de sommeil. En tout cas, les vidéos de la course ont confirmé que ce Nate était un adversaire redoutable : sa façon de conduire est si imprévisible qu'on ne peut tirer aucune conclusion sur sa manière d'aborder les prochains circuits.

Imprévisible, prétentieux, sexy : dangereux, à tous les niveaux.

Je secoue la tête. La fatigue me fait délirer. Je traverse le circuit déserté, à part des vigiles, silhouettes sombres embusquées ici et là. Il est si tard que je risque de ne pas trouver de transport en commun pour rentrer dans le centre-ville.

– Je suis bonne pour rentrer à pied, soupiré-je, résignée.

À peine ai-je quitté Albert Park qu'une décapotable sport s'arrête à ma hauteur. Lamborghini Gallardo Spyder, 12 cylindres, un bijou. Au volant, Nate Hattaway, pantalon noir et chemise en jean, son éternel sourire aux lèvres. Mon cœur accélère brusquement.

– Montez, je vous dépose, fait-il en se penchant pour m'ouvrir la portière passager.

Droite comme un « i » dans ma combinaison sale, je tente de me composer un masque

imperturbable.

– Si je m’approche, vous allez redémarrer aussitôt, c’est ça ? lancé-je, soupçonneuse.

– Non, je vais simplement vous demander où est votre hôtel, réplique-t-il du tac au tac, sincèrement surpris. Vous êtes toujours sur la défensive ?

– Non, c’est un traitement de faveur.

Il ne réagit pas à ma dernière pique, attend patiemment que je grimpe dans son bolide. De mon côté, je commence à trouver que la situation est un peu ridicule. Il n’y a personne alentour, je suis fatiguée, il me propose de me ramener... et il me sourit. Je décide de baisser les armes et monte à bord.

– Mon hôtel se situe à Queen Street. Qu’est-ce que vous faites là, si tard ? demandé-je, d’un ton plus aimable.

Il redémarre aussitôt. Le moteur de 12 cylindres ronronne magnifiquement et la voiture, à ma grande surprise, est conduite d’une main souple, sans frime ni imprudence. Une main à la fois large et élégante.

Ahem ! On se calme !

– Comme vous, je travaillais, me répond Nate, sérieux. Je ne suis pas ce casse-cou écervelé que vous imaginez. Je suis un pilote, j’aime la vitesse, mais j’aime surtout gagner et je fais ce qu’il faut pour ça.

– Vous venez du rallye. En F1, la moindre erreur peut être fatale, la vitesse ne pardonne pas, fais-je, sans le regarder.

– Je le sais. C’est pourquoi je reste tard pour étudier les circuits, les véhicules et les concurrents.

Sa voix posée, son attitude sérieuse me surprennent et m’intriguent. Je me détends imperceptiblement, profite des lumières de la ville qui se font de plus en plus nombreuses.

– Qu’est-ce qui vous a décidé à venir en F1 ? Vous en aviez marre des rallyes ? lui demandé-je finalement, intriguée.

De nouveau, il rit. Sauf que cette fois, son rire m’arrache un sourire.

– En quelque sorte, admet-il enfin. Vous allez encore me trouver arrogant, mais j’avais gagné tout ce qu’il y avait à gagner.

– On ne peut pas dire que la modestie vous étouffe.

Mais je ne peux cesser de sourire en même temps que lui. Il ne relève pas mon sarcasme.

– La F1 m’a toujours attiré, mais pas moyen d’y entrer quand on vient du rallye, justement, poursuit-il. Alors j’ai sponsorisé une écurie et soudain, tout est devenu possible. Le challenge est double : je ne dois pas seulement gagner parce que j’aime ça, mais aussi pour prouver que je ne suis

pas là uniquement parce que j'ai de l'argent.

Hum... ce n'est donc pas un simple caprice de milliardaire. Intéressant.

Tout en réfléchissant à ce que je viens d'apprendre, je détache mes cheveux, comme je le fais chaque soir. La masse blonde se répand sur mes épaules, jusqu'à effleurer la main posée sur le levier de vitesses. D'un geste rapide, je fais passer ma chevelure sur le côté opposé.

– Et vous, qu'est-ce qui vous a décidé à venir en F1 ? me demande Nate après un petit moment, d'une voix un peu enrouée.

Je décide de répondre la vérité.

– Mon père. Il était mécanicien. Depuis ma toute petite enfance, je l'ai entendu parler des voitures, des réglages, des courses... J'ai tout de suite adoré ça.

– Attendez, Joana Milton, comme Gary Milton ? me demande-t-il, alors, tournant son visage vers moi.

Je me crispe immédiatement.

– C'était mon père, oui.

– Vous deviez être très jeune... Ça a dû être très dur, dit-il, d'une voix douce.

– J'ai grandi plus vite que prévu, éludé-je, touchée par son tact.

– Et j'imagine que ça ne doit pas toujours être simple d'être une femme sur les circuits, Joana, change-t-il de sujet, à mon grand soulagement.

– Jo, le corrigé-je, machinalement. Je ne me plains pas.

– Je vois ça, vous n'avez pas l'air de craindre grand-chose, Jo.

– Non, Nate, pas grand-chose, affirmé-je, insistant à dessein sur son prénom, qu'il ne m'a pas invitée à utiliser.

– Une femme qui n'a pas froid aux yeux. Sexy.

Euh... j'ai bien entendu, là ?

9. Jamais rienni personne

Joana

Le silence se prolonge. Nous arrivons à un feu rouge. La main de Nate frôle ma cuisse. Mon cœur fait une embardée. L'endroit qu'il a à peine touché palpite sous le tissu de ma combinaison. Nous gardons l'un et l'autre les yeux fixés sur la lumière rouge. Je ne comprends pas ce qui se passe. Il est beau, élégant, il peut avoir toutes les groupies qu'il veut et moi... je porte encore et toujours cette satanée combi.

C'est n'importe quoi.

La ville nous entoure désormais, les cafés et restaurants se succèdent de chaque côté de la rue. Devant nous, j'aperçois déjà la devanture du *Citiclub Hotel*, où je réside avec le reste de l'équipe technique.

– Mon hôtel a meilleure allure, commente sans gêne mon chauffeur.

– À vrai dire, les hôtels des pilotes ont toujours meilleure allure que ceux des équipes techniques, répliqué-je en soupirant.

– Vous mériteriez de passer la nuit dans un hôtel pour pilotes. J'en connais un parfait, à quelques minutes, ajoute-t-il aussitôt, comme s'il n'avait attendu qu'une occasion de me le proposer.

Dans ma tête : tempête force 8. Panique à bord. Le désir lutte avec la raison, sans merci. Incapable de répondre, je reste immobile. Le feu passe au vert. Nate redémarre, dépasse l'hôtel, se gare comme à regret le long du trottoir. Il se tourne vers moi et les mêmes doigts qui ont effleuré ma cuisse par inadvertance saisissent ma main.

– Ne me dis pas que tu as peur d'accepter. Je ne te croirais pas, murmure-t-il d'une voix vibrante, une fièvre indécente au fond de ses yeux sombres.

Je ne réfléchis plus, ma raison a déclaré forfait dès qu'il m'a touchée et le baiser que nous échangeons n'a rien d'une timide esquisse. Nos lèvres se rejoignent, sa langue vient chercher la mienne. Je l'accueille, le souffle court, fébrile. Ce baiser est comme une évidence. une douce chaleur se répand de mes lèvres à mes joues, ma nuque, le long de ma colonne vertébrale... Ses mains se perdent dans ma chevelure, impatientes. Je respire le parfum masculin de sa peau, goûte la saveur de son souffle qui se fait plus rapide. Puis d'un seul coup, je réalise que je suis en train d'embrasser un pilote concurrent, que je connais à peine, et recule.

– Attends, attends. Il faudrait...

– Attendre d'être dans un lit ? m'interrompt-il, insolent, sans cesser de me mordiller les lèvres.

Le ton plus rauque de sa voix me trouble encore plus. Je dois mobiliser toute ma volonté pour ne

pas faiblir sous ses assauts d'une sensualité brûlante.

– Non, mettre les choses au point.

Ses mains se glissent désormais dans mon cou, les miennes viennent à leur rencontre, nos doigts s'emmêlent, j'ai chaud.

– Que veux-tu mettre au point ? murmure-t-il tout bas.

Sa bouche vient faire frissonner la naissance de mon cou et je renverse la tête en arrière. Mes seins se tendent.

– On est dans deux écuries concurrentes, ce qui arrive là ne se reproduira jamais.

– Jamais... entendu.

Ses dents viennent se poser sur le lobe de mon oreille, un frisson me parcourt, électrique.

– Une fois, une seule fois, balbutié-je, en me cambrant brutalement. Et personne ne doit le savoir.

– Une fois... personne... d'accord, acquiesce-t-il sans même prendre le temps de m'écouter.

– Je suis sérieuse ! protesté-je enfin.

Il consent à me regarder dans les yeux, les mains toujours entremêlées aux miennes.

– Ce qui se passe à Melbourne reste à Melbourne, c'est ça ?

– C'est exactement ça, fais-je, soulagée.

– Parfait, déclare-t-il avant de m'embrasser de nouveau dans le creux de mon cou.

– J'adore Melbourne, gémis-je, m'abandonnant tout à fait.

Nate referme la porte de sa suite et se tourne vers moi, son attitude ne laissant aucun doute sur ses intentions. Nous venons de traverser l'hôtel après y être entrés par une porte dérobée, réservée aux célébrités désirant protéger leur anonymat et escortés par un maître d'hôtel, qui nous a empêchés de nous embrasser à chaque coin de porte. Le trajet en ascenseur a été une torture, pour lui comme pour moi. Tendus, le souffle court, nous ne nous sommes pas quittés des yeux, figés, attendant impatiemment de nous retrouver seuls.

Maintenant que nous sommes de nouveau en tête à tête, je suis incapable de faire un geste, comme si l'ampleur du désir que je ressens pour cet homme était trop impressionnante, impossible à gérer.

Tout en lui me plaît, son visage viril, à la bouche sensuelle, aux yeux torrides. Son corps solide, mis en valeur par son pantalon chino noir et sa chemise en jean, dont il a retroussé les manches sur des avant-bras musclés, à la peau mate.

La main toujours posée sur la poignée ronde de la porte, il m'observe et, lentement, son sourire

insolent réapparaît. Mon bas-ventre tressaille aussitôt. Au même moment, nous nous précipitons l'un vers l'autre. Rapidement, presque brutalement, nous nous enlaçons et nos lèvres se rejoignent enfin à nouveau.

Je gémiss, mes mains partent à la découverte de son torse, passent sous la chemise sans aucune précaution. Je n'ai même pas la patience de l'ouvrir. Nate m'aide et arrache brusquement les boutons d'une main leste, juste avant de saisir le zip de ma combinaison, qu'il fait glisser tout en bas.

Sa langue vient caresser ma lèvre inférieure, avant de pénétrer ma bouche avec autorité. Je l'accueille, l'appelle, le rejoins... J'ai envie qu'il me morde.

Son bassin se plaque contre le mien et je peux déjà sentir son sexe durci contre moi. J'ai envie de lui, là, maintenant. Mais, de tout son corps, Nate m'oblige à reculer et je me retrouve tout contre le mur. Il saisit alors fermement mes poignets qu'il remonte au-dessus de ma tête. Je ne peux plus esquisser un seul geste.

La langue de Nate se promène le long de mon cou, descend jusqu'à la peau tendre de mon épaule, qu'il mord subitement. Un grand frisson me parcourt, je pousse un gémissement qui se termine dans un cri.

Je n'en peux plus, j'ai trop envie de lui.

Mon bas-ventre vient chercher le sien, avide de le sentir contre moi, en moi... J'ai chaud, je frissonne, j'ai envie de feuler pour qu'il accélère le mouvement !

– Vite, j'ai envie de toi, murmuré-je, la respiration haletante.

Nate se recule brusquement, plante ses yeux dans les miens, victorieux.

– Il y a un domaine, et un seul, où je n'aime pas aller trop vite, me répond-il, avec son putain de sourire narquois.

– Oh !

Mon soupir de frustration semble l'amuser au plus haut point.

Tu veux jouer ? OK.

Très bien, je peux le rendre dingue, moi aussi.

Je rouvre les yeux et soutiens à mon tour son regard sombre. Sans répondre, je fais glisser ma combinaison sur mes épaules puis, d'une ondulation légère, libère mes hanches et la laisse tomber sur le sol. Le regard de braise vacille.

À cause de la chaleur qui règne à Melbourne, je ne porte qu'un soutien-gorge et une fine culotte, en coton blanc. Le soutien-gorge s'ouvre devant et je ne perds pas de temps. Je détache le délicat

fermoir et mes seins aux pointes déjà dressées jaillissent.

Ma respiration s'accélère encore. Les pupilles de Nate se dilatent.

De nouveau, la même vague de désir incontrôlable nous emporte.

Il empoigne mes seins, les englobe, les découvre avec gourmandise, les goûte, les lèche et les caresse. Chaque caresse, chaque coup de langue me fait frissonner. Les seins dressés, je m'attaque à sa ceinture de cuir, à son pantalon dont je le débarrasse sans cesser d'aspirer doucement sa langue. Il lâche un gémissement rauque quand ma main droite se faufile entre nos deux ventres moites pour le caresser à travers son boxer tendu à craquer.

Oh mon Dieu !

Ses doigts se glissent alors sous l'élastique de ma culotte blanche. Sans que je comprenne bien comment nous nous y sommes pris, nous voici nus, debout contre ce mur que notre étreinte a déjà rendu brûlant.

Je m'agrippe à ses épaules, enlace mes jambes autour de lui, il me prend par la taille, me soulève et... me repose, le visage tendu.

– Mais quoi ?!!

Mon cri exaspéré lui arrache un demi-sourire.

– Je dois trouver un préservatif.

Je réfléchis à toute vitesse. Est-ce que j'ai un préservatif sur moi ? Dans ma combinaison ? Aucune chance. Les seules choses que j'ai emportées avec moi, ce sont mes papiers d'identité, ma carte bleue et la clé de mon hôtel.

Nate me prend dans ses bras, sans me laisser davantage le temps de m'interroger et me porte jusque dans la salle de bains. Je découvre une pièce immense, au luxe sobre et élégant : baignoire immense, double vasque, le tout dans une harmonie de blanc et de gris foncé, des lignes pures, peignoirs épais et serviettes de bain portant le pictogramme de l'hôtel.

Rien à voir avec la cabine de douche de ma chambre.

Mais ces considérations comparatives me sortent immédiatement de l'esprit quand Nate me dépose précautionneusement entre les deux immenses vasques, dos au miroir. Les gestes sûrs, il ouvre un tiroir et, en quelques secondes, enfile le préservatif, puis relève les yeux vers moi, m'attrape par la nuque et m'embrasse à pleine bouche.

La fièvre, qui ne m'a pas quittée depuis que je suis montée dans sa Lamborghini noire, gravit encore quelques degrés. Ses mains sur mes cuisses ouvertes remontent jusqu'à l'orée de mon sexe.

Ses doigts s'immiscent doucement, délicatement. Ils me caressent, m'entrouvrent, me visitent et des ondes de plaisir brut me traversent. Je me cambre, griffant les épaules de Nate.

Dans mon cou offert, je le sens qui sourit tandis que mon corps est agité de soubresauts.

- Je vais prendre tout mon temps, Jo, jusqu'à ce que tu me supplies de venir en toi.
- Viens, je t'en supplie, fais-je aussitôt, sans retenue.

Il rit doucement, sans cesser de promener ses doigts le long de mon sexe. Ma peau se couvre d'un voile de sueur, je rejette mes cheveux blonds en arrière, d'un geste vif de la tête, pour venir le provoquer encore. Ma langue vient se poser juste à la commissure de ses lèvres, puis glisse jusqu'à son oreille.

- Je t'en prie, viens, glisse en moi, pénètre-moi, fais-moi jouir, j'ai envie de toi...

Si son corps semble figé, imperturbable, je sens son sexe qui tressaille contre l'intérieur de ma cuisse gauche et sa main entre mes jambes semble moins précise.

- J'ai envie que tu me prennes par les hanches et que... Ah !

Lentement, d'un geste sûr, il me pénètre de ses doigts. Je ferme les yeux, le souffle coupé. Il enroule mes cheveux autour de sa main libre et m'oblige à incliner ma tête en arrière pour mieux me mordiller le cou. Je suis perdue... au bord d'un orgasme incandescent.

Il veut me soumettre à sa volonté et je ne peux plus rien faire. Puis ses doigts ralentissent de plus en plus.

Je vais devenir folle.

Je tente d'onduler du bassin pour l'inciter à continuer, mais peine perdue, il m'abandonne ainsi, le corps en fusion, impitoyable.

Nous n'avons qu'une nuit ensemble et nous en faisons un jeu érotique, où chacun cherche à obtenir la reddition de l'autre.

Je joue de mes charmes comme jamais je n'ai osé le faire auparavant. Mes mains ramènent mes cheveux en arrière, mes doigts se perdent dans mes longues mèches blondes, puis descendent vers mes seins, mon ventre. Je le provoque.

- Jo, fait-il, secouant la tête, la mâchoire crispée.
- Viens, ne me fais plus attendre.

Un gémissement sourd monte du fond de sa gorge quand mes mains caressent ma poitrine, avant de descendre à la rencontre de sa virilité tendue. Il a un mouvement de recul, mais trop tard : je l'empoigne tendrement et commence un va-et-vient sensuel, régulier, d'une lenteur que j'espère

exaspérante.

Son bas-ventre se tend, les muscles de son ventre se crispent, lui dessinant un corps de statue grecque. Il ferme les yeux, passe sa langue sur ses lèvres.

Ce qu'il est beau...

Il pose ses deux mains de part et d'autre de mon bassin, comme pour ne pas perdre pied. Il s'offre à mes caresses, j'accélère un peu le rythme de la main droite. Ma main gauche discrète, comme timide, caresse sa hanche, puis ses fesses. J'éprouve la dureté de ses muscles, admire la perfection de son corps.

Obstinée, je tente de l'attirer à moi, sans cesser mon va-et-vient. Ses mains quittent alors le rebord sur lequel je suis toujours assise pour attraper mes poignets et m'immobiliser de nouveau, mains dans le dos.

J'ai autant envie de l'embrasser que de le mordre...

Lentement, il s'approche de moi, son bassin s'avance entre mes cuisses largement ouvertes. Je me cambre, m'offre, l'invite de toute la force de mon esprit, de mon envie... Il a cédé. Je ferme les yeux et frissonne en savourant d'avance ce moment où il va me pénétrer.

Non !

Je ne peux retenir un gémissement de déception. Il s'est arrêté juste à l'entrée de mon intimité brûlante. Je peux le sentir contre moi, mais chaque fois que j'avance mon bassin, il recule. Il reste là, tendu, attentif. Il attend.

Je serre les dents tant que je peux, mais l'attente est trop insupportable.

– Nate... je t'en prie...

Aussitôt, il plonge en moi, d'un seul coup de reins.

Tout son corps accompagne le mouvement, rejoint le mien. Ses mains empoignent ma taille, comme je le lui avais demandé. Mes mains à moi s'égarer partout sur sa peau brûlante, moite elle aussi.

Mes chevilles se nouent enfin autour de sa taille et je le sens qui s'enfonce au creux de moi.

Jamais je n'ai éprouvé une telle sensation, c'est comme si j'avais attendu ce moment toute ma vie. Juste pour cette nuit, je suis à lui, entièrement.

Entre mes jambes, ses coups de reins se font plus nerveux et chaque fois le plaisir est plus aigu. Je sens qu'il retient ses élans, qu'il pourrait me prendre presque brutalement, tant l'attente a été longue pour lui aussi.

Mais il continue de me faire languir, ralentit. Ses mouvements se font amples et souples. Ses mains quittent ma taille pour me caresser le dos, ses doigts s'entremêlent à mes cheveux, il m'embrasse, me lèche, me goûte, me mord aussi.

Je suis une explosion de sensations. Sa peau, son odeur, tout me rend dingue. Je recueille une goutte de transpiration sur son épaule, du bout de ma langue. Saveur salée, tiède, délicieuse.

Alors que je le regarde, je constate que la pointe de mes seins contre son torse le fait frissonner. Il est si beau que j'ai envie que ce moment dure toujours... mais le plaisir qu'il me donne ne me laisse aucune illusion. Je vais mourir de plaisir et tant pis pour l'éternité.

– Fais-moi jouir. Fais-moi jouir...

Je ne sais plus que répéter ces mots. Il hoche la tête, le visage changé, attentif et sensuel. Sa respiration s'accélère, ses coups de reins aussi. Je m'accroche à ses épaules, le bassin soudé au sien. La vague monte et soudain se fracasse dans mon ventre. Le plaisir brut jaillit, remonte le long de ma colonne vertébrale, fait frissonner ma peau, bouillir mes veines. Je crie ma jouissance, dans le creux de son épaule.

Une demi-seconde plus tard, c'est son grand corps qui se tend contre le mien. Il gémit mon prénom, attrape ma nuque et colle son front contre le mien. Ses beaux yeux sont fermés, sa bouche entrouverte laisse échapper un soupir.

Nous restons ainsi plusieurs secondes, à la fois repus et éreintés. Doucement, il s'éloigne de moi, pour bien vite me reprendre contre lui.

– Ça va ? me chuchote-t-il à l'oreille, d'une voix douce.

– C'est parfait, soupire-je, la tête reposant sur son épaule, paupières fermées.

Je savoure l'intensité de ce coup de folie. On m'aurait dit il y a deux jours que je finirais dans la suite de ce mec, je crois que j'aurais ricané... et pourtant, c'est clairement un des moments de sexe les plus intenses de toute ma vie.

Peut-être même le plus fort de tous.

Relevant brusquement la tête pour ne pas laisser mon esprit divaguer trop longtemps, je surprends Nate qui sourit en regardant le miroir, derrière moi.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je, intriguée.

– Tu es vraiment sublime, réplique-t-il, fasciné. Ta combinaison de mécanicienne ne te rend pas justice.

Je regarde par-dessus mon épaule et constate que ce qu'il observe, c'est ma chute de reins.

– D'ingénieure. Et c'est fait exprès, répliqué-je, avec assurance.

– D’ingénieure, pardon ! corrige-t-il, un léger sarcasme dans la voix.

Ça y est, il m’agace de nouveau.

Ses mains descendent doucement le long de mon dos, dessinent des arabesques avant de se poser doucement sur le relief de mes fesses.

– J’ai adoré faire l’amour avec toi, murmure-t-il encore, la voix grave, les yeux fixés sur mes fesses.

– Moi aussi, c’était... bien, fais-je, cherchant à reprendre contenance.

Clairement, il essaie de me faire comprendre que la partie de plaisir est terminée, qu’il est temps de rentrer chez moi. Un peu déçue, mais bien décidée à ne rien en laisser paraître, je prends appui sur le rebord et saute à terre.

– Tu fais quoi ? me demande-t-il, sourcils froncés.

– Ben je rentre à mon hôtel.

Je soutiens son regard, faussement décontractée. Mes jambes flageolent un peu. Mon corps n’est pas encore remis de ce qu’il vient de vivre.

– Déjà ? insiste-t-il.

Il veut que je parte ou que je reste ?

– Euh... je ne sais pas, lâché-je, un peu perdue.

Nate se penche alors vers moi et m’embrasse, doucement, presque tendrement. Je frémis. Retour à la case désir.

– Je suis sûr qu’on peut faire encore mieux que ça... maintenant qu’on a fait connaissance, me dit-il dans un feulement rauque, avant de reculer vers la porte ouverte pour me désigner une chambre, où j’aperçois déjà un lit *king size*.

J’hésite un peu, j’ai envie de rester, mais... est-ce que c’est vraiment raisonnable ?

– Reste, s’il te plaît. Je te ramènerai à ton hôtel dès que tu le voudras, ajoute-t-il, redevenant sérieux.

Son dernier argument achève de me convaincre et je ne peux retenir un sourire. Avant que je comprenne ce qui m’arrive, il me prend dans ses bras et je me retrouve en une seconde allongée en croix sur le lit. À sa merci.

10. Au lendemain d'une nuit sans lendemain

Joana

J'approche du circuit Albert Park. Le soleil se lève à peine et je n'ai dormi que quelques heures. Mon café brûlant à la main, je profite de ce moment de calme, avant que la journée ne commence vraiment. Un sourire flotte sur mes lèvres et mon corps a encore en mémoire les sensations de ma folle nuit entre les bras de Nate Hattaway...

Folle nuit, c'est le terme.

Je fais la grimace et avale aussitôt une gorgée de café. J'ai quitté son palace vers 5 heures du matin, mais tellement dopée aux endorphines que je me sentais tout à fait en forme. Nate voulait me reconduire, mais j'ai préféré rentrer à pied, de peur qu'on ne se fasse surprendre ensemble.

Deux membres d'écuries adverses qui se sautent dessus au premier Grand Prix... on a été complètement inconscients.

Inconscients, oui. Mais c'est aussi ça qui a rendu cette nuit aussi torride, je le sais. Le parfum d'interdit et la certitude que ça n'arrivera plus ensuite ont donné à ce moment une dimension d'urgence et une intensité incroyable.

Je soupire, autant de bien-être que de regret.

Regret de quoi ? Que ce soit terminé ou que ce soit arrivé ?

Faisant la moue, je balance mon gobelet dans une poubelle, à l'entrée du circuit. Panier. Quand j'aperçois les couleurs bleu et noir du stand Razov, l'appréhension qui naît au creux de mon estomac m'éclaire sur la question.

OK, la nuit était belle. OK, ce mec est beau, sexy et... très très doué. OK, c'était bon et complètement dingue et je ne regrette pas d'avoir vécu ça. Mais j'espère vraiment que j'ai eu raison de le croire quand il m'a juré de garder le secret.

Je repense à ce moment dans sa voiture, quand nous en étions encore à nous embrasser. Nate a accepté toutes mes conditions, mais était-ce sincère ou l'a-t-il fait uniquement pour me voir céder ?

Pourvu qu'il ait été sincère !

Même si, quelque part, la facilité avec laquelle il a accepté l'idée que cette nuit reste la seule, sans possibilité que nous cherchions à nous « connaître » davantage, me vexe un peu.

Sauf que de toute façon, toute autre option est impossible.

Je secoue la tête, rajuste ma casquette sur mes cheveux tirés en queue-de-cheval. J'ai posé moi-même les bases de notre contrat, parce que c'était tout ce qu'il y avait à faire. On a eu un moment de faiblesse, un coup de folie. Point.

En plus, je ne suis même pas sûre que j'arriverais à le supporter plus d'une nuit. Ce mec est sublime, certes, mais c'est aussi un frimeur.

Puis surtout, c'est un adversaire.

Pour en finir avec mon inutile nostalgie de ma nuit, je cherche du regard le stand rouge et or de Looke & Faster. Déjà de la lumière là-bas aussi. On travaille d'arrache-pied pour tout préparer avant le départ pour le prochain Grand Prix, en Malaisie.

Mais cette fois, la victoire sera pour nous.

Détournant les yeux, j'accélère le pas vers le stand Razov, prête à communiquer mes trouvailles de la veille quant aux prochains réglages à faire sur les voitures.

11. Faute avouée

Joana

– Jo !

Déjà attablée au fond du *Cookie*, un des restau-bars les plus branchés de la ville, Marina me fait des grands signes. Le brouhaha de la clientèle ricoche sur les murs tapissés de journaux. Je me fraie un chemin dans ce lieu choisi par mon amie journaliste. Vêtue d'un jean et d'une chemise blanche largement ouverte, elle est lumineuse. Ses cheveux noirs laissés libres sur ses épaules contrastent avec ses yeux bleu glacier et son teint pâle. La bouche sensuelle, les pommettes hautes, Marina porte sur le visage l'origine russe de ses parents.

Nous nous sommes rencontrées il y a deux ans, sur les circuits. Je faisais un stage, elle était là un peu par hasard, effectuant un remplacement en tant que journaliste pigiste. Sa spécialité à l'époque, c'était plutôt le basket que la Formule 1... et on peut dire que les coureurs et leurs équipes, remarquant son ignorance, lui en ont bien fait baver. Jusqu'à ce que je lui vienne en aide et que je lui traduise le jargon du milieu. En trois jours, elle déjouait tous leurs pièges et commençait même à obtenir des infos exclusives.

Depuis, entre Marina et moi, c'est à la vie, à la mort.

Elle est une des rares femmes, avec moi, à évoluer durablement dans le milieu de la Formule 1. Et sous ses allures de délicate poupée, elle cache une ténacité de pitbull.

– Pardon, merci, fais-je, slalomant entre les tables sur mes talons hauts, ma petite robe courte dévoilant mes jambes.

– Waouh ! T'es canon ! s'exclame Marina, qui se lève pour me serrer contre elle. C'est bon de te voir en dehors du circuit, j'ai cru qu'on n'arriverait jamais à passer une soirée ensemble à Melbourne, bon sang !

– Oui, c'est un peu la course, ricané-je.

La fatigue commence à faire son effet, je vais éviter l'alcool, ce soir.

– J'ai pris un mojito, me lance ma meilleure amie, le regard brillant, déjà réchauffé par le rhum.

– Euh... ben pareil pour moi, merci ! finis-je par dire au serveur apparu comme par magie à mes côtés.

Décidément, mes résolutions et moi, en ce moment, on fait deux.

– Par contre, il faut que je mange, déclaré-je, pour me rattraper. J'ai une de ces faims ! Dès que Blake arrive, on commande.

– D’ailleurs, il est où ? Je pensais que vous seriez venus ensemble, me demande Marina, qui ferme ses beaux yeux bleus en aspirant une gorgée de son cocktail.

– Aucune idée, il est repassé à son hôtel, il a dû être assailli par ses nouvelles fans, plaisanté-je, en haussant les épaules.

Marina fait une moue sceptique, tandis que le serveur dépose devant moi un verre glacé, surmonté d’une rondelle de citron vert parsemé de menthe froissée. Ramenant une mèche de mon chignon flou derrière mon oreille, je trempe les lèvres aussitôt dans le liquide pétillant.

– Si Nate Hattaway lui laisse quelques groupies, tu veux dire ?

La sortie de Marina me fait immédiatement avaler de travers. Je tousse, sous les yeux lasers de ma meilleure amie.

– C’est le rhum ou Nate Hattaway qui te fait cet effet ? me demande-t-elle aussitôt, impitoyable.

– Le rhum, tenté-je, fuyant son regard.

– Hum, hum... Et sinon, t’en as pensé quoi, toi, de sa victoire ? insiste-t-elle, avec un petit sourire narquois.

– Oh, tu sais, c’est la chance des débutants. La prochaine fois, Blake et Angus vont lui donner du fil à retordre, surtout avec les nouveaux réglages que j’ai proposés. En plus, le circuit de Sepang présente des caractéristiques qui...

– Tu ne serais pas en train d’essayer de changer de sujet ? m’interrompt Marina.

– Quoi ? Mais non ! Qu’est-ce que tu vas imaginer ?

Peine perdue, je me sens rougir jusqu’à la racine de mes cheveux blonds.

Et merde...

Marina se renverse sur son dossier, croise les bras et ses yeux ne me lâchent plus, comme si elle cherchait à lire dans mes pensées.

– Oh, je n’imagine rien, reprend-elle, tenace. Je constate simplement qu’au lieu de me parler de Nate Hattaway, comme tout le monde le ferait, tu évacues le sujet comme si ta vie en dépendait, juste après avoir manqué de te noyer dans ton mojito. Attendu que ce Nate Hattaway n’est pas un pilote comme les autres, qu’il a remporté le premier Grand Prix et qu’il est quand même sacrément beau, je me demande si, par hasard, tu n’aurais pas un petit *crush* sur lui.

C’est l’inconvénient d’avoir pour complice une journaliste : il est difficile de lui cacher quoi que ce soit. Je ne réponds rien, sachant déjà que tout ce que je pourrai dire sera retenu contre moi.

– Jo, insiste Marina, en tapotant la table de ses ongles peints. Tu ne me fais pas confiance ?

– Mais si ! C’est pas ça... mais Nate est... Enfin, c’est compliqué !

– Ah ! Je le savais ! crie-t-elle, victorieuse.

Angoissée, je jette un œil autour de nous, mais le bruit ambiant est tel qu’elle aurait très bien pu

hurler à travers un porte-voix que personne n'aurait réagi.

– Raconte.

– Mais arrête, on dirait un interrogatoire, fais-je, avant de boire une autre gorgée.

– On est amies, Jo, pas vrai ?

– Non, Marina, ne va pas sur ce terrain, c'est déloyal. Tu ne peux pas me faire le coup de l'amitié !

– Tu ne me dis rien ! poursuit-elle, ignorant mon indignation. Franchement, ça sert à quoi d'être amies si c'est pour parler boulot en permanence ? Moi, si j'avais un truc, même minime, genre « on a fait de l'*eye-contact* devant le podium », je te l'aurais déjà raconté.

– Si c'était ça, je l'aurais déjà dit, pensé-je tout haut, sans m'en rendre compte.

– C'est quoi, alors ? murmure Marina, se penchant vers moi, une expression avide sur le visage.

Je réalise que je viens de me trahir.

Nuit blanche + mojito + Marina = j'avoue tout.

Mal à l'aise, je réponds à ma meilleure amie, d'un ton sans appel :

– Tu dois me promettre de ne rien répéter à qui que ce soit. Je ne plaisante pas !

Comprenant que je suis tout à fait sérieuse, elle lève les mains.

– Promis. Ne me dis pas que toi et lui, commence-t-elle, incrédule.

– La nuit dernière, chuchoté-je, d'un air de conspiratrice.

– Non ! Alors là !

Les yeux grands ouverts, bouche bée, Marina n'en revient pas. Lui dire ce qui s'est passé me libère. D'une certaine manière, c'est aussi rendre tout ça moins pesant, moins... explosif, que d'en parler. Quoi que je puisse avoir dit ou fait, je sais que Marina préférerait se faire couper en morceaux que de trahir mon secret.

Ou au moins, pour me protéger, elle est tout à fait capable de mentir comme une effrontée.

– On a passé la nuit ensemble. Je ne sais pas trop ce qui m'a pris, ce mec m'énerve une fois sur deux. Non, deux fois sur trois ! Il est arrogant, imprudent, d'une prétention insupportable... Bref, ça n'arrivera plus, débité-je, à mi-voix.

– Mais c'était comment ? me questionne Marina, à voix basse, elle aussi.

Je soupire, avec une moue catastrophée.

– C'était génial, c'est ça le souci. Il est hors de question que ça arrive encore, mais c'était tellement génial que...

– Tu aimerais remettre ça, termine Marina.

– Oui et non. Oh, je ne sais pas ! De toute façon, la question n'a pas lieu d'être, on a passé un

pacte et il a accepté le principe d'une seule nuit.

– Je vois.

Mon amie me scrute, se tapotant la bouche avec la paille de son mojito, dont il ne reste plus grand-chose.

– Quoi ? fais-je, inquiète.

– Pour tout te dire, je trouve étonnant que tu tombes dans les bras d'un séducteur comme ça. Ce mec est surnommé « le play-boy du bitume » et c'est pas juste parce qu'il est élégant, tu peux me croire ! Il a pratiqué à peu près tous les sports à risques qui existent, parachute, parapente, vélocross, motocross, plongée en apnée, sous la glace, escalade, alpinisme, rallyes et maintenant Formule 1 ! énumère ma journaliste préférée. Il est devenu millionnaire à dix-sept ans, milliardaire à vingt, il fait fructifier son image au travers d'une multinationale spécialisée dans les équipements sportifs. Il est suivi en permanence par des groupies de tous les âges, mais on ne lui connaît aucune relation sentimentale durable et on ne le voit jamais avec la même femme à son bras.

Tout ce que m'apprend Marina me consterne. J'en étais restée à son passé de pilote de rallye et son statut de milliardaire, je l'avais vu faire avec ses groupies, mais j'ignorais les détails. Nate Hattaway est donc un tombeur, surdoué, richissime et instable.

Pas étonnant qu'il soit aussi imbu de lui-même.

– Ça va, tu désapprouves, j'ai compris, ronchonné-je.

– Non, mais c'est pas grave, Jo, tu as des moments de faiblesse, toi aussi, ça te rend plus humaine, me lance Marina. Plus sérieusement, je ne désapprouve pas forcément, je trouve même très bien que tu aies enfin prêté attention à autre chose qu'une voiture. Je voudrais simplement que tu sois prudente.

Je devine qu'elle fait allusion à mon ascèse charnelle, qui dure depuis le début de mes études, c'est-à-dire bien trop longtemps. Mais je m'étais juré de ne pas me laisser distraire de mon objectif : démarrer ma carrière d'ingénieure de Formule 1.

– Voyons voir la page Facebook de ce monsieur.

– Non, arrête !

Mais essayer d'arrêter Marina, c'est comme... inutile.

Il s'agit d'une page professionnelle, dont le fil d'actualités est plein de photos de lui ou des produits de sa marque d'équipement sportif, Faster.

Évidemment, il est trop célèbre pour se contenter d'un profil.

J'éprouve un pincement au cœur en voyant la dernière photo postée : Nate, un sourire victorieux sur le visage, se laisse embrasser par Miss Truc, juste à la commissure des lèvres. En commentaire : « Première victoire... d'une longue série ! »

Je hausse les épaules, dédaigneuse, et m'éloigne de l'écran.

– Navrant. Quel frimeur, fais-je, blasée.

– Oui, je suis d'accord, il est sublime, me répond Marina, sans aucune ironie.

– Je sais, soupiré-je.

– Je vois qu'on ne m'a pas attendu !

Marina quitte aussitôt la page Facebook et range son téléphone dans son sac. Perdues dans la contemplation de Nate, nous n'avons pas vu Blake s'approcher de notre table. Les cheveux coiffés en arrière, vêtu d'un jean et d'un tee-shirt, son blouson de moto à la main, il attrape une chaise et se laisse tomber dessus.

– J'ai faim, ils servent quoi, ici ? demande-t-il.

Marina lui tend la carte, tandis que je regarde mon amie d'un air anxieux.

Secret absolu, OK ?

Tout en conseillant Blake sur les plats, elle me lance un petit clin d'œil rassurant : elle ne dira rien. Elle sait très bien que Blake n'approuverait sûrement pas mon caprice d'une nuit avec le concurrent qui a battu tout le monde au premier Grand Prix de la saison.

12. La tribu

Joana

Une heure et deux mojitos plus tard, la conversation bat son plein. Au programme : Formule 1, anecdotes et vannes pour tout le monde !

Alors que je suis en train de donner mes pronostics pour la fin du championnat, Blake me coupe la parole.

– Ah, mais c'est qu'elle a bien grandi, la petite qui trimbalaient sa poupée sur les circuits !

– T'es gonflé, la petite a à peine deux ans de moins que toi ! protesté-je en riant.

– C'est quoi, cette histoire de poupée ? demande Marina, intriguée.

– Ron m'avait offert une poupée, après la mort de mon père, expliqué-je. Je l'ai toujours dans ma valise, en fait. C'est idiot, mais c'est comme un talisman, un porte-bonheur.

À l'évocation du décès de mon père, un ange passe. Mes deux amis savent combien cette période a laissé des cicatrices profondes en moi.

– Et euh, toussote Blake, un peu confus. C'est pas trop dur de marcher dans ses traces ? La même équipe, tout ça...

– Je ne marche pas dans ses traces, je fais mon propre chemin, réponds-je crânement.

Il approuve, un sourire aux lèvres. Blake est mon ami d'enfance, il a traversé la tempête avec moi et sait combien la réputation de mon père est parfois lourde à porter. Il s'est même battu pour moi, un jour où un sale type avait osé dire que mon père était un assassin. On devait avoir treize et quinze ans.

Ces deux-là, Marina et Blake, sont ma tribu. Mes anges gardiens.

– Notre chère Jo va bientôt devenir la référence des ingés de F1, mon petit Blake Safron ! le provoque alors Marina, histoire d'alléger l'atmosphère.

– Aucun doute là-dessus, Jo à la technique, toi aux commentaires. Mais il y a un domaine où les femmes ne pourront jamais supplanter les mâles, c'est au volant des Formule 1, assène Blake, sûr de lui.

Marina et moi poussons des cris scandalisés.

– Vous pouvez protester, mais il faut des muscles pour résister aux vibrations et à la pression de l'accélération, vous êtes trop frêles, c'est une question de génétique, tente d'expliquer Blake.

– N'importe quoi ! Avec moi comme ingé course, même ta petite sœur pourrait te battre à plate couture, mon vieux, lui lancé-je, à demi sérieuse.

Mais Blake, qui imagine sa sœur Laura, sans doute la personne qui déteste le plus au monde tout ce qui est sport automobile, au volant d'une Formule 1, ne peut se retenir d'éclater d'un rire si tonitruant que nous l'imitons aussitôt.

13. Le prix de la réussite

Joana

Le lendemain, exit la robe cintrée, les talons et le chignon. J'ai retrouvé ma tenue de travail : combi, baskets, queue-de-cheval serrée et casquette baissée sur mes yeux bleus. Pas le choix. Si je me baladais sur le circuit avec juste un tee-shirt un peu cintré et une pointe de rimmel, je deviendrais à jamais « la petite blonde » ou « la petite mignonne de chez Razov ». Dans le meilleur des cas. Mais aucune chance de devenir « l'ingénieure compétente » que je sais être, au fond de moi.

J'ai trop travaillé pour ruiner mes chances si près du but.

La soirée s'est finie assez tard. En tout cas, bien trop tard par rapport à ce que mon moi raisonnable avait prévu. Du coup, la journée s'annonce rude : nous devons finir de ranger et embarquer le matériel pour la prochaine étape, le Grand Prix de Malaisie.

Mon « moi raisonnable » semble un peu trop laxiste, en ce moment.

À cette pensée, mes yeux s'égarer et cherchent la silhouette sportive de Nate, sans succès. Juste le temps de réaliser que, de toute façon, mon écurie quitte Melbourne dans un peu plus de quarante-huit heures et, que je le regrette ou non, notre aventure fait déjà partie du passé.

Mon portable vibre dans une de mes poches. Sans cesser d'avancer vers le stand Razov, où s'agitent déjà les mécaniciens et l'équipe logistique, je jette un œil à mon écran.

[Coucou, ma chérie. Je te rappelle que je serai à Melbourne demain matin pour un mariage. Je passerai te voir sur le circuit. Essaie de quitter tes chères voitures une heure ou deux... Maman]

J'avais oublié : ma mère, *wedding-planner* de la haute société, a un gros contrat à Melbourne, justement.

Je secoue la tête, un sourire aux lèvres. Chaque fois, sans exception, que mon chemin croise celui d'un homme, ma mère se manifeste. C'est comme un phénomène paranormal.

Si elle savait avec qui j'ai passé une nuit, elle serait consternée.

Même si elle rêve de me voir rencontrer l'homme de ma vie pour avoir le plaisir d'organiser mon mariage, je crois que ma mère préférerait encore que mon célibat se prolonge au fait de me voir au bras d'un pilote de F1.

Pas d'inquiétude, ce n'est pas un projet, maman.

Ma mère a toujours considéré que la Formule 1 avait ruiné la vie de mon père. Autant dire que

lorsqu'elle m'a vue me rapprocher de ce milieu, initiée par Ron, qui a rapidement endossé le rôle de père de substitution auprès de moi, elle n'a pas apprécié. Mais elle a eu l'intelligence de comprendre que c'était pour moi une manière de conserver le lien avec mon père.

Cela dit, lorsque j'ai grandi et que mon intérêt pour la F1 s'est transformé en passion, puis en carrière, ce fut plus difficile à accepter pour elle.

Tandis que mes pensées se déroulent, mon téléphone vibre de nouveau dans ma main. Cette fois, c'est mon application Facebook qui se manifeste. Des publications sur mon mur. J'ouvre l'appli et découvre une publicité pour la marque Faster, au beau milieu de mon fil d'actualités. Un clic plus tard et me voici sur la page professionnelle de Nate Hattaway. Une nouvelle photo a été publiée, où il répond en souriant à un journaliste, avec un lien vers l'interview intitulée « Hattaway, vainqueur quoi qu'il arrive ».

Ben voyons.

Cela dit, ce n'est pas lui qui choisit les titres des articles qui paraissent à son sujet, je ne peux pas lui reprocher sa réputation, ce serait un comble.

Je ralentis, détaillant les contours virils de son visage, le charme indéniable de son sourire éclatant et...

Agacée, je ferme l'application et accélère le pas. Direction l'écurie Razov, du travail m'attend, surtout si je veux pouvoir me libérer pour passer du temps avec ma mère.

À mon arrivée, Blake est déjà sur place, en train de vérifier avec son ingé course les réglages que j'ai proposés après sa première course.

D'un clin d'œil, il me confirme ce que j'espérais : mes propositions fonctionnent et leur conviennent.

Yes !

J'espère qu'il en sera de même pour Angus et John Coughlan. Je les cherche du regard, mais n'aperçois que quelques membres de l'équipe technique et Ron, tout au fond. J'échange avec lui un signe de tête amical. Ron n'a jamais été tellement du genre à aimer les démonstrations affectives et, quand j'ai postulé pour intégrer l'écurie, il m'a prévenue dès le départ : pas de passe-droits et pas de manifestation publique de notre lien particulier.

J'ai évidemment accepté. Le nom de Milton est suffisamment lourd à porter pour que je doive en plus me lester d'un statut de « protégée du directeur d'écurie ».

Ce serait comme de conduire sur du sable avec des pneus neige.

– Je peux vous aider, peut-être ? proposé-je à Blake et Patrick.

- Carrément ! lâche aussitôt Blake, toujours enthousiaste.
- Oui, souffle son ingé course, avec un sourire crispé.

Je remarque alors qu'il est très pâle et que son visage a les traits tirés. Mais il me tend aussitôt l'écran tactile de sa tablette numérique, où il a noté sur le schéma du moteur tous les nouveaux réglages envisagés.

– Jette un œil, j'ai ajouté deux ou trois trucs à tes propositions, tu me donneras ton avis, fait-il, la voix toujours étouffée, avant de gober un cachet.

Flattée, je me plonge dans l'examen du schéma, approuvant la plupart de ses notes. J'ai juste un doute sur son choix en matière de suspensions.

– Ah !

Le hurlement de Patrick nous a tous figés. Du coin de l'œil, je le vois qui s'effondre sur le sol. Sans même prendre le temps de réfléchir, je balance sa tablette sur une console électronique et fonce le secourir.

– Patrick ? Putain, qu'est-ce qu'il a ? s'écrie Blake, qui s'agenouille lui aussi au-dessus de son ingé course, qui se tord de douleur par terre.

– Aucune idée, réponds-je.

Blake attrape son blouson, le positionne sur le sol au niveau de la tête de son ingénieur, tandis que je tente de déplacer ce dernier en douceur. Autour de nous, le reste de l'équipe présente se réunit.

– Non ! Ah ! La vache... j'ai... trop mal, gémit Patrick, une main crispée sur sa ceinture.

– Au ventre, c'est ça ? fais-je, sourcils froncés.

– Ah ! hurle-t-il pour toute réponse.

– Merde, pardon, fait Blake, qui vient de le toucher aux côtes par inadvertance.

Ron dégaine le téléphone et appelle les secours. Après quelques minutes d'attente, une ambulance arrive. C'est l'avantage de travailler sur un circuit : en cas de malaise ou d'accident, le délai d'intervention est ultra-rapide.

Après un court examen, le verdict tombe : probable péritonite. Aussitôt, l'ingé course de Blake est emmené à l'hôpital le plus proche, pour une opération en urgence. L'inquiétude se lit sur tous les visages, alors que nous le regardons partir.

– Merde, j'espère que tout va bien se passer ! s'exclame Blake, désolé pour son binôme.

– Quelle poisse, râle Ron, le regard sombre. La prochaine course a lieu dans une semaine, il ne sera jamais en état de monter dans un avion ni de supporter le stress et la fatigue d'un Grand Prix.

Ces mots plombent immédiatement l'ambiance.

Bien sûr, tout le monde est navré et inquiet pour Patrick, mais en F1, quoi qu'il arrive, « *the show must go on* ».

Sans ingé course, Blake ne pourra pas non plus courir, il faut impérativement lui trouver quelqu'un d'autre. Je regarde autour de moi : peut-être un des ingénieurs moteurs ?

Hélas pour mon ami d'enfance, l'aura d'Angus, le pilote star, est encore suffisamment puissante pour attirer à lui toutes les attentions des ingés. Aucun d'entre eux ne connaît assez sa manière de conduire pour le seconder efficacement pendant les courses.

C'est nul, sa saison avait super-bien commencé.

– Tu étais sérieuse, hier soir ? me murmure alors Blake à l'oreille.

– À propos de ma petite sœur.

Je comprends alors qu'il me demande si je me sens capable de le faire gagner, en tant qu'ingénieure course. Tout se bouscule dans ma tête. Passer d'ingénieure junior à ingé course après un seul Grand Prix, en début de saison, ça ne s'est jamais vu. Ça n'arrive jamais. C'est impossible.

C'est une opportunité de malade !

14. Être ou ne pas être à la hauteur

Joana

Le cœur battant, je pèse rapidement le pour et le contre. Si j'accepte et que je ne me montre pas à la hauteur, je vais décevoir Blake. Peut-être ralentir sa carrière. Me décevoir, sûrement. Si je n'accepte pas... je vais décevoir Blake, ralentir sa carrière et me décevoir. OK.

– J'étais super-sérieuse, fais-je, avec plus d'assurance que je n'en ressens.

Mais c'est ça aussi, être ingé course : rassurer son pilote.

– Ron, je veux Jo pour remplacer Patrick, lance alors Blake, d'un ton ferme.

De nouveau, un silence. Mais autant le silence précédent marquait un abattement général, autant celui-ci exprime une surprise indéniable. Tous les regards convergent sur Blake, puis sur moi, avant de se diriger sur Ron.

Notre directeur, toujours aussi imperturbable, se tourne vers moi et me scrute sans aucune retenue.

Allez, Ron, dis oui. Tu sais que ça peut marcher.

Je ne sais pas si ma tentative de télépathie a fonctionné ou si Ron est arrivé aux mêmes conclusions que moi, mais après une courte hésitation, il acquiesce. Je me remets à respirer.

– OK, on tente le coup, fait mon vieil Irlandais préféré. Si tu penses vraiment que c'est bon pour toi, Blake.

– C'est bon pour moi, confirme mon ami d'enfance, me jetant un regard complice.

– Jo, ne me fais pas regretter ma décision, reprend Ron, d'un ton menaçant. J'espère que tu vas me prouver que je n'ai pas tort de te faire confiance.

– Pas de souci, Ron, fais-je, espérant que personne n'aura remarqué le léger tremblement dans ma voix.

Je sais que j'ai les compétences nécessaires et la complicité indispensable avec mon pilote. La seule inconnue est : serai-je capable d'encaisser le stress d'une course de Grand Prix ?

Jusqu'ici, je n'ai fait que les observer, même durant mes stages. Être ingé course, c'est un peu comme être dans la voiture avec le pilote. On est à la fois ses yeux sur ce qui se passe autour de lui sur le circuit et son deuxième cerveau pour gérer les réactions de la machine.

J'y crois pas, je vais le faire !

Une bourrasque d'enthousiasme balaie mes doutes, d'un seul coup. Le pari est risqué, mais pas

fou. C'est même tout à fait justifié que ce soit moi qui devienne l'ingénieure course de Blake. Peut-être même qu'à nous deux, il pourrait finir sur la première marche du podium, cette fois !

J'aperçois autour de moi quelques regards sceptiques qui achèvent de raffermir ma volonté de gagner la prochaine course.

Une pensée, furtive, traverse mon esprit : ça pourrait être assez agréable de battre Nate à plate couture...

Lui et tous les autres. Ce n'est qu'un pilote parmi les autres.

– Félicitations !

Mark, l'autre petit nouveau de l'écurie, est le premier à venir me serrer la main. Bientôt, tous en font autant, y compris Angus, qui est arrivé pendant qu'on emportait Patrick Martineau aux urgences.

– En tout cas, bossez bien, tous les deux, nous exhorte-t-il, Blake et moi. Au prochain Grand Prix, les Razov trusteront les premières places et botteront le cul de cet Hattaway ! Je parie qu'il ne mettra plus un orteil sur le podium avant longtemps !

Tout le monde rit de l'enthousiasme revanchard d'Angus, connu pour sa compétitivité. Blake lui tape dans la main, complice, avant de se retourner vers moi, paume tendue. Je tape dans sa main à mon tour, dissimulant ma légère gêne.

Si tout le monde se met à me parler de lui, je ne vais pas y arriver.

Quelques secondes plus tard, tout le monde est retourné travailler. Blake et moi échangeons un regard lourd de sens.

– Bon, on y va ? fais-je, prête à me remonter les manches. Je connais déjà ton style de conduite, mais j'ai besoin de me familiariser avec le matériel de transmission et faut que tu me dises très précisément ce que tu attends de moi, qu'on mette au point notre façon de communiquer pour optimiser nos échanges. Après, il...

– Jo, m'interrompt Blake.

– Oui, quoi ?

– Je suis super-content de faire ça avec toi, je suis sûr que ça va aller.

Blake me connaît depuis qu'on a six ans. Il sait quand je suis nerveuse. Comme maintenant, par exemple. Je lui souris, reconnaissante.

– Je te stresse ? demandé-je, un peu embarrassée.

– Non, ça me rassure de voir à quel point tu prends ton rôle au sérieux, rétorque-t-il. Mais je ne voudrais pas que tu oublies que moi aussi, je connais ton style et que j'ai confiance en toi.

Avec sa barbe de trois jours, ses cheveux toujours un peu trop longs, Blake a l'air d'un chien fou,

mais il peut aussi se montrer tout à fait perspicace et vraiment adorable.

– Si on n’était pas sur le circuit, je te ferais un câlin, murmuré-je.

– Considère que c’est fait, alors, me répond-il d’un air de conspirateur, avec un sourire en coin de sale gosse qu’il est aussi.

– Allez, viens, il faut aussi qu’on mémorise les caractéristiques du circuit de Sepang et...

– Ron ! J’ai changé d’avis ! Elle veut me faire bosser ! hurle-t-il alors en direction du fond du garage, provoquant immédiatement des rires amusés.

15. Les feux de la rampe

Joana

Hier, Blake et moi avons travaillé jusqu'à ce qu'il me demande grâce. Aujourd'hui, j'ai commencé sans lui et il m'a rejointe en milieu de matinée. Depuis, nous n'avons pas arrêté. J'ai besoin de me sentir parfaitement à l'aise avec l'aspect « communication » afin d'avoir l'esprit libre pour gérer tout le reste et Ron a été très clair : c'est notre priorité absolue. Nous restons en binôme, tandis que tout le monde prépare notre départ pour la Malaisie.

– Jo, je vais en avoir pour un petit moment, je dois me faire interviewer, s'excuse soudain Blake, après avoir pris ce que je croyais être une pause.

– Hein ? Ah, OK, fais-je, découvrant alors une équipe de tournage devant l'écurie.

Je suis tellement concentrée que je ne m'étais pas aperçue de leur présence. Il faut dire que Ron fait en sorte qu'ils se tiennent à bonne distance de tout le matériel de course, caméra éteinte, micros rangés. L'espionnage industriel est tel en Formule 1 qu'avant qu'un journaliste obtienne une accréditation pour entrer sur un stand d'écurie, il doit sacrément montrer patte blanche. Alors une équipe de tournage...

D'ailleurs, on les maintient soigneusement à l'extérieur du garage et l'interview des pilotes se fait devant le paddock aux couleurs de Razov.

– J'espère qu'ils n'en ont pas pour trop longtemps, soupiré-je avant de me replonger dans ma documentation.

J'en suis à lister mentalement les différentes étapes du prochain circuit quand j'entends la voix de Blake se rapprocher.

– La blonde, là-bas. Avec la casquette.

Oh, mais quoi, encore ?

Un peu lassée de devoir m'interrompre, je me retourne, le visage fermé. Avant que je comprenne quoi que ce soit, un type avec un brushing impeccable (malgré son volume... étonnant) se dirige vers moi, toutes dents dehors. J'imagine sans peine qu'il s'agit du journaliste qui passe à l'antenne.

Personne n'a un tel brushing à moins de faire de la télé. Impossible.

– Joana Milton, c'est ça ? me fait Mr Brushing.

– Oui ?

– Je suis Paul Mercy, de Fox Sports Australia !

- Enchantée.
- Fabuleux !

Si vous le dites...

- Vous êtes la seule femme ingé course de tout le circuit. Peut-être même de l’histoire de la F1 !

Interloquée, je ne réponds rien, puisqu’il ne s’agit pas d’une question. Je crois. Il faut dire que les mimiques extatiques de Blake, derrière le dos du présentateur, ne m’aident pas vraiment à prendre tout ça au sérieux.

Soudainement, Paul Mercy pose sa main sur mon épaule, la mine complice.

– J’ai interviewé votre ami Blake pour mon show en direct *Around the Wheel*, consacré aux sports mécaniques et il nous a dit que vous nous accorderiez une interview en plateau, avant votre départ. La première femme ingé course, c’est génial, les femmes vont pouvoir s’intéresser à la F1, me dit-il, sur le ton de la confiance.

– Je ne suis pas sûre que les femmes aient attendu mon passage en télé pour s’intéresser à la Formule 1, répliqué-je du tac au tac. En tout cas, moi, je n’ai pas attendu...

– J’adore ! Le sens de la repartie, en plus ! Vous aviez raison, Blake !

Mon ami d’enfance affiche le même air innocent que quand on se faisait prendre en train de dévorer des hot-dogs juste avant le dîner. Je lui lance un regard noir.

– Jo, attends, c’est vrai, c’est une super-bonne idée, se lance-t-il. Tu sais comment ça marche, ta nomination à la place de Patrick va être utilisée pour nous déstabiliser, alors que si tu fais cette émission, tout le monde va comprendre que notre duo est invincible ! Et je t’assure qu’on va sacrément les faire flipper !

Il n’a pas tort. Mais moi, à la télé australienne ? Autant je me sens prête à devenir ingé course, autant me frotter aux médias m’emballe nettement moins.

– Allez, Jo, t’es mon ingé course, maintenant. Sois-le à fond, donne une interview.

J’ai beau savoir que Blake est en pleine manipulation grossière, je tombe dans le panneau. Pour être plus exacte, je saute à pieds joints dans le panneau.

– Bon, si mon directeur est d’accord, je ferai l’émission, lâché-je, presque à contrecœur.

– Formidable ! À demain, alors ! Mon assistant va vous expliquer ! s’écrie Paul Mercy, qui tourne les talons, maintenant qu’il a eu ce qu’il voulait.

– Génial, merci, Jo, renchérit Blake.

– « Sois-le à fond » ? C’était un coup bas, fais-je, mi-amusée, mi-énervée.

– Mais efficace. Allez, va voir Ron, je suis sûr qu’il va accepter.

À voir la tête renfrognée de Ron, je devine sans peine qu'il ne déborde pas d'enthousiasme après mon bref exposé de la situation. Mais à ma grande surprise, il accepte que je fasse l'émission.

– Blake a raison, ça peut déstabiliser la concurrence. Puis ça nous fera de la pub et si c'est bon pour la marque Razov, c'est bon pour nous, soupire-t-il, comme navré de ces considérations financières.

– Merci, Ron.

– Par contre, que ça ne te monte pas à la tête, j'ai pas envie d'avoir une ingé course distraite moins de dix jours avant la prochaine course.

– Je connais mes priorités, Ron, réponds-je d'un ton ferme. On sera prêts, Blake et moi.

– Bon. Évidemment, pas un mot sur notre cuisine technique. Tu peux parler du mental de nos deux pilotes, de la cohésion de l'équipe, de la technologie de pointe, pas de détail, que du bon, du général. Pigé ?

– Pigé. On est une équipe soudée, de professionnels passionnés, on est prêts à dominer le championnat.

Ron approuve silencieusement.

– Je peux y aller ? demandé-je, pressée d'en finir.

– Oui. Gamine ? fait-il alors que j'ai déjà le dos tourné.

– Oui ?

– Pas un mot sur Gary, ajoute-t-il d'un ton bourru, avant de s'éloigner.

Sa précision me fait mal. Ron a raison : si je parle de mon père, on va revenir sur cette période atroce, mais c'était inutile de me le dire. J'ai assez souffert à l'époque pour ne pas prendre le risque de revivre ça.

16. Tout l'amour d'une mère... et le reste

Joana

Le lendemain, après une matinée intense en travail, ma mère me rejoint directement sur Albert Park, afin que nous puissions passer le plus de temps possible ensemble.

– Tu aurais pu au moins retirer ta casquette, rouspète-t-elle après les embrassades de rigueur.

– Maman, soupire-je. Tu sais que quand je suis sur le circuit, c'est ce que je porte ! Tu ne t'attendais pas à me voir en jupe, talons et chemisier, quand même ? C'est une tenue de travail, c'est tout !

– Je sais, je sais, excuse-moi, mais je trouve terrible que tu doives en permanence porter cet uniforme de garçon manqué. Puis c'est dommage, quand même, tu as des cheveux tellement magnifiques.

D'un geste tendre, elle caresse doucement ma queue-de-cheval, avant de rajuster mon col. Ma mère, l'ancienne Miss Arizona 1989, ne s'habitue jamais à me voir dans la même combinaison que celle que portait mon père. Pourtant, elle sait que ce n'est pas uniquement mon choix. Bien sûr que c'est plus pratique, mais très honnêtement, j'aimerais pouvoir être plus féminine.

Son agacement traduit aussi son inquiétude et son amour pour moi.

Mes parents se sont rencontrés sur le Grand Prix des États-Unis, à Phoenix. Elle avait vingt ans, venait de remporter son titre de Miss et devait remettre la coupe au vainqueur, qui était le Français Alain Prost. Le troisième, un pilote américain en fin de carrière, avait cherché à séduire ma mère, mais c'est de mon père, un mécanicien de dix ans son aîné, qu'elle est tombée amoureuse.

Deux ans après, je venais au monde et presque aussi rapidement, ma mère développait son activité de *wedding-planner*, bien loin de tout ce que la Formule 1 peut représenter. Mon père voyageait partout dans le monde, vivait d'émotions fortes et côtoyait la mort chaque jour... Ma mère restait à la maison, organisait des mariages, qui célébraient des promesses d'éternité et de naissances à venir.

Malgré tout ça, jamais un couple ne fut plus uni que mes parents.

Quand mon père est mort, ma mère a été dévastée, mais s'est relevée très vite, pour moi. Elle m'a élevée seule, sans cesser de développer son activité, jusqu'à devenir cette femme d'affaires conquérante, qui organise aujourd'hui des mariages prestigieux partout sur la planète. Ses seuls moments de pause, c'était quand Ron m'emmenait quelques jours sur tel ou tel circuit. Ces deux-là n'ont jamais été vraiment amis, mais ils se respectent.

Ma mère nourrit à l'égard de la Formule 1 un ressentiment profond, qui date du décès de mon père. Pas plus que moi, elle ne pense que mon père ait pu se rendre coupable de tricherie et encore

moins qu'il ait été capable de provoquer un accident mortel sur la piste. Si elle a apprécié l'aide de Ron, elle s'est toujours tenue à distance de tout ce qui pouvait lui rappeler cette période tragique. Ron faisant partie de ce « tout »...

J'imagine que son seul regret est de devoir continuer à fréquenter le monde de la Formule 1, à cause de moi...

Alors oui, je soupire quand elle me reproche mon manque de féminité, mais je l'admire au moins autant que j'admirais mon père.

J'espère qu'elle le sait.

– Viens, maman, je t'emmène déjeuner dehors, on sera plus à l'aise pour discuter, proposé-je, sur un coup de tête. J'ai deux heures devant moi.

Ma proposition la fait sourire instantanément. Un sourire lumineux, communicatif... Il paraît que j'ai le même.

– Super-idée, merci, ma puce, fait-elle avec entrain, en me prenant par le bras, pressée de quitter Albert Park. À notre retour, il faudra que je salue Ron, tout de même.

– Oui, je l'ai prévenu que tu venais, c'est lui qui m'a accordé une longue pause déjeuner, précisé-je.

Tout en marchant avec élégance, elle remet ses lunettes siglées et replace machinalement une mèche de ses beaux cheveux blond cendré, coupés court depuis maintenant deux ans. Avec sa silhouette élancée, son tailleur clair et ses talons hauts, elle attire bien des regards sur le circuit, avec l'indifférence de celle pour qui cette attention ne date pas d'hier.

– Bon, et ce mariage ? demandé-je, sincèrement curieuse. C'est qui ? Une starlette et son garde du corps ? Un riche héritier et une riche héritière ? Un vieux milliardaire et une ancienne strip-teaseuse ?

– Oh, Joana ! s'offusque ma mère, avec un petit sourire qui dément son indignation.

– Allez, raconte !

– C'est un homme d'affaires d'une cinquantaine d'années, qui épouse en secondes noces une ancienne...

– Strip-teaseuse ? tenté-je, entre consternation et amusement.

– Infirmière ! Celle qui s'est occupée de lui après son triple pontage, précise ma mère, sans aucune ironie.

– On dirait le script d'un mauvais polar, soupiré-je.

– Ils ont l'air de s'aimer sincèrement.

– Tu m'étonnes, ils vont se marier dans deux jours, ce serait le comble si ça se voyait, m'exclamé-je, sans cacher mes doutes à propos de la sincérité de l'union en question.

– Que tu es cynique, ma fille, soupire alors ma mère en secouant la tête. Tu sais, dans ma carrière, j'ai vu beaucoup de ces unions qui faisaient sourire ou même ricaner et beaucoup d'entre elles ont débouché sur des histoires très belles. Quand l'amour est là, il balaie tout le reste.

– Tu es payée pour être aussi romantique ? fais-je, comme si sa réponse ne m'avait pas touchée.

Elle secoue la tête, amusée par mon insolence.

– Tu verras, quand ça t'arrivera ! me rétorque-t-elle, en souriant, sûre d'elle.

Cette fois, je ne trouve rien à lui dire. Pas question d'amour dans ma vie, ni maintenant ni plus tard... Le sourire insolent de Nate me traverse l'esprit, comme une pure provocation de sa part, que je balaie d'un froncement de sourcils.

J'y pense parce qu'on a couché ensemble, ça n'a rien à voir.

Tandis qu'on se dirige vers un petit restaurant que j'ai repéré, pas très loin, j'annonce à ma mère ce qui constitue mon actualité du moment, à savoir mon passage imminent dans une émission de télévision australienne. Comme je l'avais imaginé, elle est contente pour moi et me prodigue aussitôt mille et un conseils pour, je cite, « sublimer ma beauté naturelle »...

17. Entraînement intensif

Joana

Le déjeuner avec ma mère a été un bon moment, mais j'ai dû de nouveau travailler tard... À vrai dire, si je n'avais pas rendez-vous avec Marina pour préparer l'émission de demain, j'y serai encore. Pour l'heure, dans ma chambre d'hôtel, je suis en train de me sécher les cheveux, en peignoir, après une longue douche brûlante, quand Marina me rejoint, armée d'une petite valise et d'un menu chinois pour deux.

– Oh, cool, je mourais de faim ! m'exclamé-je, l'eau à la bouche.

– Merci de te rendre disponible pour moi, fais-je alors, consciente que ma meilleure amie a déjà fort à faire avec son métier.

Marina connaît les médias, elle me connaît, moi : s'il existe une personne capable d'anticiper mes erreurs et de me faire un coaching efficace en un minimum de temps, c'est elle.

– Sans toi, je ne serais sûrement pas en train de couvrir toute la saison de Formule 1 pour mon journal, alors c'est la moindre des choses ! ajoute-t-elle, en me tendant une salade de nems, à l'odeur irrésistible.

– Merci. Tu aurais mis plus de temps, sans moi, mais tu y serais arrivée quand même, fais-je, les baguettes déjà à la main.

– Je ne crois pas, honnêtement, répond Marina, qui s'installe sur mon lit, son plat sur les genoux. Je n'y connaissais tellement rien que sans ton sens de la pédagogie, je n'aurais pas tenu deux jours de plus.

– On continue à s'échanger des compliments ou on bosse ? demandé-je, en faisant une grimace.

– Oh, pardon ! Trop de sensiblerie pour la reine du carburateur ? se moque mon amie, qui me connaît trop pour laisser passer ma brusquerie feinte.

Je me contente de la menacer avec mes baguettes chinoises, entre lesquelles je brandis une feuille de salade.

– Bon, déjà, il faut qu'on réfléchisse à ta tenue, commence Marina, sérieuse, cette fois. Il faut que tu sois féminine, mais pas trop apprêtée. On va se concentrer sur le haut, puisque tu seras assise à une table. Je te propose un chemisier cintré avec un collier fin. Puis je vais te poser du vernis transparent sur les ongles, aussi.

– Maman ?! Maman, c'est toi ? fais-je, l'air soupçonneux. Oh mon Dieu, des aliens ont enlevé ma mère pour transplanter sa personnalité dans ma meilleure amie !

Comprenant en quoi ses conseils ont pu me rappeler ma mère, Marina secoue la tête et soupire, un demi-sourire aux lèvres, avant de me jeter au visage une poignée de serviettes en papier.

– Bon, on va laisser cet aspect de côté, tu n’es psychologiquement pas prête, réplique-t-elle. J’ai préparé une liste de questions pour t’entraîner.

– Bonne idée. Vas-y.

– Je te préviens, ce ne sont pas forcément des questions qu’on pourrait te poser, mais c’est pour que tu sois impossible à déstabiliser. Si tu arrives à rester calme et stoïque avec moi, tu pourras affronter n’importe quel intervieweur.

– OK.

– D’abord, ferme les yeux, imagine que tu es en situation, m’ordonne-t-elle.

Disciplinée et surtout désireuse de me présenter sur le plateau en étant sûre de moi, je m’exécute. Je ferme les yeux, souffle profondément et visualise un plateau de télévision. Quand je rouvre les yeux, face à moi, j’ai Marina la journaliste.

– C’est bon.

– Joana, bonjour, vous êtes la seule femme à occuper un poste d’ingénieur course sur le circuit. C’est beaucoup de pression ? commence Marina, professionnelle.

– Eh bien, la Formule 1, en général, c’est beaucoup de pression, alors comme tous ceux qui vivent pour ce sport, je subis de la pression, mais c’est aussi excitant.

– OK, n’oublie pas de dire « bonjour » en retour et évite le mot « subir », ça fait passif.

– Bonjour. Comme pour tous ceux qui vivent pour ce sport, il y a de la pression ?

– Mieux. Autre question : vous portez une perruque ?

– Non, ce sont mes vrais cheveux.

– Vous pensez que l’écurie Razov a ses chances de remporter le championnat ?

– Je sais que Razov a ses chances !

– Bien. Sur une échelle de 1 à 10, où situeriez-vous la performance sexuelle de Nate Hattaway ?

Cette fois, la question de Marina me déstabilise au point que j’en reste muette. Elle fronce les sourcils. Je prends une inspiration et me reprends, un sourire professionnel plaqué sur le visage.

– Eh bien, je reconnais qu’on s’approche de l’excellence, mais je pense pouvoir m’attribuer 50 % de cette réussite.

Marina pouffe, puis lève le pouce vers moi. J’ai franchi sans encombre le premier obstacle sérieux. Complices, nous poursuivons l’entraînement, plus détendues, en grignotant nos salades.

18. En coulisses

Joana

Je n'en mène pas large quand Marina et moi arrivons au studio d'enregistrement pour *Around the Wheel*. Je sais que ma coach a fait tout ce qui était en son pouvoir pour que je sois au top de mes capacités, mais il n'empêche, j'ai un peu le trac.

– Jo ! chuchote Marina, tout excitée.

– Oui ?

– Je peux te laisser un moment ?

– Euh... oui, j'imagine que oui. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu dois partir ? demandé-je, un peu inquiète quand même.

– Non, non, je serai là pendant l'émission, mais je viens de voir le producteur. Je l'ai déjà rencontré, on avait échangé trois mots et j'aimerais bien essayer de lui soumettre une de mes idées, m'explique-t-elle à voix basse.

– Super, fonce, je suis sûre que tu vas lui en mettre plein la vue, l'encouragé-je, sincère.

– ON va leur en mettre plein la vue, ma belle ! Et rappelle-toi : tu as su répondre à mes questions sans te démonter, tu peux affronter n'importe quelle interview.

Marina me plante une bise sur la joue, me serre contre elle et s'éclipse, presque en courant, à la recherche de son producteur.

Je le mets au défi de lui refuser quoi que ce soit, une fois qu'elle lui aura mis la main dessus.

– Vous êtes Joana ? me demande une toute jeune fille, en jean et tee-shirt, avec un énorme bloc-notes sous le bras.

– Oui, c'est moi.

– Veuillez me suivre, je dois vous conduire au maquillage.

– Bien sûr.

Alors que je lui emboîte le pas, j'aperçois une grande silhouette, en costume de grand couturier, qui fait faire une embardée à mon cœur.

Merde, c'est bien ma veine !

On ne s'est pas recroisés une seule fois sur le circuit depuis notre nuit torride et la première fois qu'on se revoit, c'est dans les coulisses d'un plateau télé !

J'y crois pas !

À le voir discuter calmement avec Paul Mercy, je comprends immédiatement qu'il fait lui aussi

partie des invités. Génial. Non seulement il y a des témoins, mais en plus, il y aura sous peu des caméras.

Du calme.

C'est une situation gênante, voilà tout, rien d'insurmontable. Faisant mine d'être absolument détendue, je le salue de loin. Avec un discret sourire, il me fait un signe de tête, sans manifester une once de surprise.

Évidemment, il a des chargés de communication qui ont dû lui fournir la liste des autres invités...

Je poursuis mon chemin, derrière l'assistante chargée de me conduire au maquillage. Nous dépassons la loge du présentateur, immense et comportant une table sur laquelle sont empilées des barres de céréales, puis une petite pièce aveugle, aménagée luxueusement en loge individuelle. Je devine qu'il s'agit de celle destinée à l'invité le plus prestigieux.

Autrement dit : pas moi.

Je suis prête à passer la porte de la grande loge collective, à la sobriété clinique, quand une voix tonnante attire mon attention, de nouveau.

– Non, hors de question !

D'ailleurs, tout le monde s'arrête pour regarder ce qui se passe.

Quelques mètres derrière moi, Nate Hattaway fronce les sourcils et se retourne vers une autre assistante, portant le même uniforme que la mienne (jean, tee-shirt, gros calepin). Celle-ci semble ne pas comprendre ce qui lui arrive.

– Mais... Mr Hattaway, c'est notre salle de maquillage privative, balbutie la pauvre jeune femme.

– Peu m'importe, conduisez-moi ailleurs.

– C'est la seule que nous avons.

– J'imagine que les autres invités ne se font pas maquiller dans le couloir, si ?

Waouh ! C'est du caprice de star ou d'enfant gâté, ça ?

J'en ai vu assez, j'entre dans le salon et m'installe, décidée à profiter de ces quelques minutes pour respirer tranquillement.

Une des maquilleuses, une femme d'une quarantaine d'années, jolie, très professionnelle, m'annonce qu'elle s'appelle Jane et m'explique ce qu'elle va me faire.

– Vous trouverez sans doute le maquillage un peu trop soutenu, mais ne vous inquiétez pas, c'est à cause des éclairages et des caméras. Ce sera quelque chose de frais et léger, à l'écran.

- OK.
- Je peux vous démaquiller ?
- Euh... je ne porte rien, précisé-je. Juste de la crème hydratante.
- Parfait !

C'est bien la première fois depuis longtemps qu'on trouve ça parfait.

- Il y a qui, à part moi, sur le plateau ? demandé-je pendant qu'elle choisit ses pinceaux.
- Le dernier gagnant, Nate Hattaway. Et les chroniqueurs habituels.

À peine a-t-elle prononcé ses mots que Nate entre et s'installe sur le fauteuil qui se trouve à ma droite. Je profite d'être aux mains de ma maquilleuse pour ne pas tourner la tête vers lui. J'ai beau faire mon possible, la tension monte dans la pièce et je me sens rougir.

- C'est un plaisir de vous revoir, me dit Nate, avec un sourire dans la voix.
- Vous vous connaissez ? demande aussitôt la jeune assistante chargée de l'escorter, les joues très rouges.
- Non, pas du tout ! démens-je à toute vitesse.
- Disons que le milieu de la Formule 1 est tout petit, intervient de nouveau Nate, redevenu très calme. On s'est déjà croisés.

L'assistante hoche la tête et s'éloigne. Nate se penche vers moi.

- Pas de panique, sinon tu vas leur donner envie de savoir ce qui te gêne à ce point, dans le fait de me connaître, murmure-t-il. Alors que je suis tout à fait fréquentable, tu sais !
- Je n'en suis pas si sûre, rétorqué-je en grimaçant.

Mais sa plaisanterie me détend. Il a raison, c'est un petit milieu, je savais qu'on se recroiserait, il n'y a rien de dramatique.

L'homme qui était au bord de la piste lors des essais de pneus entre alors dans le studio de maquillage. Il me salue brièvement, d'un air narquois qui ne me plaît pas trop. Les deux hommes se mettent à discuter à mi-voix et je me détourne. Aucune envie qu'on me reproche d'écouter leur conversation.

Le maquillage de Nate étant terminé avant le mien, il quitte la pièce, toujours accompagné de celui qu'il appelle « Tom ».

Bon vent. Et à tout à l'heure.

19. Jeux de mains, jeux de regards

Joana

Debout au bord du plateau, juste derrière une haie de projecteurs, nous attendons l'invitation du présentateur pour entrer dans l'arène. J'ai beau faire, respirer profondément, visualiser une plage ensoleillée, m'encourager mentalement ou compter à rebours, je me sens de plus en plus tendue.

À moins d'un mètre de moi, Nate semble au contraire aussi zen que s'il attendait un taxi pour rentrer chez lui. Mes yeux s'attardent une seconde de trop et il surprend mon regard posé sur lui.

– Tu es capable de démonter un moteur et de le remonter, c'est bien plus dur que dix minutes sur un plateau de télé, crois-moi sur parole, fait-il discrètement.

– ... et nous accueillons le gagnant du Grand Prix F1 d'Australie ! Nate Hattaway ! lance Paul Mercy.

À ma grande surprise, Nate me prend la main, la serre furtivement pour la lâcher aussitôt avant d'entrer sur le plateau.

Ça a duré le temps d'un éclair, mais je me sens un peu mieux. Un peu mieux et complètement désarçonnée à la fois. Heureusement, je n'ai pas le temps de réfléchir à la question puisque c'est à mon tour de m'installer.

– Elle fait partie de l'équipe Razov, elle est une des rares femmes du circuit... Laissez-nous vous présenter la nouvelle ingénieure course de Blake Safron !

J'entre comme une somnambule, un sourire de façade accroché au visage.

– Blake Safron, qui nous a d'ailleurs fait l'honneur de répondre à quelques questions, vous verrez ça dans quelques minutes, poursuit Paul Mercy, pendant que je m'installe.

Je vis les minutes qui suivent en pilote automatique. Je souris, réponds aux questions, rebondis sur les interventions quand on sollicite mon avis.

Paul Mercy est visiblement plus intéressé par ce que je peux lui dire de l'écurie Razov que de mon rôle au sein de celle-ci.

Je remercie mentalement Marina pour sa préparation. Peu à peu, je me détends et commence même à éprouver un certain plaisir à échanger avec Nate, visiblement grand habitué des médias. Alors qu'il annonce d'ores et déjà qu'il compte bien gagner le prochain Grand Prix, je souris et n'hésite pas une seconde quand le présentateur se tourne vers moi.

– Une réaction, Joana ?

– Il est nécessaire de croire en soi pour piloter une Formule 1, mais... cette victoire-là n'arrivera pas, je suis désolée. La prochaine est pour Razov, affirmé-je calmement. Sans rancune, bien sûr.

– Vous parlez d'Angus Petterson ou de Blake Safron ? poursuit-il, avec un sourire faussement complice.

– Angus a une grande expérience des circuits, je ne doute pas de sa performance sur l'ensemble de la saison, commencé-je. Blake est un excellent pilote, qui n'a pas encore montré tout son potentiel et, en tant qu'ingénieur course, je compte bien donner le meilleur de moi-même pour lui permettre de remporter la victoire.

– Je l'espère bien, intervient Nate. Le battre n'en aura que plus de saveur ! Et mon ingénieur de piste doit penser la même chose, pas vrai, Tom ?

Les moniteurs qui nous entourent montrent alors un plan de Tom Ramsami, bras croisés, qui assiste à l'émission. Ce dernier sourit et approuve, sûr de lui. De nouveau un plan sur mon visage. Je reste calme, ne perds pas le sourire.

– Nous sommes prêts, annoncé-je.

– Je sais que vous n'avez pas peur de grand-chose, lance alors Nate, avec son satané sourire. Mais soyez réaliste, Jo.

– Oh ! s'exclame le présentateur, aux anges. Quelque chose à répondre ?

Juste le temps d'écarter de mon esprit la phrase prononcée par Nate avant de m'embrasser (« ne me dis pas que c'est parce que tu as peur ») et je réponds, du tac au tac.

– Il s'agit d'une manifestation habituelle de l'arrogance de Mr Hattaway. Ça me laisse de marbre.

– Vraiment ?! s'amuse Nate, faussement surpris.

Cette fois, c'en est trop, je lève les yeux au ciel. Tant pis pour les caméras. Heureusement, Paul Mercy estime qu'il en a eu pour son argent, reprend la main et mitraille Nate de questions sur son écurie, ses projets, son passé de coureur de rallyes. Nate me regarde en souriant. J'ignore s'il se rend compte de l'épreuve qu'a été pour moi sa petite joute verbale, mais impossible de lui en vouloir.

D'autant que maintenant, le présentateur en fait des tonnes sur sa célébrité, les hordes de groupies qui changent l'ambiance sur les circuits, le fait que tout le monde l'attende au tournant...

Il voudrait le déstabiliser qu'il ne s'y prendrait pas autrement.

– Bref, Nate, c'est beaucoup de pression pour un seul homme, non ? conclut Paul Mercy, avec un sourire carnassier.

– La pression ? répète Nate, serein. C'est un excellent stimulant.

C'est exactement ce que Marina aurait voulu que je réponde si on m'avait posé la question, mais l'assurance avec laquelle il a prononcé cette phrase m'agace. On dirait que rien ne l'atteint jamais.

L'interview se poursuit sur les chapeaux de roues, jusqu'à ce qu'on nous demande de répondre à

la même question.

– D’où vous vient cette passion pour la Formule 1 ?

Attention, virage dangereux.

J’élude, sans remords.

– Oh, j’ai attrapé le virus toute petite, je ne pourrais pas vous l’expliquer, c’était une évidence.

Je remarque que pour la première fois, en face de moi, Nate semble perdre un peu de son impassibilité. Il conserve son sourire charmeur, mais ses doigts se font nerveux, avant de plonger dans ses cheveux bruns.

– Pour ma part, enchaîne-t-il, j’avais tout gagné dans les rallyes, j’aime la vitesse et la victoire, donc la F1 était un choix logique.

Sa réponse me laisse une drôle d’impression. C’est sensiblement ce qu’il m’avait dit, quand il m’avait ramené en voiture, mais j’ignore pourquoi, ça sonne faux, comme s’il répétait quelque chose d’appri par cœur.

Lorsque le présentateur passe enfin à autre chose, nous restons silencieux et je crois remarquer qu’il fuit mon regard, mais assez vite, il se reprend et me lance un sourire en coin, visiblement amusé par la situation.

J’ai dû me faire des idées.

20. Jeu, set... et crash

Joana

L'émission terminée, je fonce dans la loge pour me démaquiller. Jane avait raison, son œuvre passait très bien à l'écran, mais je ne me vois pas regagner le circuit avec ces cils de poupée et ce rouge à lèvres. En plus, il faut que je rattache mes cheveux. Je prends mon temps, puisque j'ai aperçu Marina en pleine conversation avec le fameux producteur.

Je croise les doigts pour elle et tente de lui envoyer des ondes positives. Si quelqu'un mérite une carrière à succès, c'est bien ma meilleure amie ! Elle est douée, travailleuse et... c'est ma meilleure amie.

Mais même pour quelqu'un d'aussi peu habitué au maquillage que moi, il ne me faut pas plus d'un quart d'heure pour retrouver mon naturel et je décide alors de patienter en faisant un tour dans les coulisses du plateau. Après tout, c'est la première fois que je me retrouve dans ce genre d'endroit, autant en profiter pour regarder la mécanique qui se cache derrière tout ça !

C'est un peu comme de regarder sous un capot.

J'enjambe des câbles, contourne des caméras, regarde les techniciens débrancher et ranger des moniteurs, quand une conversation, qui a lieu derrière le décor de l'émission, attire mon attention.

Par réflexe, je recule dans l'ombre et me dissimule derrière un prompteur éteint.

– Quand même, je pensais vraiment qu'elle te donnerait plus de fil à retordre ! fait une voix, secouée de rire.

– Tu me sous-estimes, Tom.

Nate et son ingénieur course semblent beaucoup s'amuser. Un curieux sentiment me fige sur place.

– C'est surtout elle que j'ai surestimée ! rétorque Tom.

– Ne sois pas aussi mauvais perdant, ironise Nate.

– Sérieusement, je n'aurais jamais imaginé qu'elle déclare forfait aussi rapidement, insiste l'autre. C'est la dernière fois que je parie contre toi.

– Marrant, j'ai déjà entendu ça, répond Nate en riant.

Tom finit par rire aussi. De l'autre côté du décor, leur amusement malsain me donne la nausée.

– Je dois reconnaître qu'elle avait tout pour me déstabiliser : jolie silhouette, cheveux blonds magnifiques, un sourire à tomber, du répondant, liste Nate.

Salaud.

Moi qui avais cru partager un moment de folie, une complicité passagère... OK, ça n'était qu'un « plan cul », je ne suis pas idiot, mais de les entendre rire ainsi, j'ai envie de hurler. Rien n'était spontané, rien n'était vrai ! Cette ordure de play-boy à la manque m'a manipulée pour gagner un pari. Je me suis rarement sentie aussi humiliée... je le hais.

– Eh oui, j'avais mis toutes les chances de mon côté, soupire Tom. Tu as remarqué sa chute de reins ?

– Évidemment !

De nouveau, les rires. Je ne sais pas ce que je ressens le plus fort : la colère ou l'humiliation. Peut-être la colère, parce qu'elle est dirigée à la fois contre ce salopard et contre moi. Jamais je n'aurais dû me laisser avoir par ce mec !

Vu comment il vient de se vanter d'avoir couché avec moi, pour quelle raison garderait-il le secret ?

Merde. Merde et merde !

C'est la catastrophe. Je sens mon cœur se décrocher. L'angoisse vient surmonter ma honte et ma rage. S'il parle, si mon équipe apprend ce qui s'est passé, je perdrai sûrement l'estime de tout le monde. Voire pire. Une ingé course qui couche avec un pilote concurrent pourrait même se faire accuser de tricherie.

Si Ron apprend ça... J'aime autant ne pas y penser.

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

Fast - 2

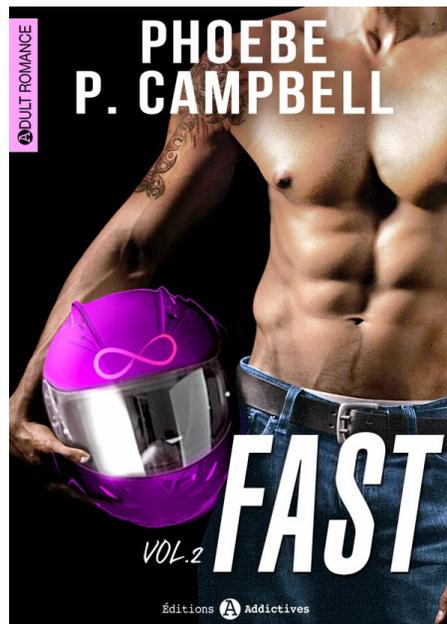
Sensualité, sexe torride... danger !

Pilote star et enfant terrible des pistes, Nate est un prodige de F1 accro au risque. Rien ni personne ne lui résiste !

Joana le déteste autant qu'elle est attirée par lui, mais hors de question de craquer. Nate est un concurrent de son écurie de course ! Et elle compte bien lui faire mordre la poussière.

Mais quand la passion irrésistible l'emporte sur la raison, impossible de résister. Tout les sépare, tout est interdit, et le secret ne devra jamais être révélé.

Facile, non ?



Découvrez *Secret Games* de Juliette Duval

SECRET GAMES

Vol. 1

1. Une mariée sous la pluie

La voiture derrière moi lance des appels de phares frénétiques depuis cinq bonnes minutes.

C'est quoi, son problème ?

Je roule trop vite ?

Je suis en robe de mariée ?

J'ai oublié de rabattre la capote de la voiture alors qu'il pleut à verse ?

Et alors ?

Un peu de tout ça, je suppose. Afin de m'en débarrasser, je braque brutalement pour prendre la première sortie. Un camion me klaxonne tout en m'aspergeant d'une énorme gerbe d'eau. Suffoquée, je lâche le volant pour adresser un doigt d'honneur à son train arrière. D'accord, je suis déjà trempée, mais à ce rythme-là, je ne vais pas tarder à avoir besoin d'un masque et d'un tuba ! Je regrette vite mon coup de colère : les pneus arrière de Scarlett dérapent et je rétablis ma trajectoire d'extrême justesse.

Journée de merde.

Dire que c'était censé être celle de mon mariage !

J'inspire à fond pour chasser cette pensée et j'appuie rageusement sur la pédale de l'accélérateur. Rien de tel que la vitesse pour chasser le spleen et la colère. Un parfum frais, terre mouillée et pin, balaye mon visage. Scarlett bondit en direction de la forêt.

Oui, ma voiture a un nom.

Je me la suis payée moi-même avec l'argent dont j'ai hérité à la mort de mon grand-père maternel. Mes parents estiment qu'une décapotable rouge vif n'est pas une voiture convenable pour une jeune fille de bonne famille. Un acte de rébellion peut-être mineur, mais ô combien jouissif !

Une nouvelle bouffée de colère me brouille la vue et je prends mon virage trop large. Les roues de Scarlett mordent sur le bas-côté. Je rectifie aussitôt ma trajectoire, mais le destin s'acharne : une grosse pierre dépasse du sol, à peine deux mètres devant moi. Trop près pour que je puisse l'éviter. Je ferme les yeux au moment où le côté avant de la voiture percute l'obstacle de plein fouet. Le cri d'agonie du métal me donne la chair de poule.

– Merde, non !

J'appuie à mort sur le frein. Scarlett s'immobilise dans une ultime gerbe d'eau et une forte odeur de brûlé. Le silence, une fois que j'ai coupé le moteur, est assourdissant. J'appuie mon front contre le volant, déversant tout bas une litanie de jurons.

Des rigoles d'eau glacée glissent de mon chignon à moitié défait dans mon dos nu. Je me redresse sur mon siège, les membres ankylosés par la conduite, le froid et l'humidité. Combien de temps ai-je roulé ? Où suis-je exactement ? L'asphalte de la route semble être la seule trace de civilisation à des miles à la ronde. Pas un poteau électrique, pas une clôture, encore moins d'habitation. Tout autour de moi, de grands arbres s'égouttent en silence sous la pluie.

Premier point : évaluer les dégâts.

Mon jupon se prend dans la portière lorsque je descends. Le craquement du tissu me procure une sorte de joie sombre. Qu'il se déchire, tant mieux ! Cette robe m'encombre, de toute façon. Je vacille sur mes talons hauts tandis que j'examine ma voiture blessée. Mes connaissances en mécanique se limitent à vérifier de temps en temps la jauge d'essence, mais l'angle que forme la roue avant gauche avec la carrosserie ne m'a pas l'air normal. Je m'agenouille pour regarder en dessous. Des morceaux de métal tordus pendent tels des bras désarticulés. Soudain, les larmes me montent aux yeux. Scarlett ne m'emmènera plus nulle part aujourd'hui, ma fuite est terminée. Tant que la vitesse m'emportait, la colère était mon carburant, je me sentais invincible. Clouée au sol, tout me retombe dessus. Je me laisse glisser le long de la portière, sans me soucier de salir ma robe détrempée.

J'essuie l'eau sur mon visage. Rester là, sous la pluie, n'arrangera rien. À moins que je me fasse dévorer par un ours. Y a-t-il des ours dans la région de San Francisco ? Peu importe. Je tends le bras pour attraper la pochette restée au pied du siège conducteur. Une jolie petite pochette, blanche avec un fermoir doré. Assortie à ma robe. L'ennui, c'est qu'on ne met pas grand-chose dedans : mon téléphone portable, du mascara et un tube de rouge à lèvres, c'est tout. Mes mains tremblent tellement que je dois m'y prendre à dix reprises pour défaire le fermoir. Quand j'ouvre mon téléphone, l'écran se couvre de gouttelettes. Vingt-huit appels en absence, quinze SMS... et la batterie qui n'a plus qu'une barre. Magnifique.

Je ne veux parler à personne, de toute façon. La seule personne dont j'ai besoin, c'est un garagiste.

Courbée en deux sur mon appareil, pour le protéger de la pluie, je lance le service de géolocalisation. Le garage le plus proche se trouve à vingt bornes, à Palo Alto. Pourvu que la batterie tienne le temps de passer l'appel !

– Allô, vous êtes bien au garage Garcia. Que puis-je pour vous ?

Je bloque sur la voix. On dirait une enfant ! C'est quoi ce garage ? Tant pis, je n'ai pas le temps d'en essayer un autre. Je parle à toute vitesse :

– Bonjour, je suis en panne sur...

Je jette un coup d'œil paniqué à mon écran.

- Sur Starwood Drive, à côté de la réserve de la Honda Creek.
- Quel genre de panne ? poursuit la petite voix, très professionnelle malgré tout.
- Euh... J'ai une roue enfoncée et euh, des trucs cassés sous la carrosserie.
- C'est quel type de voiture ?

Malgré la situation, je ne peux retenir la pointe de fierté dans ma voix quand je réponds :

- Une Chrysler Viper.

J'entends un sifflement à l'autre bout du fil. Puis :

- Vous avez une assurance ?

Je m'apprête à répondre par l'affirmative, quand je me ravise. Si je donne l'adresse de mon assureur, il faudra remplir des papiers et tout le monde saura où je me trouve en moins de temps qu'il n'en faut pour réciter les conditions particulières. Or, pour l'instant, j'ai plutôt envie de disparaître.

- Non, je... J'ai de quoi payer.

Je me préoccuperais des conséquences de mon mensonge quand j'aurai retrouvé la civilisation. Quitte à abandonner Scarlett...

Non, ça, ça me briserait le cœur. Enfin, ce qu'il en reste.

- Nous vous envoyons quelqu'un, poursuit la petite voix. Êtes-vous seule ?
- Euh, oui. Et, attendez ! Je n'ai presque plus de batterie, vous ne pourrez pas me rappeler !
- Très bien. À tout à l'heure !

Je repose le téléphone sur mes genoux, incertaine. Cette situation a quelque chose de surnaturel. À qui ai-je parlé au juste ? Va-t-on vraiment venir me chercher ? Regardons les choses en face : je suis vraiment dans la mouise. Sans Scarlett et sans téléphone, je me retrouve complètement isolée au milieu de nulle part. Si je dois passer la nuit ici... Un violent frisson me secoue. Je ne sais même pas allumer un feu ! D'ailleurs, avec ce qu'il tombe, il serait vite noyé. Ou alors, je flanquerais le feu à la forêt avec la chance que j'ai. Je me redresse en chancelant et je hurle à l'adresse des séquoias :

- Je déteste la Californie !

C'est injuste, d'accord, mais ma situation aussi est injuste ! Je n'ai plus de voiture, plus de batterie, plus d'argent et plus d'avenir. En plus, il pleut et la nuit va bientôt tomber. Je ne vois pas comment les choses pourraient être pires !

D'habitude, je conserve dans le coffre de Scarlett une trousse de première nécessité : couverture, bouteille d'eau, kit de secours... Sait-on jamais ! Mais, manque de chance, en prévision du mariage,

je l'avais briquée à fond, intérieur compris. Il ne reste même pas une boîte de mouchoirs, seulement les rubans de tulle accrochés aux rétroviseurs qui font grise mine. Assise sur le siège arrière, je grelotte de froid dans mes vêtements mouillés.

Qui a dit qu'il faisait chaud, en Californie, au mois de juin ?

Après l'adrénaline de la course en voiture, le temps semble s'écouler plus lentement qu'une rivière prise par les glaces. Mon esprit revient malgré moi à la scène qui a fait basculer ma vie du conte de fées au road-movie échevelé.

Je leur faisais confiance, merde.

Je tire sur un volant de dentelle qui se déchire dans un craquement soyeux. J'ai toujours détesté cette robe. Trop voyante, trop volumineuse, trop chargée en frous-frous. Dans la boutique où nous l'avons achetée, j'avais craqué pour un fourreau de soie crème brodé d'oiseaux en vol. Bien sûr, ma mère s'est opposée à ce que je l'achète :

– C'est une tenue de cocktail, Leah, pas une robe de mariée ! D'ailleurs, avec tes hanches, je doute que tu rentres dedans.

Démoralisée par ce coup bas, je l'ai laissée me transformer en meringue géante. J'aurais dû me douter que cette robe allait me porter la poisse. Elle a bien rempli son office ! Me voilà condamnée à attendre la prochaine voiture qui passera. Ou le prochain ours. Le prochain élan. Un carrosse, ce serait trop demander ? Ma marraine fée fait vraiment mal son boulot !

Quand le bruit d'un moteur troue le silence, j'hésite entre sauter au bord de la route en agitant mon étoile ou me cacher sous mon siège. D'un côté, qui dit moteur, dit humain, dit aide potentielle. Bon point. Mais avec la chance que j'ai aujourd'hui, je vais tomber sur un psychopathe. Mauvais point. La vue de la dépanneuse, avec son crochet à l'arrière, me donne envie de pleurer de soulagement.

Je n'ai jamais vu de plus beau véhicule. À part Scarlett, évidemment.

D'accord, il ne paye pas de mine avec les éraflures qui zèbrent sa carrosserie, mais ce sont des blessures de guerre, la preuve qu'il fait bien son travail ! Et puis, j'adore la peinture sur le côté de la cabine : la silhouette étoilée d'un homme de profil, un genou à terre, brandit d'une main une clé de mécanicien, de l'autre un pneu de voiture, tel un trophée de guerre offert aux cieux. Original...

Je m'extirpe du siège arrière en m'efforçant de ne pas trop penser à l'allure que je dois avoir, en robe de mariée déchirée et trempée. La dépanneuse s'arrête à mon niveau, la porte s'ouvre et la foudre me tombe sur la tête.

2. A la rescousse

Je ne sais pas comment j'avais imaginé mon dépanneur. Sans doute à l'image du garagiste habituel de Scarlett, un homme d'un certain âge, bedonnant, qui m'appelle toujours « ma petite ». L'homme qui se tient devant moi semble tout droit sorti d'un gang de motards : peau mate, regard ténébreux, biceps tatoués, carrure de boxeur. Je frissonne. De froid, bien sûr. Ou de peur. Ou parce que ma robe fume sous son regard de braise. Je ne sais plus très bien où j'en suis. La faute à la foudre. C'est dangereux, les orages. Ceci dit, les *bad boys* aussi. Comme les panthères. Sexy, mais dangereux.

Je crois que j'ai de la fièvre.

Quel âge a-t-il ? Pas plus de trente. À peu près comme moi, quoi. Mais il a beaucoup plus de tatouages. Je suis du regard les oiseaux qui s'envolent sur son biceps gauche, non sans admirer au passage la façon dont les muscles roulent sous sa peau.

Ça fait très chevalier blanc au secours de la princesse en détresse, ça, les muscles.

Et, avec ma robe de mariée, je peux tout à fait postuler pour le rôle de la princesse. Enfin, une princesse un peu défraîchie. En fait, il me regarde plutôt comme s'il avait vu un fantôme ! Je dois davantage ressembler à l'auto-stoppeuse des légendes urbaines, avec cette robe blanche. Mais je suis loin de me sentir aussi puissante...

Il passe une main dans ses cheveux pour en chasser les gouttes et, sans doute, la surprise due à mon accoutrement. Un sourire insolent étire ses lèvres, comme s'il avait lu dans mes pensées :

– Vous avez demandé un carrosse de secours ? demande-t-il d'une voix grave, chaude et légèrement teintée d'accent latino.

Je frissonne de nouveau. Il a lu dans mes pensées ? Est-ce qu'il se moque de moi ? En tout cas, sa voix est aussi troublante que le reste de sa personne. Ne me fiant pas à la mienne, je lui désigne Scarlett du menton. Aussitôt, il s'agenouille près de la voiture pour estimer les dégâts. J'admire la façon dont ses mains glissent sur le capot de Scarlett, comme s'il examinait une bête blessée. Quand il se retourne vers moi, je sursaute, comme prise en faute. Ce qui me vaut un autre sourire mi-enjôleur, mi-amusé :

– Désolé, annonce-t-il. L'essieu avant est brisé.

Un essieu brisé, c'est grave, non ?

– Euh... Alors je ne peux pas repartir tout de suite ?

Comme si je ne le savais pas ! Je me mettrais des baffes...

D'un autre côté, la situation me semble bien moins dramatique depuis qu'il est arrivé. Je dois couvrir le syndrome de la princesse. Il reprend d'une voix douce, rassurante :

– Je vais vous remorquer. Allez vous mettre à l'abri dans la cabine, en attendant que je charge votre voiture. Vous n'avez pas de vêtements de rechange ?

Je secoue négativement la tête. Le moteur de la dépanneuse tourne toujours. La perspective de me mettre au chaud me donne la chair de poule. Mon sauveur pose une main brûlante sur mon épaule pour me guider. J'ai l'impression d'être foudroyée pour la seconde fois. Mais finalement, c'est une impression plutôt agréable. Quand il me prend par la taille pour m'aider à grimper sur le siège passager, je suis tentée de me blottir dans ses bras.

Besoin de réconfort.

– Désolé, princesse, fait-il en riant, mon camion n'a rien d'un carrosse.

– Je ne suis pas une princesse, protesté-je sans conviction.

En vérité, j'aime bien qu'il me traite avec tant d'égards. Ma réponse le fait rire de nouveau.

– Laissez-moi rêver un peu. Je n'ai pas tous les jours l'occasion de secourir une jeune femme en robe de bal.

Je tire sur mes jupons trempés pour m'installer le plus confortablement possible sur le siège. Une petite flaque se forme déjà à mes pieds. Je grimace :

– Si je suis une princesse, alors je suis Cendrillon. Ma robe ne tardera pas à redevenir un haillon.

– Dans ce cas, n'oubliez pas de me laisser une de vos chaussures, plaisante-t-il.

Nos regards se croisent et font jaillir une étincelle. Mon chevalier servant se penche pour prendre quelque chose derrière mon siège. Son parfum épicé remplit mes poumons. Délicieux. J'en veux un plein flacon, pour me réconforter les soirs de blues.

– Prenez ça, dit-il en me tendant une couverture en polaire ornée de flocons de neige. Vous avez l'air d'avoir besoin de vous réchauffer.

Le contact de ses doigts contre ma peau, tandis qu'il m'aide à m'emmitoufler dans le tissu doux et chaud, me surprend. Il y a un tel contraste entre son allure de *bad boy* et la délicatesse de ses gestes !

Je peux bien m'autoriser, pour un soir, à jouer les princesses en détresse, non ?

– Un café ? me propose-t-il, une fois bordée. Il n'est pas fameux, mais au moins, il est chaud.

J'ai horreur du café en temps ordinaire, mais là, j'ai tellement froid que je pourrais boire de l'eau de vaisselle pourvu qu'elle soit brûlante. Orion me tend le gobelet avant de retourner s'occuper de Scarlett. Son départ me fait frissonner, malgré la chaleur du breuvage entre mes doigts.

3. Le loup et la grenouille

Le front collé contre la vitre, je le regarde arrimer ma voiture à un treuil pour la hisser sur la plate-forme. Je soupire. Ma pauvre Scarlett ! J'espère qu'elle sera réparable. Dire qu'elle est tout ce qui me reste serait un peu mélodramatique, mais c'est un peu ce que je ressens : Scarlett est mon repère dans un monde qui vient de basculer sens dessus dessous. Elle, et cet homme que je connais depuis dix minutes à peine, mais qui exerce déjà sur moi une étrange fascination. La pluie colle ses vêtements à sa peau, me laissant tout le loisir d'admirer la façon dont ses muscles roulent sous l'effort. Il n'a pas un physique de sportif, mais un corps naturellement sculpté par une vie active que bien des hommes rêveraient d'avoir... et des femmes, de découvrir.

Je m'administre une claque mentale. Ma situation est déjà bien compliquée, elle ne s'arrangera pas en admirant les fesses du mécanicien, aussi bien dessinées soient-elles. En même temps... J'avale une gorgée de café en grimaçant. Le regarder travailler me réchauffe autant que la boisson, alors je peux bien en profiter un peu, non ?

Je me rejette en arrière au moment où il revient vers la cabine. Une bouffée d'air froid entre en même temps que lui. L'espace confiné me paraît soudain bien plus petit, rempli de sa présence charismatique. Il passe une main dans ses cheveux pour en chasser de nouveau les gouttes d'eau et m'adresse un sourire qui me va droit au cœur.

– Mission accomplie ! Je m'appelle Orion Serval, au fait, dit-il en me tendant l'autre main.

Orion. C'est original. Décidément, cet homme a quelque chose d'unique.

Le contact de ses doigts, chauds et rugueux, contre les miens, me procure une sensation de bien-être immédiat. Je bredouille en réponse :

– Euh... Merci. Je...

Je ne veux pas lui dire mon vrai nom. Plus exactement, à ce moment précis, je refuse *d'être* Leah Wynn. Leah ne se promènerait pas en robe de mariée sous la pluie. Elle n'aurait pas eu d'accident. Le destin sourit toujours à Leah.

– Je m'appelle Isabel Andrews.

Ces deux noms figurent bien sur mes papiers d'identité. Ce n'est donc pas tout à fait un mensonge. Orion lâche ma main pour mettre le contact.

– Joli prénom, princesse. Tu t'es égarée sur la route du bal ?

Très drôle. S'il savait...

J'en ai ras le bol de cette robe trempée et des souvenirs qui y sont attachés. J'ai tellement hâte de changer de peau ! Du coup, je réponds, sur le ton de la confiance :

– En réalité, je ne suis pas une princesse. Je suis une grenouille transformée contre mon gré.

– Et tu cherchais à retourner à la rivière, d'où l'état de ta robe. Tout s'explique, commente Orion, hilare, en braquant le volant. Mais il n'était peut-être pas nécessaire d'emmener ta voiture. Chrysler ne produit pas encore de modèles amphibies.

Je ne peux pas m'empêcher de rire à mon tour. S'il cherchait à me changer les idées, il a réussi.

– Alors, princesse, reprend-il, si tu n'as pas de château, où mon modeste carrosse peut-il te raccompagner ?

S'il plaisante toujours, je vois passer l'ombre d'une inquiétude dans son regard. Mon cœur fond à l'idée qu'il se préoccupe vraiment de mon sort. Je proteste, davantage pour me donner le temps de réfléchir, que par réelle conviction :

– Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler princesse !

Il lève les mains en signe de reddition.

– Très bien ! Ne t'inquiète pas, je vais trouver autre chose.

Son sourire en coin ne me dit rien qui vaille. Je m'empresse de prendre les devants :

– Pas non plus Grenouille. En fait, Isabel me convient très bien.

– Isabel, répète-t-il, songeur, les yeux fixés sur la route.

La façon dont il prononce ces trois syllabes me donne la chair de poule. Je m'emmitoufle plus serré dans la couverture.

Du calme, il n'y a pas d'allusions cachées, je me fais des idées. Ou pas. Ai-je envie de flirter ? Non, je ne devrais pas. Mais j'en ai envie. Argh !

– Alors Isabel, reprend-il, si nul château ne t'attend, c'est au Grand Méchant Loup de te ramener au garage ?

Je produis un son étouffé, à mi-chemin entre le rire et le sanglot.

Le Grand Méchant Loup ? Il est sérieux, là ?

Il hausse les épaules en me souriant :

– Soyons lucides, je n'ai pas le profil du Prince Charmant.

– Tant mieux !

Le cri m'a échappé.

C'est vrai, le Prince Charmant, j'ai cru l'avoir rencontré, mais il n'était pas exactement comme je l'avais imaginé.

Orion éclate de rire. J'adore son rire. Il vibre en moi comme la corde d'une guitare, chassant la sinistre mélodie de la tristesse.

– J'ai toujours pensé que le Prince Charmant était un crâneur égocentrique.
– Parfaitement. Cela ne signifie pas que le loup soit inoffensif pour autant.
– Rassure-toi, je ne mords pas. Écoute, je vais déjà nous ramener au garage. Ça te laisse le temps de réfléchir.

La dépanneuse s'engage dans la descente. J'appuie mon front contre la vitre. Dehors, la pluie continue de tomber ; avec la nuit, la forêt s'obscurcit, se peuple d'ombres inquiétantes. La cabine m'apparaît comme une bulle rassurante. Je demande, par acquit de conscience :

– Y a-t-il des ours, dans le coin ?

Orion se penche vers moi sous prétexte de regarder par la vitre. Je retiens ma respiration ; son parfum a quelque chose d'enivrant. Il m'adresse un clin d'œil avant de reprendre sa place derrière le volant.

– Tu as peur ?
– Pas du tout !

Pas quand je suis accompagnée d'un mec musclé, couvert de tatouages... et sexy. Bref.

Orion m'adresse un sourire narquois, comme s'il savait très bien ce que je pensais. Il poursuit :

– En principe, les ours ne s'aventurent pas jusqu'ici. Il faut remonter jusqu'au Yosemite. Tu connais ?

Je secoue la tête. Le Yosemite manque de villégiatures de luxe au goût de mes parents. Je connais si peu mon propre pays ! À présent que me voilà en fuite, pourquoi n'en profiterais-je pas pour m'offrir un tour d'horizon ? Je déclare, sincère :

– J'aimerais bien.
– La couleur de ta voiture ferait fuir tous les ours, raille Orion.

Je me redresse sur mon siège pour le fusiller du regard.

On ne critique pas Scarlett !

– Ma voiture est parfaite !
– Je ne dis pas le contraire. Tu l'adores, hein ?

J'enroule une mèche de cheveux autour de mon doigt, un tic quand je suis gênée.

– Scarlett me rappelle mon grand-père. Il adorait les belles voitures.

Il aimait aussi répéter « femme au volant, mort au tournant ». Paix à son âme.

J'espère qu'il ne m'en veut pas trop de l'usage que j'ai fait de son argent et que son fantôme ne reviendra pas me le reprocher.

– Scarlett ? relève Orion en riant.

– Quoi ?

Donner un surnom à sa voiture n'est pas si inhabituel, quand même. S'il a un garage, il doit en voir passer d'autres ! Comme il continue à rire, je lance un coup de poing vengeur dans son épaule. Pas fort, mais assez pour me laisser apprécier la fermeté de ses muscles. Je frémis. Il arrête de rire pour me regarder d'un air moqueur :

– Ça fait très petit chaperon rouge.

– Et je devrais avoir peur du loup ?

– Les contes nous calomnient injustement. Après tout, c'est le chasseur qui avait un fusil.

– C'est vrai.

– Alors, chaperon, d'où viens-tu comme ça ?

La question a été posée sur un ton léger. L'attention d'Orion se concentre sur la route. J'observe son profil à la dérobée, l'arête bien marquée du nez, les lèvres charnues... Je frissonne sous ma couverture. Son parfum m'entoure comme des bras bienveillants. Je n'ai jamais rencontré d'homme comme lui. Ceux que je connais portent des costumes taillés sur mesure, pas des tatouages. Chris serait horrifié de me voir en ce moment...

Non, pas lui !

Je m'éclaircis la gorge.

– Je viens de Chicago. Et ne m'appelle pas petit chaperon !

– Tu es dure avec moi, proteste Orion en riant. Donc, tu viens du Nord, reine des neiges ?

Je le frappe de nouveau. Son biceps se contracte sous mes doigts.

– Aucun surnom de conte de fées ! Oui, je viens du Nord. Je rêvais depuis longtemps de faire la route 66.

J'aime tellement rouler, cheveux au vent, au milieu de la nature que nous oublions trop souvent dans nos grandes villes ! Là, je me sens libre. Enfin, quand je n'ai pas un passager qui passe son temps à récriminer contre l'état des routes, le manque de connexion et la qualité déplorable des restaurants. Le visage d'Orion s'éclaire. De taquin, son sourire se fait sincère... Et plus craquant

encore, si c'est possible.

– Je comprends ça, commente-t-il. Avec mon meilleur ami, quand nous avons dix-huit ans, nous l'avons remontée à moto. Ça reste un de mes plus beaux souvenirs.

Puis, le pli malicieux se forme de nouveau à la commissure de ses lèvres.

– Nous avons croisé un ours, d'ailleurs. Il a dévoré toutes nos provisions durant la nuit. Josh était furieux parce qu'il avait éraflé la peinture de sa précieuse bécane en fouillant dans les sacoches.

– Vous dormiez sous la tente ?

– Nous étions jeunes et fauchés. Et nous avons l'esprit d'aventure !

Je me prends à imaginer à quoi aurait ressemblé mon périple en compagnie d'Orion, sous la tente. La perspective de rencontrer un ours ne me paraît plus si effrayante, vue sous cet angle !

– Et donc, continue mon chauffeur, la robe de mariée est ta tenue de conduite habituelle ?

– Pas la tienne ?

Il rit. Je frissonne de nouveau. Je devrais lui demander de continuer à rire, juste pour me réchauffer.

– Je ne suis pas certain que les dentelles m'aillent bien.

– Ce n'est pas mon style non plus.

– Alors quel est ton style, mariée rebelle ?

Je lui lance un regard d'avertissement.

– Laisse tomber les surnoms.

– Seulement si tu réponds à ma question.

– Eh bien...

Mon style ? Excellente question.

Si je devais décrire ce que je porte d'ordinaire, je dirais « bon chic bon genre ». Jupes droites et twin-set en mohair, ce genre de chose. Mais est-ce que j'aime vraiment, ça... Je hausse les épaules.

– Jean et T-shirt, rien de sensationnel. J'aime les vêtements pratiques.

– Tu travailles ?

– Je suis encore étudiante.

Orion me jette un rapide coup d'œil.

– Oh, une intellectuelle ?

– Tu dis ça comme si c'était une tare !

Il effleure mon bras de ses doigts en un geste d'excuse.

– Désolé. Ce n'était pas une critique. J'ai moi-même une sœur à l'université. Elle étudie la sociologie, et toi ?

Je lâche la première chose qui me passe par la tête.

– La littérature.

Le reste me vient avec une facilité déconcertante.

– Mes parents étaient libraires à Chicago. Ils sont décédés il y a deux ans dans un accident d'avion.

Je ne sais pas ce qui indignerait le plus mon père dans cette phrase : que je le fasse passer pour un petit commerçant ou que j'insinue que l'avion n'est pas un mode de transport parfaitement sûr.

– Mes condoléances, dit Orion d'une voix grave.

Une pointe de remords me traverse. J'aurais peut-être dû éviter de tuer (virtuellement) mes parents. En même temps, je ne veux pas qu'il croit quelqu'un m'attend. Je hausse les épaules :

– Je n'ai pas de chance avec la famille. Cet été, je suis partie en road-trip avec mon fiancé et il m'a plaquée en plein essayage de robe de mariée.

J'ai tenté de le dire sur le ton de la plaisanterie, mais ma voix a tremblé sur la fin. Orion serre les mâchoires. Ses poings se crispent sur le volant, faisant ressortir la tête de tigre rugissant tatouée sur le dos de sa main droite. Quand il la tend vers moi, je sursaute, nerveuse. Mais il se contente de tirer un mouchoir en tissu de la boîte à gants pour me le donner. Je le retourne entre mes doigts, incrédule. Qui utilise encore des mouchoirs en tissu, de nos jours ? Il dégage un léger parfum de lavande et dans le coin, le chasseur stylisé rappelle celui qui décore la cabine du camion. J'y enfouis mon visage, pressant très fort sur mes paupières pour endiguer mes larmes.

– Tu veux que j'aille lui casser la figure ?

Je risque un œil par-dessus le bord du mouchoir. Il a l'air mortellement sérieux. Et dangereux. Le tissu se froisse sous mes doigts.

Je ne le connais pas, après tout. Qui me dit que je n'ai pas affaire à un gangster ? Et je suis seule avec lui...

Je resserre la couverture autour de mes épaules et je me tasse contre la vitre. Orion secoue la tête. Son visage se détend en un franc sourire tandis que je me traite mentalement de paranoïaque.

S'il m'avait voulu du mal, il aurait eu cent fois l'occasion de le faire.

Il tapote mon genou d'un geste rassurant quoique légèrement moqueur.

– Ne t’inquiète pas, *ma belle*, lance-t-il, insistant sur les derniers mots avec un sourire en coin. Je rugis mais ne mords pas. Mes petites sœurs sont plus dangereuses que moi !

– Je t’ai déjà dit d’arrêter avec les surnoms ! lui rappelé-je.

Mais je ne peux pas m’empêcher de sourire. Au fond, ce petit jeu m’amuse autant que lui. J’ajoute, véhémement :

– Je ne suis pas « ta » belle, ni celle de personne !

– À tes ordres, *fiera* ! répond-il, narquois.

Je le regarde d’un air méfiant.

Que signifie fier ?

Je savais que j’aurais dû prendre espagnol, à la fac, au lieu de mandarin sous prétexte que Star Flights a de gros contrats avec la Chine. Je cache mon trouble derrière le mouchoir qu’il m’a généreusement prêté.

J’espère que ça ne veut pas dire « chérie » ou quelque chose du genre.

En même temps... Est-ce que ça me dérangerait tant que ça ? L’effronterie fait partie de son charme. Ce n’est pas sérieux, mais qu’un homme aussi sexy flirte avec moi regonfle mon ego quelque peu malmené. Le tableau général n’est pas tellement brillant, alors autant profiter de la chance qui l’a mis sur mon passage. Emmitouflée dans la couverture qui porte son odeur, je me laisse hypnotiser par le tigre tatoué sur le dos de sa main tandis qu’il nous conduit à travers le crépuscule.

4. Quatre roues et un toit

La nuit tombe quand nous arrivons au garage Garcia. L'obscurité grandissante donne une allure plus lugubre encore au terrain vague jonché de pièces détachées qui l'entourent. On dirait un manoir hanté. Ou le repère d'un tueur en série. Je resserre la couverture autour de moi et je me tasse sur mon siège.

Je peux peut-être passer la nuit dans la cabine ?

Orion se tourne vers moi, un bras sur le volant. Mon attitude frileuse lui arrache un sourire, mi-moqueur mi-attendri.

– Le coin craint moins que le décor ne peut le laisser penser, promet-il.

Comme pour démentir ses propos, des aboiements furieux s'élèvent derrière les rideaux de fer de l'atelier. Je sursaute ; la pochette qui contient mon téléphone désormais hors d'usage m'échappe et roule à mes pieds. Cette fois, le sourire d'Orion devient carrément railleur :

– Du calme *fiera*. Ce n'est que Ringo, le chien de garde.

Ringo ? Il a vraiment un problème avec les surnoms.

En attendant, ledit Ringo continue d'aboyer comme un enragé. Je demande d'une voix prudente :

– Et... Il sait que je suis invitée ?

– Tant que tu es avec moi, tu n'as rien à craindre, assure-t-il en se penchant pour ramasser ma pochette, qu'il pose sur mes genoux. Viens, je vais te présenter.

Il ouvre la portière et saute à terre. Bêtement, j'attends qu'il ouvre la porte de mon côté. Fichue éducation !

Mais Orion se dirige vers le garage sans se retourner. Je bataille un moment contre la portière avant de réussir à l'ouvrir, puis manque basculer hors de la cabine. Ma Scarlett est bien plus basse que cet énorme engin ! Mes talons aiguille vacillent sur le revêtement de béton inégal. Ce garage n'a décidément rien à voir avec la forteresse de verre et de chrome qui prend d'ordinaire mon bijou en charge. La pluie, tombée sur le terrain encore chaud de soleil, exacerbe les odeurs : huile de moteur, essence, terre mouillée et rouille. Curieusement, le résultat n'est pas déplaisant. Quand je pense aux désodorisants à la vanille ou à la rose dont ma mère truffe notre maison, j'arrive même à la trouver agréable.

Je pose une main sur le rideau de fer pour me stabiliser. Le métal encore tiède me donne envie de me coller à lui pour me sécher. Un peu plus loin, une vitre s'illumine. Je longe les ateliers fermés

pour me diriger vers un cube de béton qui semble avoir été collé à la va-vite au bâtiment principal. Ses murs de ciment brut sont couverts de graffitis et ses deux fenêtres, munies de solides barreaux. La porte, un bloc métallique digne d'un coffre-fort, est restée entrouverte. Une main malhabile y a tracé les lettres « Accueil » au marqueur noir.

Il ne compte pas sur la présentation pour attirer le client.

Au moment de franchir le seuil, une masse sombre et poilue me percute. Perdant l'équilibre, je tombe à la renverse. L'épaisseur de ma robe, plus celle de la couverture que j'ai toujours sur les épaules, a beau amortir le choc, celui-ci m'arrache tout de même un cri. D'autant que la bête qui vient de me bousculer bondit sur moi, me soufflant son haleine fétide au visage, ses immenses crocs jaunâtres à quelques millimètres de ma joue. Mon cœur s'arrête de battre.

– Ringo !

Orion surgit à la suite de son chien, qu'il retient par le harnais. Soulagée, mais mortifiée, je me redresse en position assise. Je préfère ne pas imaginer l'état de ma robe, couverte de taches d'huile et de traces de pattes du chien.

– Désolé, s'excuse Orion en me tendant la main pour m'aider à me relever. Ringo est parfois trop enthousiaste.

Je m'efforce de contenir mes tremblements. Entre ma robe humide et le contrecoup de l'émotion, le résultat n'est pas une grande réussite. Je tente de plaisanter, d'une voix chevrotante :

– Il n'essayait pas de me manger ?

– Il est très bien nourri, juré, répond-il en riant. Ringo, donne la patte pour t'excuser !

L'animal obéit avec un enthousiasme comique. Son train arrière fait trembler le sol en s'affaissant, puis il lève une patte avant noire et poilue, aussi grosse que celle d'un ours. Je tends la main avec précaution.

– Bonjour, Ringo.

Sa patte est plus large que ma paume. Il tire une langue démesurée en me regardant, sa queue poilue battant la mesure comme un tambour.

D'où sort cet animal ?

Il est trop grand, trop noir, trop poilu, trop... tout. On dirait le fruit d'un croisement improbable entre un ours, une panthère noire et un loup.

Je récupère ma main avec précaution avant de commenter :

– Je croyais que les ours ne descendaient pas jusqu'ici ?

– Va savoir d’où il vient, répond Orion. Je l’ai adopté dans un refuge.

– Tu as un faible pour les monstres ?

Il caresse affectueusement le crâne hirsute de la bête, qui en bave de bonheur.

– Il fait peur, c’est sa principale qualité. Parce que, ne le lui répète pas, mais il ne vaut rien comme chien de garde.

– Il m’a quand même sauté dessus ! lui rappelé-je.

– Parce que tu lui plais. Ce chien a bon goût.

Comme pour confirmer, Ringo entreprend de me lécher les pieds. Dissimulant le trouble que les paroles d’Orion ont provoqué en moi, je repousse la bête en riant.

– Alors, *fiera*, demande Orion, désinvolte, as-tu décidé où passer la nuit ?

– Euh...

Me voiler la face plus longtemps est inutile : je n’en ai pas la moindre idée.

Il rajuste d’une main la couverture qui glisse de mes épaules. Ses doigts sont brûlants. Pour la première fois depuis notre rencontre, il évite de me regarder.

– Tu connais quelqu’un, dans le coin ?

– Euh... Pas vraiment.

– Tu as de quoi te payer l’hôtel ?

Je tortille une mèche de cheveux entre mes doigts. Me voilà au pied du mur. Lui dire que je n’ai pas d’argent, c’est avouer que je ne peux pas payer les réparations de Scarlett. Autant me tirer une balle dans le pied.

Orion regarde le chien au lieu de s’adresser directement à moi. La Bête a délaissé mes pieds pour mâchonner un bout de la couverture.

– Écoute, *fiera*, j’ai bien compris que c’était compliqué. Alors, voilà ce que je te propose. Au-dessus de ce garage, il y a un appartement inoccupé, mais encore parfaitement fonctionnel. J’y dors parfois quand j’ai vraiment trop de boulot et la flemme de rentrer chez moi. Il est tard, je suis crevé, toi aussi. Va donc prendre une douche, retirer ta robe trempée et te reposer. On reparlera de tout ça demain, OK ?

Je demeure abasourdie.

Sérieusement ? On dépasse le simple dépannage, là !

– Je... Je ne peux pas accepter, c’est...

– J’ai une sœur de ton âge, dit Orion en relevant la tête. Je détesterais la savoir seule et sans abri.

Son regard sombre plonge dans le mien. Il a l'air honnête et sincère (en plus de sexy, charmant et renversant). Son offre me permettrait de me poser, réfléchir à ce que je vais faire, à présent que ma folle équipée a été brisée. D'ailleurs, quel autre choix ai-je ? Téléphoner à mes parents pour les supplier de venir à mon aide ?

Plutôt crever.

Me voyant hésiter, Orion plonge une main dans la poche de son blouson. Je ne peux m'empêcher de sourire en le voyant sortir un porte-clés à l'effigie du bonhomme de neige du dernier Disney... Ignorant mon air narquois, il détache du trousseau une clé cuivrée qu'il me tend.

– C'est la seule clé de l'appartement. Ferme la serrure et tu seras tranquille.

Le métal porte encore la chaleur de son corps. Je referme les doigts dessus, déjà plus qu'à moitié convaincue.

– Et toi ? demandé-je.

J'ai peur de me retrouver sans lui. Et en même temps, j'ai peur qu'il ne me propose cet arrangement que pour passer la nuit avec moi. Sa réponse dissipe toute ambiguïté :

– Je rentre chez moi, affirme-t-il en souriant. Ou, si tu as peur de rester seule ici, je peux dormir dans le canapé de mon bureau. J'y fais bien la sieste de temps en temps, il sera parfait pour une nuit !

Je fais tourner la clé entre mes doigts.

Pourquoi fait-il tout ça pour moi ?

Je n'ose pas lui dire franchement que je souhaite qu'il reste, alors je demande, à propos du canapé :

– Ce n'est pas trop inconfortable ?

– Quand on grandit avec six sœurs, *fiera*, on apprend à vénérer le sommeil quand on peut le trouver !

Je ne peux m'empêcher de rire. Son attitude décontractée rend tout tellement naturel ! J'en oublie qu'il y a deux heures à peine, nous ne nous connaissions même pas. Il éloigne Ringo de ma couverture mâchouillée avant d'ajouter :

– Il y a de l'eau chaude pour la douche.

– Vendu !

On m'achète peut-être à bon marché, mais depuis des heures que je porte cette robe trempée, une douche chaude figure mon idée présente du paradis. J'esquisse un geste pour me jeter au cou de mon sauveur, puis me ravise : mieux vaut ne pas trop m'exposer à la tentation. À la place, je lui adresse

un sourire rayonnant.

– Merci mille fois !

5. Défaire les noeuds

Les marches qui mènent à l'appartement ressemblent davantage à une échelle qu'à un véritable escalier. J'ai ôté mes talons pour éviter de tomber et je monte nu-pieds, mes escarpins à la main. En haut, la porte est recouverte d'un immense poster représentant la voûte céleste.

– Attention, me prévient Orion, ce n'est pas très bien rangé.

Il écarte une planche de skate du pied pour pouvoir entrer. L'intérieur sent la même odeur épicée que celle qui imprègne ma couverture. Un parfum qui dit « bienvenue, tu es en sécurité ». Pour la première fois depuis que j'ai pris la fuite, mes épaules se détendent. Un abat-jour en forme de lune éclaire une vaste pièce en désordre : des vêtements traînent sur le dos du canapé et des chaises, la table basse disparaît sous les magazines de moto et une collection de bouteilles vides trône sur le buffet. Des dessins d'enfants recouvrent le mur, du côté contigu à la porte d'entrée. Je m'arrête devant la galerie : beaucoup de motos, des chats, des étoiles et quelques princesses.

– Tu as des enfants ? demandé-je.

Je n'y avais même pas pensé. Mais à la réflexion, la petite voix qui m'a répondu tout à l'heure était peut-être celle de sa fille !

Est-ce que je l'arrache à sa famille, ce soir ?

Il me rassure d'un éclat de rire.

– Le ciel m'en préserve, j'ai déjà bien assez à faire avec six sœurs ! Et toi ?

– Je suis enfant unique.

Il m'ôte délicatement la couverture mouillée des épaules. Ses doigts chatouillent mon cou.

– Je parlais des enfants, précise-t-il, amusé.

– J'ai seulement vingt-deux ans !

Bien trop jeune pour avoir des enfants. Nous n'avons même pas évoqué le sujet, avec Chris.

Le souvenir de mon ex-fiancé me fait éternuer. Orion décroche un vieux blouson en cuir de sa patère dans l'entrée et me le pose sur les épaules, avant de me guider doucement à l'intérieur de la pièce. Il remarque :

– Ma mère s'est mariée à dix-huit ans. À vingt-deux ans, elle avait déjà deux enfants.

Sa voix vibre de tendresse à l'évocation de sa mère. Chaque fois que je pense à la mienne, j'ai plutôt l'impression de me heurter à une banquise. Je m'éclaircis la gorge :

– Je te rappelle que je ne suis pas encore mariée.

– On vit très bien sans, me rassure Orion. Personnellement, je compte bien ne jamais me passer la corde au cou !

Je hoche la tête, ce qui fait tomber l'une des dernières épingles à cheveux qui retenaient mon chignon.

À la lumière des derniers événements survenus dans ma vie, je ne peux qu'approuver cette philosophie.

Orion me frotte le dos pour me réchauffer. Je me rends compte que je claque des dents. Pourtant, je ne fais aucun effort pour arrêter, tant que je peux sentir sa main sur moi...

– Je te présente les lieux et je te laisse prendre une douche chaude, tu as l'air d'en avoir besoin, dit-il en me souriant.

Son bras reste autour de mes épaules, tandis qu'il me fait faire le tour du propriétaire.

Qui a besoin d'une douche pour se réchauffer quand on peut avoir un sexy bad boy à la place ?

– Ici, tu as le coin cuisine, commence-t-il. Les placards doivent contenir de quoi te préparer un petit déjeuner, surtout si tu aimes les Lucky Charms.

– Toujours tes sœurs, je suppose ? lancé-je en souriant.

Les fameuses céréales avec morceaux de guimauve ne font pas très viril. Mais à la façon dont Orion marmonne « bien sûr », sans me regarder, je me demande s'il n'est pas un amateur secret. Je glousse à cette perspective.

– Le lit est ici, dit-il en écartant un rideau sur l'un des côtés du studio. Les draps sont propres, sers-toi comme tu veux dans les placards. La salle de bains est juste à côté.

– Merci.

Il plonge une main dans sa poche pour en sortir la clé.

– Elle est à toi. Fais-en bon usage.

– Et, euh... Tu restes ici ?

À présent que le moment de la séparation est venu, je flippe. Je n'ai jamais vécu seule. Je n'ai quitté mes parents que pour aller à l'université, dans un appartement que je partageais avec trois colocataires. Alors, me retrouver dans un studio inconnu, au-dessus d'un garage, dans une ville dont j'ignore tout... Certes, je ne connais pas très bien Orion non plus, mais jusqu'à présent, il a été parfait.

– Tu as peur, *fiera* ? demande-t-il avec un sourire insolent qui me donne aussitôt l'envie de nier.

Mais le pragmatisme l'emporte sur ma fierté. Après tout, je suis déjà perdue, fauchée et dépendante de sa générosité, un peu plus un peu moins...

– Un peu, admets-je.

– Je te l'ai dit, *fiera*, je dors dans le bureau, juste en bas. Personne ne montera sans passer devant moi... et Ringo.

– Ah oui, Ringo. Me voilà parfaitement rassurée.

Il éclate de rire devant mon manque de conviction.

– Va déjà prendre une douche. Je vais nous préparer un truc chaud à boire, en attendant. Le monde te paraîtra moins sombre une fois réchauffée. Tiens, si tu as besoin de vêtements secs, regarde dans le placard à droite du lit.

Je suis docilement ses instructions, heureuse qu'il ne file pas tout de suite. L'armoire contient des bleus de travail, des T-shirts plus ou moins déchirés et tachés, des sweat-shirts à capuche bien trop grands pour moi... Et toute une collection de caleçons.

– Désolé, lance Orion derrière moi, ce sont mes vêtements de travail. Au moins, ils sont secs.

Je pioche un peu au hasard dans ce qui me paraît être de plus petite taille. De toute façon, il n'y a guère de chance que les vêtements du magnifique spécimen masculin qu'est Orion conviennent à mon mètre soixante. J'aurai donc l'air ridicule, mais au sec.

La salle de bains, entièrement tapissée de tessons de verre émeraude et bleu marine, comporte un grand miroir sur le mur opposé à la douche. Je m'y dévisage d'un œil critique. Mon savant chignon s'est écroulé sur mes épaules, me conférant l'allure d'une folle échappée de l'asile. Mon mascara a tenu bon, en revanche, un point pour la publicité. Je frotte mes lèvres pour en retirer les dernières traces de rouge. En ce qui concerne la robe... La seule chose positive à en dire, c'est qu'elle ne ressemble plus à une meringue. Son tissu détrem pé de pluie pend lamentablement sur les armatures. Des traces de boue maculent les jupons, la dentelle déchirée pendouille sur mes mollets. Je tire un coup sec pour l'enlever. Le satin de la jupe de dessus se fend de haut en bas.

Tu parles de qualité !

Perdu pour perdu, j'élargis la déchirure pour me défaire de la robe de dessus. Adieu broderies, tulle et jupons ! Je me sens plus légère sans les sept (sept !) épaisseurs de taffetas. Reste la pièce maîtresse du dispositif : la robe de dessous et son fichu corset.

Je n'y arriverai jamais toute seule.

L'évidence me frappe de plein fouet. Mes demoiselles d'honneur s'y sont mises à deux, ce matin, pour nouer les dizaines de lacets qui forment un motif complexe dans le dos. Aucune chance que je puisse les défaire sans aide.

Pourquoi ai-je écouté cet enfoiré quand il m'a dit que c'était sexy ?

Je n'aurais jamais dû l'écouter pour quoi que ce soit.

Bon, il me reste une chance de m'en sortir : normalement, Orion est encore là. Même si lui demander ce service me met encore plus mal à l'aise que le jour où j'ai dû aller acheter des capotes à la pharmacie. Je prends une grande inspiration avant de sortir de la salle de bains. Une délicieuse odeur de chocolat flotte dans la pièce principale. Mon estomac approuve en gargouillant bruyamment. Debout derrière le comptoir de la cuisine à l'américaine, Orion me tourne le dos. Il bat quelque chose dans un bol et le mouvement fait ressortir ses biceps. Je me fige, saisie de l'envie irrationnelle de poser une main dans son dos pour sentir ses muscles rouler sous mes doigts. C'est pourtant lui qui doit me déshabiller, non l'inverse. Hélas. Je me sentirais bien moins gênée si les rôles étaient inversés.

Absorbée par le spectacle, je pose le pied sur un objet pointu. La douleur m'arrache un flot de jurons qui, en d'autres temps et d'autres lieux, m'auraient valu d'aller me laver la bouche au savon. Orion se retourne, d'abord surpris, inquiet, puis moqueur à mesure qu'il devient évident que je ne suis pas gravement blessée.

– Joli vocabulaire, lance-t-il. J'en ai même appris quelques-uns !

– J'ai marché sur... un tournevis ?

Il contourne le comptoir pour venir ramasser l'objet du délit.

– Désolé, ma sœur Inès adore bricoler mais elle n'a pas hérité du gène du rangement... Comment va ton pied ?

Le contact de ses doigts sur ma cheville me fait frissonner de la tête aux pieds. Plus que jamais, lui demander de m'aider avec les lacets me paraît une mauvaise idée.

– Ça va, dis-je en reculant d'un pas. En fait, il me faudrait un couteau. Et ton aide.

– Pour prendre une douche ? demande Orion en levant un sourcil.

– Pour couper les lacets de cette fichue robe !

Il se redresse et pose une main sur ma hanche pour me faire pivoter, dos à lui. Mon souffle se bloque dans ma gorge. Je ne m'attendais pas à ce qu'il me touche de façon si naturelle. Pour ma part, ce que je ressens est tout sauf naturel. Ou au contraire, *trop* naturel. Je ne sais plus. Mes pensées tournent en rond, affolées. Ce ne sont pas les réflexions éclair du type « il sent bon » ou « ses mains sont chaudes » qui vont m'aider. Afin de dissimuler mon trouble, je penche la tête vers l'avant pour dégager ma nuque et ramène la lourde masse de mes cheveux mouillés sur ma poitrine. Un sifflement lui échappe.

– Joli travail.

– Ça va se voit que ce n'est pas toi qui le portes !

– Les broderies ne sont pas mon style, répond-il d'un ton exagérément sérieux.

Un rire retenu me chatouille les lèvres. Puis les doigts d'Orion effleurent ma peau, envoyant une étincelle électrique le long de ma colonne vertébrale. Je serre les mâchoires. Ce que j'éprouve est beaucoup trop soudain, inattendu, puissant... inconvenant !

– Détends-toi, *fiera*, me conseille la voix chaude d'Orion. La pluie a resserré les lacets, tu dois étouffer là-dedans.

Je hoche la tête, incapable de parler, quoique pas forcément pour les raisons qu'il imagine. Son pouce, légèrement rugueux mais délicieusement chaud, appuie à la base de ma nuque tandis qu'il tire sur les lacets. Je retiens ma respiration.

Ma nuit de noces aurait-elle commencé ainsi ?

Les doigts d'Orion caressent ma peau sur le passage du lacet. Le fait-il exprès ? Est-il aussi troublé que moi ? Un puissant frisson me fait involontairement reculer.

– Pardon, s'excuse-t-il. Je t'ai fait mal ?

– Non, euh... C'est juste un peu serré.

– Un véritable engin de torture, approuve-t-il en riant. Et la pluie n'a rien arrangé. Mais ne t'inquiète pas, à présent que le premier est venu, le reste sera plus facile.

Je croise mes bras sur mes seins pour retenir le corsage alors qu'il s'attaque au lacet suivant. Chaque contact entre sa peau et la mienne, chaque effleurement augmente mon émoi. Je me prends soudain à souhaiter qu'il y ait davantage de lacets.

C'est officiel, j'ai la fièvre.

Son souffle chaud chatouille ma peau nue. Je le sens hésiter au moment où il arrive aux derniers trous. Les doigts crispés sur le tissu de mon corsage, j'attends la suite. Ses mains reprennent leur travail, tirant plus fort sur les lacets. Ceux-ci tombent à une vitesse décevante.

– Ton fiancé est un abruti, *fiera* ! décrète Orion avant de s'écarter de moi.

Je baisse la tête. Nous sommes au moins d'accord sur ce point. Pour le reste... Je n'ose pas regarder dans sa direction, de peur que mon visage ne trahisse mon trouble.

– Je suis d'accord avec toi. Merci pour ton aide, dis-je avant de m'élancer vers la salle de bains à toute vitesse.

Arrivée sur le seuil, je craque. Tenant le corsage contre ma poitrine d'une main, je retiens de l'autre la masse de mes cheveux et risque un rapide coup d'œil vers Orion. Il me regarde comme si j'étais la première femme qu'il voyait de sa vie. Mes genoux faiblissent. Avant qu'ils ne me trahissent tout à fait, je claque la porte de la salle de bains derrière moi. Puis, j'ouvre la douche en grand. Sur l'eau froide.

6. Trois coups de ciseaux

Mes draps sont imprégnés d'un parfum épicé qui me donne envie de me rouler dedans. Je tire la couette par-dessus ma tête avec un soupir.

Maman a changé de lessive ?

Le lit me semble plus moelleux que d'habitude. Mon corps s'est enfoncé dans le matelas et rechigne à tout mouvement pour quitter le nid. Je me retourne avec un soupir de bien-être. J'ai rarement aussi bien dormi ! Quand je pense que ma demoiselle d'honneur affirmait que je ne fermais pas l'œil la veille du mariage...

Une minute.

La réalité se fraye peu à peu un chemin dans mon esprit embrumé. Le mariage, c'était hier. Du moins, ça aurait dû être hier. Je lance un coup de poing rageur dans l'oreiller. Tout compte fait, j'aurais bien dormi encore quelques années. Je ne suis pas prête à affronter les conséquences de cette fichue journée.

Hélas, il est évident que je ne me rendormirai pas à présent que l'horrible vérité s'est rappelée à moi. Je m'assieds en soupirant. Le T-shirt trop grand, emprunté aux placards d'Orion, bâille au niveau de ma poitrine et le caleçon a glissé sur mes hanches. Hier soir, j'étais tellement fatiguée en sortant de la douche que je me suis allongée sur le lit en me disant que j'allais faire une petite pause... En fait de petite pause, si j'en crois l'affichage du radio-réveil, j'ai dormi dix heures d'affilée ! Mon estomac émet un grognement sonore. Je n'ai rien avalé depuis plus d'une journée, je meurs de faim. D'une main prudente, j'écarte le rideau. Le soleil joue à travers les stores du studio. Personne en vue. Je m'extirpe du lit et fouille la penderie à la recherche de vêtements à ma taille. Malgré tout, je dois faire deux tours de ceinture pour que le jean ne glisse pas sur mes hanches et retrousser les manches du pull. J'effectue quelques pas avant de repérer le mot sur la table.

Le papier à en-tête « Garage Orion » est granuleux sous mes doigts. Je dois me concentrer pour déchiffrer la grande écriture penchée qui court sur quelques lignes.

*Bonjour fier ! Il y a des céréales dans le placard, si tu as faim. Pour le café, c'est au garage.
Mais pas avant 8 heures, fier ! Question de vie ou de mort !*

La perspective d'une boisson chaude me donne un coup de fouet. Je vérifie l'heure sur le four de la cuisine : 7 h 30. Je me sers un grand verre d'eau et jette un coup d'œil aux céréales. Orion n'avait pas menti, il y a assez de Lucky Charms pour nourrir une classe entière. Pour ma part, j'ai toujours préféré mon petit déjeuner à l'anglaise : toast, bacon et œufs sur le plat. Ma mère aime rappeler que cela me vient de ses ancêtres anglais. So chic. Imaginer sa tête, si elle me voyait dévorer un symbole de la malbouffe, me rend soudain les petits morceaux de guimauve mêlés aux céréales

particulièrement appétissants. Je déguste mon bol de céréales assise sur le canapé, enveloppée dans la couverture d'Orion. Afin d'éviter de penser au passé, ou à l'avenir, je détaille la décoration de la pièce. Les meubles dépareillés ont sans doute été achetés d'occasion et portent les stigmates d'une longue vie. Les murs peints à la chaux sont recouverts de dessins, du bonhomme-patate à la carte du ciel. La bibliothèque contient davantage de comics que de livres. Des moutons de poussière courent derrière les petites voitures sous le buffet. Dessus, une caisse à outils répand son contenu parmi les vieux journaux.

Cet endroit est extraordinairement chaleureux. Et vivant.

À l'image de son propriétaire. On sent qu'il accorde peu d'importance aux apparences. Chez mes parents, c'est l'inverse : tout est neuf, brillant et calculé pour en mettre plein la vue aux visiteurs. Ils n'ont jamais ouvert les trois-quarts des livres présents dans notre bibliothèque. Ici, les rares volumes posés sur l'étagère ont les pages cornées à force d'avoir été lu et relus.

Mon petit déjeuner avalé, je me dirige vers la salle de bains à la recherche d'une brosse à dents. À défaut, je pourrai toujours mâcher du dentifrice. Mais la première chose qui m'attend, une fois la porte passée, est le spectacle de ma robe de mariée, étalée sur le sol dans un grand désordre de jupons sales. Je pile net. Les émotions que je refoulais depuis mon réveil remontent en se bousculant. Levant la tête, j'aperçois mon reflet dans le miroir. Mes cheveux encore humides collent à mes joues, me donnant l'air d'une noyée. On dirait que je répète pour le rôle d'Ophélie, dans Hamlet. Rôle que j'ai d'ailleurs bel et bien joué au lycée avec le club théâtre. N'est-il pas ironique que la vie m'ait réservé le rôle de la fiancée délaissée ? La colère prend soudain le dessus sur tout le reste. Je crie à mon reflet :

– Ce n'est pas moi !

Saisie d'une impulsion subite, je pivote sur mes talons.

J'en ai assez d'être Leah, la petite fille bien sage, l'élève modèle, la fiancée parfaite. Qu'est-ce que ça m'a apporté, hein ?

Dans le tiroir de la cuisine, je trouve une grande paire de ciseaux. J'empoigne ma chevelure de la main gauche et de la droite, sans me laisser le temps de réfléchir, je taille dans la masse. Mes boucles brunes tombent sur le carrelage. Si ma mère pouvait me voir en ce moment, elle qui répète sans cesse que ma chevelure est ma « seule beauté » ! Le passage à l'acte a quelque chose de jubilatoire. Je ne m'arrête que lorsqu'un tas de cheveux me recouvre les pieds. Je les ramasse pour les mettre à la poubelle, puis je lave mes mains et les ciseaux. Il ne me reste plus qu'à me débarrasser des derniers vestiges de ma vie passée.

Adieu Leah.

Je retourne à la salle de bains ramasser ma robe de mariée, que je roule en un gros baluchon. Dans le tiroir au-dessus du lavabo, je déniche une brosse à dents toute neuve que j'utilise avec bonheur. Mon reflet dans le miroir ressemble à un épouvantail mais peu importe : je ne me suis jamais sentie

plus légère ! Je rassemble le baluchon avant de vérifier l'horloge : il est à présent 8 heures, je peux descendre !

Devant la porte, je ramasse mes escarpins. La pluie a déformé leur cuir délicat et mes chevilles me font mal rien qu'à l'idée de marcher avec. Puisque je porte déjà des vêtements empruntés, autant me faire le total look. Je fouille dans la caisse sous le portemanteau. Chaussures de travail, bottes, sandales... Je finis par mettre la main sur une paire de santiags deux fois trop grandes pour moi. Une paire de chaussettes roulées en boule au bout résout le problème. Me voilà, sinon élégante, du moins prête à affronter l'extérieur. Je balance mon baluchon en bas de l'échelle de meunier avant d'entamer la descente à reculons.

Dehors, le soleil brille dans un ciel dégagé. Un geai, qui picorait les mauvaises herbes devant le garage, s'envole à mon arrivée. À la lumière du jour, les lieux ont l'air moins lugubre. Sur ma droite, la palissade du terrain vague est couverte d'une magnifique fresque colorée. Sur ma gauche, de la musique s'échappe du garage. Entre les deux, la fenêtre ouverte du bureau laisse filtrer une délicieuse odeur de café. Je contourne le bloc de ciment qui abrite la partie administrative pour rejoindre la porte d'entrée. Cette fois, j'y parviens sans me faire renverser par la Bête. Je passe devant un comptoir d'accueil encombré de divers prospectus, puis un planning mural métallique recouvert de fiches de différentes couleurs.

J'imagine qu'il doit avoir du sens pour les employés...

La porte du bureau est grande ouverte. J'aperçois Orion, assis devant son ordinateur, la souris dans une main, une tasse de café dans l'autre. Ses cheveux sont tout aplatis d'un côté, une ombre de barbe marque son menton et il porte un T-shirt froissé, orné d'un requin aux dents pointues. Je me fige dans l'ombre. Le mélange entre le côté mignon-mal réveillé et sexy-brut de décoffrage est irrésistible. Je respire doucement l'odeur du café pour éclaircir mes pensées, mais elle m'évoque irrésistiblement Orion : forte, charpentée, généreuse. Mes doigts me démangent de toucher sa joue, d'en éprouver la chaleur un peu râpeuse.

Je remonte prendre une douche froide, ou...

L'ennui, c'est que je suis coincée ici pour un moment : il me prête ses vêtements, son appartement, il répare ma voiture... Si je n'apprends pas à maîtriser mes hormones, ça va vite devenir invivable. Je prends une grande inspiration avant d'entrer, mon baluchon tendu à bout de bras.

– Bonjour. Je veux brûler ce truc.

Il lève les yeux vers moi. Une fossette creuse sa joue gauche.

– Sympa, ta nouvelle coupe, *fiera*.

– J'avais besoin de changement.

– Pour ça, c'est réussi. Tu comptes les teindre, aussi ?

– J'hésite entre rose fuchsia et orange fluo.

Il penche la tête sur le côté pour m'examiner. Son regard me donne chaud. Je dois pourtant offrir un spectacle assez pitoyable entre ma chevelure massacrée et mes vêtements trop grands.

– Un café, décrète-t-il. On réfléchit toujours mieux après un café.

Je lutte contre l'envie de passer une main dans ses cheveux pour aplanir les mèches rebelles tandis qu'il me remplit une tasse. Pour me donner une contenance, je me concentre sur mon paquet de linge que je laisse tomber dans un coin de la pièce. Ringo s'extirpe aussitôt de sous le bureau pour venir se coucher dessus avec un soupir de satisfaction.

– Ce chien a des goûts de luxe, commente Orion en me tendant une tasse fumante.

Ses doigts effleurent les miens. La décharge électrique manque me faire lâcher le récipient. Je m'excuse de ma maladresse en priant pour ne pas être rouge jusqu'à la racine de mes cheveux.

– Désolée, c'est chaud. Tu as du sucre ?

Il prend un air offensé.

– *Fiera*, le véritable café se boit nature ! Le sucre gâche son arôme naturel.

– Eh bien... Justement, je n'aime pas trop l'arôme naturel.

En vérité, je trouve le café horriblement amer. Une véritable tare sociale. Orion écarquille les yeux, bien plus choqué par ma révélation, apparemment, que par ma coupe de cheveux.

– Tu n'as jamais goûté de véritable café, alors, décrète-t-il, impérieux. Et je ne te parle pas de ces petites capsules à la mode, *fiera*. Le véritable café se gagne à la sueur de son front et à la force de ses bras.

Il me désigne, sur un buffet, un appareil pourvu d'une manivelle que je mets quelques secondes à identifier.

– Un moulin à café ? Tu es sérieux !?

– Toujours, *fiera*, assure-t-il avec un clin d'œil qui fait battre mon cœur plus vite. En broyant les grains juste avant de les utiliser, les arômes n'ont pas le temps de s'éventer. Goûte !

Malgré son assurance, je plonge mes lèvres dans le breuvage avec précaution. L'odeur est délicieuse, en tout cas. Dommage que le goût soit toujours aussi amer... Mais il a raison sur un point : on perçoit bien mieux le parfum spécifique du café. Peut-être pourrai-je m'y habituer, à la longue ?

Qu'est-ce que je raconte ? Je ne vais pas rester ! Et je ne connais personne d'autre qui broie son café à la main...

– Alors, convaincue ? demande-t-il en scrutant mon visage avec une attention qui m'enflamme les

joues.

J'essaye de me raconter que c'est à cause de la chaleur du café. Et j'accorde le point à Orion :

- C'est certainement la meilleure façon de préparer le café.
- J'ai toujours raison, *fiera*, se vante-t-il en souriant de toutes ses dents.

Quel frimeur ! Et en même temps... il faut reconnaître que ça lui va bien.

7. Plans et fumée

– À toi l’honneur, *fiera*.

Je saisis l’allumette enflammée que me tend Orion. Ma robe de mariée repose, imbibée d’essence, dans une fosse derrière le garage. Je lâche mon bout de bois avant de reculer d’un pas. Les flammes bondissent aussitôt. Je les regarde danser sur le tissu sans paraître le toucher quelques instants, puis commencer à le dévorer. Les jupons se recroquevillent ; les broderies du corsage produisent des flammèches vertes et bleues. Ce sont les chaussures qui résistent le plus longtemps. Mais au bout du compte, tout finit par partir en fumée.

Voilà, c’est fini.

Ma tête tourne. Je me sens soudain légère, comme si on venait de me soulager d’un poids immense. Ringo pousse son énorme museau contre ma main. Peut-être est-il dépité que je lui aie dérobé sa couche de luxe. Je prends une grande inspiration et je me tourne vers Orion pour lâcher d’une traite :

– Je n’ai pas de quoi payer les réparations.

– Je m’en doutais, répond-il calmement.

Quoi ?

J’ouvre de grands yeux.

– Mais, je... Comment va-t-on faire ?

Me dépanner pour le logement est une chose, réparer ma voiture gratuitement en est une autre. À moins qu’il ne veuille me convaincre de l’abandonner ?

Ce serait le plus raisonnable, mais je peux pas !

Orion secoue la tête, amusé par mon désarroi. Moi, ça ne me fait pas rire ! J’ai déjà bien trop tendance à me reposer sur lui. Pourtant, je n’hésite pas une seconde à prendre sa main quand il me la tend en disant :

– Viens par là.

Le terrain vague est jonché de carcasses de voitures à divers stades de démantèlement. La fosse dans laquelle nous venons d’immoler ma robe de mariée se trouve tout au fond, contre le mur d’enceinte. Nous rebroussons chemin en direction du garage, slalomant entre un pick-up rongé par la rouille et une limousine encore presque intacte. Mes santiags empruntées trébuchent sur un débris

métallique dissimulé dans l'herbe et je dois me raccrocher à Orion pour ne pas tomber. Il passe aussitôt un bras autour de ma taille. L'odeur du café que nous avons bu un peu plus tôt se mêle à celle de son déodorant. Ma tête tourne toujours, quoique plus pour les mêmes raisons.

– Asseyons-nous ici, me propose-t-il en me désignant le seul arbre du terrain, un géant végétal dont les branches partent dans toutes les directions.

Une banquette en cuir, sans doute celle de la limousine à en juger par ses dimensions, est installée à son pied, entre les racines. J'y prends place à côté d'Orion, qui lâche ma taille mais conserve une de mes mains entre les siennes.

– *Fiera*, commence-t-il en me regardant dans les yeux, je ne te poserai pas de questions auxquelles tu ne veux pas répondre, OK ?

– OK, mais ne m'appelle pas *fiera*.

J'essaye de plaisanter, mais en réalité, je n'en mène pas large. Rentrer chez moi est hors de question. Continuer ma route, hors de portée. Mes doigts se crispent sur ceux d'Orion. Il détache une de ses mains pour la poser dans mon dos, entre mes omoplates. Ce n'est que lorsqu'il commence à dessiner de petits cercles du bout des doigts que je prends conscience à quel point mes muscles sont noués.

– Tu es partie sans rien, mais tu ne veux pas retourner chez toi, c'est bien ça ?

Je hoche la tête. Il me suffirait de passer un coup de fil à Chicago pour résoudre tous mes problèmes matériels. Mais le matériel n'est pas ce qui m'inquiète en ce moment. Je n'ai jamais considéré que le bonheur se mesurait au nombre de paires de chaussures dans mon placard. Mon seul vrai luxe, c'est Scarlett.

Les yeux sombres d'Orion me scrutent. Que pense-t-il de moi ? Se doute-t-il que je lui ai menti ? En tout cas, il a vraiment de beaux yeux : café brûlé, presque noirs, bordés de très longs cils... Il lâche un petit rire et je rougis, prise en flagrant délit.

– Concentre-toi, *fiera* ! lâche-t-il, moqueur. As-tu un plan ? Un endroit où aller ?

– Je ne peux pas partir sans Scarlett. Donc, il faut que je trouve un moyen de payer les réparations.

Il rit de nouveau :

– Tu tiens vraiment à cette caisse, n'est-ce pas ?

Je hausse les épaules. C'est peut-être ridicule, mais oui, je tiens à ma voiture. Orion me tapote le dos.

– Ne crois pas que je me moque de toi. Je suis le premier à être amoureux de ma moto. Eh, j'ai même choisi d'en faire mon métier !

– C'est chouette.

Si j'étais née dans un autre milieu, aurais-je choisi la mécanique ? Peut-être... Je suis certaine que cela m'aurait davantage passionnée que le droit des affaires ou l'économie des entreprises. Orion tend les deux mains devant lui :

– Bon, voilà ce que je te propose : déjà, tu peux rester dans l'appartement le temps de te retourner.

J'aimerais pouvoir refuser, lui dire que je vais m'en tirer toute seule... Mais soyons réalistes, j'ai besoin de son aide. Et puis, une petite voix me souffle qu'en habitant au-dessus du garage, je continuerai à le voir tous les jours. Pour préserver ma fierté, j'affirme :

– Je te paierai un loyer.

– Il est vide, la plupart du temps. Que tu y soies ou pas ne change pas grand-chose.

– Question de principes.

Il lève les mains à hauteur de ses épaules dans un geste d'apaisement.

– S'il s'agit de principes, je ne discute pas. Mais pour ça, il te faudra un job.

Je tire nerveusement sur une de mes mèches massacrées.

– Je trouverai bien quelque chose.

Serveuse au Starbuck ou... Ma mère aurait un malaise si elle m'entendait.

– Et secrétaire ?

Je fais la moue. Le travail de secrétaire, je connais, oui. Mais parce que d'habitude, elles travaillent pour moi, enfin, ma famille. Passer de l'autre côté de la barrière ? Je sais prendre des notes rapidement, parler au téléphone, j'ai un bon sens de l'organisation (quand je ne prends pas la fuite sur un coup de tête) et je connais le fonctionnement d'une entreprise. Je conclus :

– Je devrais m'en sortir.

– Parfait. Un de mes amis en cherche une, suite au départ subit d'une employée. Elle a tout plaqué du jour au lendemain pour suivre un musicien rencontré lors d'un concert, paraît-il... Bref. Je lui passerai un coup de fil dans la matinée pour lui en parler. Tu n'as pas de références, je suppose ?

Étourdie par l'avalanche d'informations, je secoue la tête. Il parle avec les mains, c'est amusant. Et il m'offre non seulement le gîte mais aussi un job ?

Ce type est mon ange gardien. Enfin, si les anges peuvent être aussi sexy.

Je m'éclaircis la gorge, cherchant une excuse à mon absence totale de CV.

– Je suis... J'étais encore étudiante. Mais je sais comment fonctionne une librairie !

Remplacez « librairie » par « société de location de jets privés » et nous approchons la vérité.

Je juge inutile de rappeler que je n'ai pas non plus de papiers. Pas même mon permis de conduire ! Orion hausse les épaules :

- Bon, je verrai ce que je peux faire.
- Tu as déjà fait beaucoup !

Un sourire insolent fleurit sur ses lèvres. Je baisse la tête pour ne pas montrer à quel point il me trouble.

- Ça, *fiera*, c'est parce que je suis un homme d'influence.
- Je te crois sur parole.

D'une main, il rajuste le col trop large du T-shirt qui glisse sur mon épaule. Il me semble que ses doigts s'attardent un peu trop longuement sur ma peau, mais je n'ose pas redresser la tête pour observer son expression, de peur de trahir la mienne.

– Il te faudra d'autres fringues pour le boulot, déclare-t-il d'une voix basse, un peu rauque. Je vais passer un coup de fil à Licia pour qu'elle t'en prête quelques-unes.

Je devrais protester : il m'offre déjà le couvert, une piste de boulot, je ne vais pas le laisser se charger de ma garde-robe en plus ! Mais c'est une tout autre repartie qui franchit mes lèvres :

- Qui est Licia ?

Ma question claque un peu trop fort dans l'air calme. Ringo, occupé à ronger une vieille chaussure, me regarde d'un air interrogatif. Orion, lui, éclate de rire :

- Ma sœur. Ne t'inquiète pas *fiera*, je suis libre comme l'air !

Je tire de plus belle sur mes mèches massacrées.

Ai-je vraiment sous-entendu ce que je crois qu'il a compris que je sous-entendais ?

La honte me liquéfie sur ma banquette. Orion rompt le moment de gêne en reprenant :

- Alors, qu'en dis-tu ?
- Euh, de quoi ?

Il rit et me frotte de nouveau le dos pour me reconforter. Sauf que son contact a plutôt l'effet d'éparpiller aux quatre vents les quelques neurones encore fonctionnels qu'il me restait.

- L'arrangement que je te propose, précise-t-il d'un ton patient, celui qu'il doit employer pour parler à ses petites sœurs. Tu dors ici, tu bosses chez mon pote...
- C'est génial !

Le cri du cœur m'a échappé. Je le tempère aussitôt :

– Mais c’est trop. Après tout, on se connaît à peine.

– C’est l’occasion d’apprendre à le faire, justement. Après tout, ajoute-t-il avec un sourire en coin, je te rappelle que tu me confies ta précieuse Scarlett.

Mes doigts tambourinent sur mes genoux. Il m’offre l’escapade dont je rêve sur un plateau... Si je refuse, j’ai le choix entre trouver un emploi de serveuse et dormir dans un hôtel miteux, ou rentrer chez moi la queue entre les jambes. Je finis par décider :

– D’accord, le temps de payer les réparations de Scarlett. Et je te verse également un loyer.

Il secoue la tête.

– *Fiera...*

Rien qu’à sa façon de prononcer ce mot, je sais ce qu’il s’apprête à me dire que je ne lui dois rien, etc. Le syndrome du chevalier blanc dans toute sa splendeur. Je prends les devants en déclarant, d’un ton sans réplique.

– À prendre ou à laisser.

Il frotte le tracé de la route 66 tatoué sur son avant-bras tout en me regardant comme s’il se demandait comment me faire changer d’avis.

J’ai bien mon idée sur la question. Ça commence par B mais je ne le lui dirai jamais.

Bien décidée à ne pas me laisser impressionner, je relève le menton et soutiens son regard.

Personne ne me dictera ce que je dois faire, plus jamais.

– D’accord.

Il me tend la main pour sceller le pacte. Je la saisis avec hésitation. Mon corps a tendance à me trahir, dès qu’il se trouve trop près du sien. Dès que nos doigts se touchent, une vague de chaleur me submerge, trouble ma vue et fait trembler mes genoux. Son regard me paraît plus sombre ; il retient ma main entre les siennes comme s’il avait peur que je m’enfuie. Je cherche désespérément quelque chose à dire, mais mon cerveau mouline dans le vide. Nous restons immobiles, les yeux dans les yeux. Je suis incapable de détacher mon regard du sien, je voudrais m’y perdre...

8. Aimez-vous les tamales ?

Soudain, le bruit d'un moteur rugissant s'élève de la poche d'Orion. À nos pieds, Ringo éclate en aboiements furieux. Je sursaute si fort que ma main s'arrache à celles d'Orion. Le cœur battant, je m'efforce de reprendre mes esprits tandis qu'Orion se lève pour extraire son téléphone portable de sa poche d'une main, l'autre intimant à Ringo de se calmer.

– Désolé, me lance-t-il en s'éloignant de quelques pas pour répondre.

Je demeure sous l'arbre en compagnie du molosse mécontent, l'esprit en pleine confusion.

Je devrais peut-être prévenir mes parents...

Ils sont certainement furieux. Le scandale a dû être énorme... Ce qu'ils redoutent le plus au monde. Ils sont capables de me jeter à la figure que c'est de ma faute, en plus ! J'aurais dû sauver les apparences coûte que coûte...

Au contraire, en tant qu'Isabel, je suis libre d'être qui je veux. Je passe une main dans mes cheveux massacrés. Personne ne me dictera comment m'habiller, me coiffer ou me comporter en société. Je me planterai sans doute, je ferai des erreurs, et alors ? Au moins, ce seront *mes* erreurs. Tant pis si je dois mentir à Orion.

Je m'allonge sur la banquette, au milieu du décor qui m'évoque un film post-apocalyptique.

Le décor est de circonstance !

Un vent léger caresse mon visage. Je me sens bien. Ringo tente de s'incruster sur la banquette puis, devant l'impossibilité d'y hisser son corps massif, s'installe sur le sol avec un grand soupir, sa tête posée contre ma hanche. Je lui grattouille affectueusement le crâne et il se met à baver de bonheur. Je lui déclare, mi-attendrie, mi-amusée :

– Orion a raison, tu ne vaux vraiment rien comme chien de garde.

Quand on parle du loup, il revient vers moi à grandes enjambées. J'admire sa silhouette musclée et sa démarche légèrement chaloupée. Il est tout ce qu'on m'a toujours interdit de fréquenter. Parvenu à ma hauteur, il passe une main dans ses cheveux noirs, l'air embarrassé.

– Tu aimes les tamales ?

– Les tamales ?

Je me redresse sur un coude, intriguée. D'où vient ce subit changement de sujet ?

– Ce sont des sortes de pains farcis cuits dans des feuilles, m'explique très sérieusement Orion.

Est-il en train de m'inviter à déjeuner ?

Je passe complètement en position assise pour répondre :

- Euh oui, je sais mais... ce n'est pas encore l'heure du déjeuner ?
- Non, mais nous sommes dimanche, dit-il comme si cela expliquait tout.

J'écarte une mèche rebelle de mon œil. Cette conversation est en train de virer au dialogue de sourds.

- Et que se passe-t-il le dimanche ? demandé-je dans l'espoir d'éclaircir le mystère.
- Je déjeune chez mes parents.
- Oh.

Mortifiée de mon propre manque d'éloquence, je me mords la lèvre. Je n'avais pas pensé que nous étions dimanche. Pourtant, celui-ci suit logiquement les samedis, jours de mariage... Bref, ce n'est pas aujourd'hui que je résoudrai mes problèmes d'emploi ou d'habillement. Je me force à sourire.

- D'accord. C'est très bien.
- Tu es invitée.

Je me fige sur ma banquette. Orion poursuit, un sourire charmeur aux lèvres :

- Ma mère fait les meilleures tamales de tout le pays.

Tout s'explique ! Mais je ne peux pas accepter ça, en plus du reste. Je proteste :

- Oui, mais... Non ! Je ne peux pas m'inviter à un repas familial.

Surtout que ces gens sont pour moi de parfaits inconnus et que je ne suis pas au top de ma forme. Orion hausse les épaules :

- Ma mère n'est jamais plus heureuse que lorsqu'elle a du monde autour de la table, déclare-t-il comme si c'était une affaire réglée.

Je me débats néanmoins :

- Mais elle ne me connaît pas !
- C'est l'occasion de faire connaissance, riposte-t-il aussitôt, sourire à l'appui.

Cette fois, je saute sur mes pieds, je croise les bras et je relève le menton pour bien marquer ma détermination :

- Pas question.

Une lueur de défi s'allume au fond de ses yeux sombres. Il fait un pas en avant et se penche vers moi, de sorte que nos visages ne sont plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre.

– On ne refuse pas une invitation de ma mère, *fiera* !

Malgré mon cœur qui bat la chamade, je ne cède pas d'un pouce.

– Je n'aime pas qu'on me dise ce que je dois faire !

Certes, il s'agit d'une attitude nouvelle pour moi. Toute ma vie, je me suis efforcée de me comporter comme on l'attendait de moi. Avoir de bonnes notes à l'école, pratiquer des activités convenables pour une jeune fille et surtout, susceptibles d'élargir mon cercle de relations, adopter le bon style vestimentaire, participer aux assommantes soirées mondaines et même apprendre le piano (je déteste le piano). Mais c'est fini, tout ça ! Je ne commencerai pas ma nouvelle vie en me pliant à un ultimatum. Les lèvres d'Orion frémissent comme s'il retenait un sourire ; je demeure fascinée par les courbes de sa bouche.

– Je te promets que tu seras bien accueillie, *fiera*. Personne ne te posera de questions indiscrettes. Et mes petites sœurs vont t'adorer !

Je transfère mon poids d'une jambe sur l'autre. Ringo me bouscule, me forçant à faire un pas en arrière pour rétablir mon équilibre.

Je vais céder. Je sens que je vais céder et ça m'énerve !

Me voyant déstabilisée, Orion n'hésite pas à pousser son avantage.

– Allez, *fiera* ! Si j'y vais sans toi, elles passeront le déjeuner à me bombarder de questions à ton sujet, ce sera l'enfer.

Ha-ha ! Erreur stratégique !

Je m'engouffre aussitôt dans la brèche, un sourire triomphant aux lèvres.

– Je croyais que personne ne devait poser de questions indiscrettes ?

Hélas, mon adversaire balaie l'argument d'un haussement d'épaules désinvolte.

Il m'énerve !

– Oh, ce ne sont pas tes secrets qui les intéressent. Plutôt ton signe astrologique, ta couleur préférée, si Beyonce est plus cool que Rihanna, enfin ce genre de choses.

J'ai beau savoir que je finirai par céder, je suis décidée à me battre jusqu'au bout. Je change de registre d'argumentation :

– Je ne sais pas... Je n'ai pas l'habitude des enfants, tu sais.

C'est vrai, en plus. Même quand j'étais petite, j'ai toujours été entourée essentiellement par des adultes. Orion riposte d'un grand sourire qui me liquéfie de l'intérieur.

Ça, c'est déloyal.

Sa voix se fait enjôleuse :

– Alors viens. Tu ne seras pas déçue, je te le promets. Et si jamais tu as envie de partir en courant, je te ramènerai tout de suite au garage.

Mes genoux me trahissent et je me rassois.

Je ne suis pas censée pouvoir résister quand il parle comme ça, si ?

Et puis au fond... Demeurer seule dans l'appartement toute la journée à tourner en rond avec mes souvenirs, ou rencontrer une grande famille dont le seul représentant que je connaisse me trouble plus que je ne veux bien l'admettre, le choix est vite fait.

Je tente une ultime diversion :

– Je n'ai rien à me mettre...

– Justement, répond Orion avec un sourire déjà vainqueur. Licia pourra te passer des vêtements.

Décidément, il a réponse à tout.

Je plante mes poings sur mes hanches, amusée. Ma dernière réplique tient davantage de la provocation que de l'argumentation :

– Je n'ai jamais mangé de tamales...

– Tu vas adorer, affirme-t-il, sûr de lui.

Je ne peux pas m'empêcher de lui faire remarquer, sur le ton de la plaisanterie :

– Tu es un homme plein de certitudes.

Cela devrait me faire fuir. J'ai grandi avec des personnes persuadées de tout savoir mieux que tout le monde en général et que moi en particulier. Mais dans la bouche d'Orion, les affirmations sonnent comme des promesses plutôt que comme des sentences. Il remarque, en me tendant la main pour m'aider à me mettre debout :

– Tu es très mignonne comme ça, dans le style princesse moderne.

Il essaye de m'amadouer.

Et je dois reconnaître qu'il y réussit trop bien. Je fonds déjà à son contact. Une fois debout, je lâche sa main comme si je m'étais brûlée. Sans paraître remarquer ma réaction, il demande :

– Es-tu déjà montée à moto ?

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. La moto compte au rang des interdits absolus de mes parents. Avec le fait de fréquenter des personnes qui ne soient pas de ma classe sociale, de boire de l'alcool bon marché ou de sortir non maquillée. Quand je me suis acheté Scarlett, j'ai sérieusement hésité avec une Harley. Mais cette dernière m'aurait fait franchir la ligne rouge avec mes parents. Une fois de plus, je me suis dégonflée. Je réponds « non » avec un sourire un peu trop radieux. Orion rit. Son regard sombre s'attarde sur ma bouche et je retiens ma respiration.

– Alors c'est le moment de t'y mettre, annonce-t-il en me faisant signe de le suivre.

Une demi-douzaine de motos sont rangées sous un abri, derrière le garage. Je passe une main avide sur le siège de la plus grosse, un bolide écarlate aux chromes rutilants.

– Pas celle-ci, *fiera* ! m'avertit Orion. C'est celle de mon meilleur ami, Joshua. Il ne laisse même pas sa femme poser les mains dessus.

Me désignant du doigt un engin plus petit, noir avec un carénage jaune, il m'affirme :

– Elle fait peut-être moins frime, mais je t'assure que pour les sensations, tu ne seras pas déçue.

D'un coffre posé à côté des engins, il tire une combinaison de moto qu'il me tend. Je l'enfile par-dessus mes vêtements, avec la sensation d'achever ma métamorphose.

Je ne sais pas encore quel style de papillon je deviendrai, mais j'espère que ses ailes me porteront loin.

Orion s'équipe également. La combinaison lui donne des allures de héros Marvel. Je m'empresse de mettre mon masque pour qu'il ne lise pas sur mon visage à quel point le spectacle me plaît.

Une odeur d'essence emplit le garage quand la moto démarre. Orion me fait signe de monter derrière lui. Je m'exécute maladroitement, m'efforçant de laisser un espace convenable entre nos deux corps. Il attrape mes mains sur les côtés du siège et les croise sur son ventre. Malgré l'épaisse combinaison, je perçois le dessin de son ventre plat. Je frémis de la tête aux pieds.

Finalement, cette promenade n'est peut-être pas une bonne idée...

Orion m'ordonne :

– Tiens-toi à moi, pas à la moto, et accompagne mes mouvements, d'accord ?

Je hoche la tête. Trop tard pour les doutes, nous démarrons. Je me plaque contre le dos de mon chauffeur, décidée à me concentrer sur les sensations de la moto, plus que sur celles que me procure

son conducteur. Il roule d'abord tout doucement, le temps que nous quittions le garage et que je m'habitue aux virages. Blottie contre lui, je sens les muscles de ses épaules rouler sous le tissu de sa veste. Lorsque nous arrivons sur la grande route, il prend de la vitesse. J'ai l'impression que nous allons nous envoler. Mon cœur se remplit d'une joie cristalline. J'aimerais que le trajet dure des heures. Partir à l'aventure, une fois encore, mais pas seule...

Je suis certaine qu'un road-trip avec Orion serait bien plus intéressant que celui qui m'a menée jusqu'ici. Pardon Scarlett.

J'aimerais enlever mon casque pour sentir le vent dans mes cheveux. Mon corps accompagne les mouvements de la moto comme si j'en avais fait toute ma vie. Les palmiers défilent sur le bord de la route. Je suis bien loin de Chicago... Nous tournons au niveau d'un bâtiment en brique rouge pour emprunter une route qui monte dans les collines. Je m'accroche à Orion dans les lacets, prétextant mon inexpérience à moto pour abandonner ma bonne résolution de ne pas *trop* profiter du conducteur. Le contact de son corps contre le mien est si délicieux... Plus encore que la course. Alors, tant que j'ai une bonne excuse, pourquoi m'en priver ?

Passé le dernier tournant, le paysage rocailleux couvert d'herbe jaunie se transforme en lotissement tranquille, ombragé d'eucalyptus. Je respire le parfum si particulier des arbres tandis que nous ralentissons pour aborder la zone pavillonnaire. Les maisons en bois, peintes en bleu, vert, crème ou ocre, reflètent la personnalité de leurs occupants à travers les décorations affichées sur leur pelouse avant. Orion s'arrête devant une bâtisse couleur blé mur, dotée de plusieurs ailes et d'une boîte aux lettres construite comme une maison de poupée. Un gros chat tigré est endormi dessus.

Mes jambes tremblent quand je descends de moto.

– Fatiguée ? me demande Orion en posant une main au creux de mes reins pour me soutenir.

Je dois me maîtriser pour ne pas me cambrer en ronronnant. Mon corps vibre encore du contact du sien. Je lui adresse un sourire fébrile.

– Nerveuse.

– Il n'y a pas de quoi, promet-il en passant son bras sur mes épaules. Tu vas t'amuser, promis.

Son ton est protecteur, affectueux. Comme s'il s'adressait à l'une de ses petites sœurs. Hélas, son contact n'évoque pas du tout en moi des perspectives fraternelles. Je me dégage en douceur avant que mes hormones ne deviennent incontrôlables. Mon casque retiré, je tente en vain de ramener un semblant d'ordre dans ma chevelure. Malgré les deux tours de ceinture, mon jean flotte autour de mes hanches et l'encolure de mon T-shirt glisse sur mon épaule.

Pour l'élégance, je repasserai.

9. A bras ouverts

Nous n'avons pas atteint la porte lorsque celle-ci s'ouvre en grand pour laisser passer une véritable tornade. Trois petites filles courent vers nous à toutes jambes. Sur sa boîte aux lettres, le chat s'étire avant de décider prudemment de prendre la poudre d'escampette.

J'en ferais bien autant.

– Orion ! s'écrient les fillettes.

La plus petite, vêtue d'une robe Princesse des Neiges et armée d'une baguette magique, s'accroche à ses jambes. Une brunette en salopette, les cheveux courts et les ongles noirs, prend son élan pour sauter sur son dos. La troisième, une casquette NASA vissée sur la tête, tente une attaque latérale. J'effectue un pas de côté pour ne pas me retrouver prise dans la mêlée. Orion rit en essayant de chatouiller ses adversaires. Soudain, j'ai changé d'univers. Je craquais pour le *bad boy* en descendant de moto, je découvre un grand frère protecteur. Et non moins séduisant. J'ai un sourire idiot aux lèvres quand l'une des petites se tourne vers moi et me tend une main maculée de cambouis :

– Salut ! C'est toi Isabel ?

Je faillis répondre « non », avant de me souvenir de ma fausse identité.

– Oui ! Euh... Bonjour.

Je lui serre la main en dosant ma force. C'est elle qui manque broyer mes doigts dans sa poigne.

– Moi c'est Inès, se présente-t-elle. C'est moi qui t'ai parlé au téléphone, pour l'accident.

– Oh. Alors, tu travailles au garage ?

– Ouais, fait-elle, rayonnante de fierté. J'aide mon frère. Je sais même changer une roue ! Enfin avec la machine, c'est dur, sinon.

Là, elle m'impressionne. Je serais bien incapable d'en faire autant !

– Tu es drôlement forte, la félicité-je.

Les deux autres filles se détachent de leur frère pour venir me saluer à leur tour. La plus petite ressemble de façon troublante à Orion. Elle insiste pour me faire un bisou sur la joue, que j'accepte volontiers même s'il est un peu collant.

– Elle, c'est Paloma, dit-elle en me tendant un chiffon qui ressemble vaguement à un oiseau en peluche. Elle s'appelle comme moi !

– Et moi, je m'appelle Andrea, intervient l'autre. Plus tard, je serai écrivain d'histoires de l'espace !

– Des histoires de l'espace ? J'ai hâte de lire ça !

Orion m'adresse un clin d'œil ironique. Je lui retourne une grimace.

D'accord, je suis un peu déboussolée, mais j'étais sincère. Elles sont plutôt amusantes, ces petites.

Enveloppés dans un nuage de babil enfantin, Orion et moi nous dirigeons vers la maison. Le délicieux fumet du pain en train de cuire me fait monter l'eau à la bouche dès que nous avons passé la porte.

– Entrez ! crie une puissante voix masculine depuis les entrailles de la bâtisse.

Je cligne des yeux pour m'accoutumer à la pénombre. Un joyeux désordre règne dans les lieux. Des chaussures de toutes sortes et de toutes tailles jonchent le hall. Nous abandonnons casques et tenues de motos sur un banc déjà bien encombré. Cette fois, je prends garde où je mets les pieds, ce qui m'évite de trébucher sur une bille. Orion écarte un rideau de perles multicolores pour pénétrer dans la pièce à vivre, à la fois salon et salle à manger.

– Bonjour ! nous saluent deux voix en stéréo.

Je cligne des yeux. La dernière des sœurs existe en deux exemplaires, identiques de leur chignon piqué d'une fleur rouge à la pointe de leurs ballerines.

– Graziella et Nina, me les présente Orion, souriant de ma surprise. Comme tu t'en doutes, elles sont jumelles.

– Et elles s'habillent jamais pareil ! les dénonce Paloma. Que quand elles veulent faire une blague.

– Eh bien, c'est réussi, dis-je en saluant de la tête les deux filles, qui semblent guetter ma réaction. Je serais bien incapable de vous distinguer l'une de l'autre !

Ravies, les jumelles s'empressent de détruire leur ressemblance : Graziella laisse retomber ses cheveux sur ses épaules, Nina enfle par-dessus sa robe un T-shirt représentant les constellations du zodiaque. Je prends place dans le canapé auprès d'Orion après en avoir délogé une paire de chaussons de danse.

Je m'habitue petit à petit au bavardage des filles et aux conversations qui sautent volontiers du coq à l'âne. Comme l'avait promis Orion, les questions se bornent à savoir si je suis plutôt hamburger ou tex-mex, bleu ou orange, danse classique ou hip-hop. Heureusement, d'ailleurs, parce que même là, j'ai du mal à répondre : toute ma vie avant le mariage me paraît une immense imposture. Je ne sais plus ce que j'aime vraiment ou ce que j'ai appris à aimer pour me conformer à ce qu'on attendait de moi. Alors, j'écoute Nina me parler des étoiles, Graziella de danse, Inès de mécanique, Andrea d'aventures dans l'espace et Paloma de sa meilleure amie, Heidi. Je regarde Orion faire sauter sa

petite sœur sur ses genoux. C'est bizarre. Ce cadre familial, chaleureux et désordonné, ne colle pas du tout avec la première image que j'ai eue de lui ; pourtant il y semble parfaitement à sa place.

Je me demande à quoi il ressemblait, petit... Portait-il ce vieux casque de pompier qu'Inès vient de poser sur sa tête ?

Plus j'apprends à le connaître et plus je le trouve sympathique. Je glisse peu à peu de l'attrance physique vers l'attrance tout court... Et ça risque de compliquer les choses.

Son père arrive le premier, armé d'une bouteille de tequila et de citronnade maison. Malgré les pattes d'oie qui marquent le coin de ses yeux, il n'a pas un seul cheveu blanc et sa carrure dépasse celle de son fils.

– Tequila ou limonade ? offre-t-il après les salutations d'usage.

– C'est de la tequila artisanale, me glisse Orion. Pas cette saleté d'alcool à brûler que tu trouves dans le commerce.

Je bois d'ordinaire le moins possible, surtout parce que je déteste le champagne. Seuls les vins liquoreux trouvent grâce devant mes papilles. Mais aujourd'hui, un petit remontant ne sera pas de refus. Le père d'Orion approuve ma décision d'un grand sourire :

– J'aime les femmes qui savent boire !

Puis, surprenant les regards intéressés de ses filles, il s'empresse d'ajouter :

– Mais pas avant vingt-et-un ans, jamais avec des inconnus et pas plus d'un verre !

Orion et moi pouffons de rire tandis que les jumelles lèvent les yeux au ciel.

– Qu'est-ce que tu racontes encore comme bêtises ? demande une nouvelle voix.

Mon cœur bondit dans ma poitrine. Je m'efforce de me convaincre que, n'étant pas la petite amie d'Orion, cela n'a rien d'une présentation officielle à sa famille. Par conséquent, je n'ai pas à me sentir nerveuse. Mais rien à faire, le petit bout de femme qui vient de faire son apparition me donne envie de me cacher derrière Orion. Si sa taille n'a rien d'impressionnant, sa démarche décidée et la ride verticale entre ses sourcils annoncent qu'elle doit avoir l'habitude de se faire obéir. Comme les jumelles, elle a ramené ses cheveux sur le sommet de son crâne en un chignon piqué d'une fleur rouge. Elle porte une blouse brodée par-dessus une large jupe blanche. Je repousse nerveusement une mèche de cheveux rebelle et tire sur mon T-shirt dans l'espoir vain de le défriper. L'instant d'après, je suis ensevelie dans une étreinte parfumée à la mangue poivrée. J'arrête de bouger, de respirer et même de penser.

– Bienvenue *querida*, me dit la mère d'Orion quand elle consent à me lâcher.

Elle ajoute en ébouriffant les cheveux de son fils :

– Toi, tu aurais pu faire un effort pour t’habiller, hein ?

– Mais maman, je *suis* habillé ! proteste Orion.

– Oui, oui, tu n’as même pas mis de chemise et il y a une tache sur ton jean, lâche sa mère en agitant la main, dédaigneuse.

Je décide de détourner l’attention sur moi. Après tout, je dois bien ça à Orion ! Avec un sourire que j’espère brillant, je lâche :

– Merci de m’inviter à l’improviste.

– Notre porte est toujours ouverte, affirme mon interlocutrice en me tapotant l’épaule.

Cette famille est très tactile.

Par-dessus l’épaule de sa mère, je vois Orion lever discrètement le pouce à mon attention. Diversion réussie ! Ma cible enchaîne, si vite que j’ai parfois du mal à suivre :

– Je m’appelle Carmen et mon mari, Eduardo. Tu connais déjà les filles. Il manque Licia, la plus grande. Elle chante avec la chorale de l’université, aujourd’hui. Mais elle ne verra aucun inconvénient à ce que je te prête quelques vêtements ! Les miens risquent d’être un peu courts pour toi. Suis-moi, tu as le temps de te rafraîchir avant de déjeuner.

Noyée par le flot de paroles, je mets quelques secondes à prendre conscience que je dois me lever pour la suivre. Orion me pousse discrètement dans le dos.

– Oh, mais je...

J’allais dire que ce n’est pas nécessaire, mais au même moment, mon T-shirt emprunté glisse une fois de plus sur mon épaule, me rappelant l’inconfort de ma tenue. À contrecœur, je m’arrache à la chaleur de mon voisin pour suivre la maîtresse de maison dans le couloir. Des cadres colorés, le long de celui-ci, contiennent des dessins d’enfant et des cartes postales de vacances. Chaque porte est peinte d’une couleur différente. Les enfants ont personnalisé les leurs : chaussons de danse d’un côté, étoiles de l’autre, dépanneuse d’un troisième. Carmen me conduit jusqu’à la plus éloignée, tout au bout de l’aile est. La porte est d’un blanc sobre, barré d’un grand sens interdit et pour plus de clarté, de la mention « défense d’entrer ».

– Licia est à l’âge où on a besoin d’indépendance, m’explique Carmen.

J’objecte timidement :

– Elle ne sera peut-être pas ravie, pour les vêtements...

– Peuh ! s’exclame Carmen. Elle en a tant qu’elle ne s’apercevra même pas qu’il en manque.

Je passe une main dans mes cheveux. L’adrénaline retombée, je regrette presque le massacre. Surprenant mon geste, Carmen propose :

- Je peux t’arranger ça, si tu veux. Je coiffe mes filles depuis toujours !
- Euh... Elles ont les cheveux longs.

Carmen me tapote le bras :

- Et tu ne veux plus de cheveux longs, je l’ai bien compris. Je conçois que tu sois méfiante, mais honnêtement, je ne pense pas pouvoir empirer la situation.

Là-dessus, nous sommes d’accord !

Je lui adresse un sourire timide :

- Merci beaucoup, c’est très gentil de votre part.

10. Heureux au jeu... ?

Une demi-heure plus tard, je sors de la chambre transfigurée. J'avais tort de me méfier de Carmen, elle fait des miracles avec des ciseaux. Mes mèches brunes encadrent harmonieusement mon visage, mettant en valeur mes yeux bleus et mes quelques taches de rousseur. Je me sens plus légère dans une robe empruntée à Licia, bleu marine à petites fleurs blanches. Les ballerines assorties sont une taille trop grande pour moi, ce qui vaut mieux que l'inverse. J'ai également récupéré un jean, deux T-shirts, un pull-over et un lot de sous-vêtements.

J'espère que Licia ne m'en voudra pas trop...

Dans l'ensemble, j'ai l'air plus féminine, mais pas trop princesse non plus. Parfait. Alors que nous remontons le couloir en direction du salon, nous entendons les rires et les cris des filles lancées dans une partie de Monopoly. À la façon dont Orion ordonne à ses sœurs de ramener l'oseille, j'en déduis qu'il doit gagner. Je m'arrête un instant pour écouter. Nina se plaint d'être ruinée. Je souris, amusée.

Orion est du genre à toujours s'arranger pour gagner.

N'empêche, ils ont l'air de s'en donner à cœur joie. La réflexion m'échappe :

- C'est chouette, une grande famille.
- Tu es enfant unique ? demande Carmen.

C'est la première question un peu personnelle qu'elle me pose. Orion a dû la briefer avant mon arrivée... Mais j'apprécie l'attention.

- Oui, je suis enfant unique. Et comme tous les enfants uniques, j'ai toujours rêvé d'avoir des frères et sœurs.
- Alors que les miennes rêveraient d'être enfant unique, plaisante Carmen avec un clin d'œil.

Elle me pousse gentiment en direction du salon.

- Va prévenir tout le monde que nous passons à table. Je vais chercher les tamales.

Je marque une pause sur le seuil. C'est Paloma qui me repère la première. Elle s'élanche vers moi, bras écartés, en criant :

- T'es trop belle !

L'attention générale converge aussitôt vers moi. Je tire sur ma robe bleu marine, embarrassée. C'est la première fois que je me présente devant Orion dans une tenue plus élégante qu'une robe de mariée détrempée ou des vêtements trop grands.

Que va-t-il penser de moi ?

Il me fixe un long moment, son pion en suspension au-dessus du plateau de jeu. Un sourire malicieux étire ses lèvres :

– On dirait que la bonne fée est passée par là, lance-t-il. Tu as l’air d’une vraie princesse, maintenant.

Sous la raillerie, je perçois une pointe rauque qui fait battre mon cœur plus fort. Le père d’Orion lui lance un regard intrigué. Pour dissiper mon trouble, j’annonce à la cantonade :

– Votre mère nous demande de passer à table.

Les filles sautent sur leurs pieds, balayant le plateau de jeu. Orion rattrape les billets au vol en protestant :

– Ça vous arrange bien, vous étiez toutes ruinées !

Je l’aide à ranger les pions tandis que ses sœurs se disputent pour savoir qui pourra s’asseoir à côté de moi. Il me glisse à l’oreille :

– Tu es vraiment très belle.

Repoussant une de mes mèches fraîchement égalisées en arrière, j’en profite pour m’assurer que mes joues ne sont pas aussi brûlantes que j’en ai l’impression.

Pourquoi me bouleverse-t-il autant ? Je n’ai plus quinze ans !

Le remerciant d’un sourire un peu tremblant, je m’empresse de rejoindre les petites à table, en terrain plus sûr pour mon cœur.

Comme Orion l’avait promis, les tamales sont délicieux. Je regrette de n’avoir pas plusieurs estomacs pour en manger davantage. Autour de la table, les conversations vont bon train, à moitié en anglais, à moitié en espagnol. La somnolence aidant, il m’arrive de perdre le fil. À côté de moi, Orion joue volontiers les traducteurs, mais je le soupçonne de ne pas être très fiable.

– Tu es sûr que « restar » signifie bien « rester » ? Dans le contexte, ça ne me paraît pas très cohérent.

– Ça veut dire « soustraire », m’informe Graziella, assise à ma gauche. Ne l’écoute pas, il était nul à l’école !

– Dis donc ! s’indigne son frère.

Malgré ses tentatives pour m’égarer sur les chemins linguistiques, je prends sa défense :

- Il a quand même bien réussi, dis-je à la jeune fille. Son garage marche très bien !
- C’était celui de grand-père, rappelle Graziella.
- Et c’est pour ça que *toi*, tu dois bien travailler à l’école, la taquine Orion. L’héritage est déjà pris.
- Moi, je t’aiderai au garage ! crie Inès de l’autre côté de la table.
- Parfait. Tu t’occuperas des factures, alors tu as intérêt à bien savoir compter.
- Tiens, intervient Carmen, tu te souviens de Miguel ? Vous étiez ensemble à l’école primaire. Eh bien, figure-toi qu’il a décroché un rôle à Hollywood !

Un déluge d’informations s’ensuit, concernant des personnes dont je n’ai jamais entendu parler. Voisins, camarades d’enfance, cousins à des degrés si éloignés qu’ils doivent remonter à la colonisation : Carmen semble tout savoir, sur tout le monde. Je m’efforce tant bien que mal de suivre le fil, mais bien vite, je m’embrouille dans les prénoms et les liens de parenté. Orion s’amuse de ma confusion, n’hésitant pas à rajouter à la biographie des intéressés des détails complètement abracadabrants. Démêler le vrai du faux devient un jeu auquel toute la famille participe. Nous rions de bon cœur, jusqu’au moment où le nom « Joel » survient dans la conversation. Orion se ferme alors complètement et un ange passe sur l’assemblée. Carmen met fin au malaise en évoquant la cousine Rosa, qui exerce le passionnant métier de « personal shopper », comprendre : on la paye pour aller faire les courses à la place des autres. Tout est possible, en Amérique !

11. Pas de deux

La nuit tombe quand nous reprenons le chemin du garage. Nous avons joué tout l'après-midi, jusqu'au repas du soir. J'ai perdu au Monopoly, mais j'ai pris ma revanche au badminton : même en duo, les jumelles n'ont rien pu contre la force de mes revers. Je ne me suis jamais autant amusée à n'importe quelle soirée mondaine. Et j'ai tellement mangé que c'est un miracle que la moto ait pu nous porter tous les deux.

- Merci, dis-je encore une fois à Orion tandis qu'il me raccompagne à l'appartement.
- C'était un plaisir.
- Demain, j'irai m'acheter des vêtements...

Je m'interromps alors qu'une petite voix ironique demande dans ma tête :

Avec quel argent ?

J'ai trop pris l'habitude de tendre ma carte bleue sans me poser de questions. Je rectifie :

- Enfin, dès que j'aurai commencé à travailler.
- Rien ne presse. Je suis certain que Licia ne remarquera même pas que tu lui as emprunté des habits.
- Ta mère m'a dit la même chose. Mais vous ne lui avez pas demandé son avis !

Une idée me traverse le crâne. Étant donné l'attitude protectrice d'Orion envers ses sœurs, l'arrivée de celles-ci dans l'adolescence, puis dans la vie adulte ne doit pas être de tout repos.

- Joel, c'est son petit copain ?

Je regrette mon accès de curiosité dès que les derniers mots ont quitté ma bouche. J'ai bien vu comment il avait réagi à ce nom tout à l'heure. Son visage s'assombrit, ses poings se serrent. Une violence contenue affleure dans toute son attitude. Son regard sombre se charge de colère et... de douleur ? Retrouver le *bad boy* dangereux et sexy ne me déplaît pas, mais je m'en veux de l'avoir blessé. Il répond d'une voix sourde :

- *Fiera*, on a un deal : je ne te pose pas de questions sur ta vie, tu fais pareil. C'est clair ?

Je hoche la tête, la gorge sèche. Orion s'adoucit ; il tend une main vers mon visage et replace une mèche de cheveux derrière mon oreille. Le contact un peu rugueux de ses doigts sur la peau sensible de mon cou me fait frissonner de la tête aux pieds.

- On se voit demain. Bonne nuit, *fiera*.

Perchée sur mon escalier, je le regarde disparaître dans l'obscurité. J'ai beau tenter de me persuader qu'il vaut mieux que nous conservions nos distances, l'attirance que j'éprouve pour lui ne fait que se renforcer. Ce n'est pas le lieu, ce n'est pas le moment, mais...

Zut à la fin ! Je vais rentrer prendre une douche froide.

12. Treize cartons et une visite

Je jure dans toutes les langues que je connais tandis que je fonce vers le siège de Shark Outdoors. Une demi-heure de retard ! Tout ça parce qu'un passager du bus refusait de payer son ticket et qu'il a fallu appeler la police pour le faire descendre de force !

Jamais je n'ai autant regretté Scarlett que depuis que je dois prendre les transports en commun.

Orion m'a avertie que les réparations prendraient du temps : ils ont dû commander les pièces nécessaires, toutes n'étaient pas disponibles, le fabricant est en rupture de stock... Bref, le destin n'aurait pas pu m'adresser plus clairement le message « reste ici ». Je suis à Palo Alto depuis une semaine et on dirait bien que je ne suis pas près d'en partir.

Tant mieux.

Ou tant pis. Je n'arrive pas à déterminer si cette fichue attirance pour le propriétaire des lieux est une chance ou une malédiction. D'un côté, le croiser quotidiennement est un plaisir. En tant qu'amis, nous nous entendons à merveille. D'un autre côté, je passe mes soirées à rêver de lui... Or, il n'est pas question pour l'instant qu'il se passe quoi que ce soit entre nous, justement pour ne pas nuire à l'entente précitée.

Quoi qu'il en soit, Orion a tenu sa parole de me trouver un boulot. Je souris à ce souvenir. Le premier contact avec Joshua, mon nouveau patron, a été... particulier. Quand je me suis présentée à Shark Outdoors pour l'entretien préalable, il était occupé à frapper des grands coups de raquette de tennis dans le vide. J'ai toussé pour signaler ma présence ; il s'est retourné vers moi comme s'il n'avait pas la moindre idée de ce que je faisais dans son bureau. Puis il m'a lancé :

– Vous vous y connaissez en Android ?

Les applications sur smartphone sont loin d'être ma spécialité. Je les connais surtout en tant qu'utilisatrice, comme tout le monde. Néanmoins je tenais beaucoup à décrocher ce poste, j'ai donc lâché un sobre « oui ». Aussitôt, Joshua a décroché de son poignet un bracelet orange qu'il a passé au mien, puis il m'a tendu la raquette.

– Parfait. Donc, ce bracelet enregistre vos performances, vitesse de la balle, force de frappe, etc. Et, en principe, les retransmet à l'application sur mon smartphone.

Il a brandi sous mon nez un téléphone jaune fluo à l'écran fêlé.

– Le problème, a-t-il poursuivi, c'est que ça fait planter le système à tous les coups.

J'ai jeté un coup d'œil prudent à l'application ouverte, une accumulation incompréhensible de chiffres clignotants. Aucune idée de ce qui pouvait bien clocher. J'ai risqué :

– Euh... C'est peut-être le téléphone qui...

Joshua m'a coupée d'un geste de la main.

– Lancez une balle, pour voir.

Perdue, j'ai fouillé le bureau du regard à la recherche de ladite balle. Des équipements sportifs traînaient dans tous les coins, jusque sur le dessus des armoires. Mon père aurait eu une attaque en apprenant que ceci était le bureau de l'un des entrepreneurs les plus riches de Californie.

– Juste le geste, m'a dit Joshua.

J'ai donc effectué un magnifique service virtuel... Et le téléphone portable a émis le bruit d'une balle sur terre battue. Mon futur patron a froncé les sourcils.

– Curieux, ça marche, maintenant. On va changer : rendez-moi le bracelet et prenez le téléphone.

Nous avons poursuivi les essais près d'une heure avant qu'il se déclare enfin satisfait. Je dois dire que je me suis beaucoup amusée. Je n'avais pas imaginé le monde du travail ainsi.

J'ai été embauchée sur-le-champ, malgré mon absence de papiers et de références. Joshua m'a même généreusement octroyé une avance sur salaire. J'ai bien conscience que la recommandation d'Orion a beaucoup joué là-dedans. Par ailleurs, j'occupe un poste très subalterne et je n'ai pas accès aux grands secrets de la boîte. Joshua est, paraît-il, assez paranoïaque là-dessus, ce qui est surprenant quand je le vois interagir avec les employés au quotidien : il est très accessible, n'importe qui peut lui parler et il écoute, vraiment. Une organisation à des années-lumière du système cloisonné de Star Flights.

Devinez lequel je préfère ?

Si toute cette aventure ne devait pas avoir pour autre conséquence que de m'ouvrir les yeux sur d'autres aspects du monde de l'entreprise, ça en vaudrait déjà largement le coup. Je présente mon badge à l'entrée de service et me rue vers l'accueil. Helen, la réceptionniste, m'y accueille d'un glacial :

– Où étais-tu passée ? Olivia te réclame depuis dix minutes !

Le souffle que je retrouvais laborieusement me manque soudain. Olivia est la secrétaire particulière de Joshua. Et si celui-ci se moque de mes papiers, elle, en revanche, me considère avec la plus grande suspicion. Je prends une inspiration sifflante avant de répondre que je monte tout de suite.

Joshua ne se trouve pas dans son bureau quand j'arrive à l'étage. Sans doute fait-il une pause dans le studio situé derrière. Olivia, en revanche, nage dans les cartons d'archive. Son long nez frémit à ma vue.

– Vous avez une demi-heure de retard, mademoiselle Andrews.

Olivia est la seule à ne pas appliquer le code de l'entreprise qui veut que nous nous appelions tous par nos prénoms et que nous nous tutoyions. Joshua lui passe ce caprice par égard pour son chignon grisonnant. En réalité, je crois qu'elle nous fait tous un peu peur.

– Désolée, mon bus a eu du retard.

– Vous resterez donc une demi-heure de plus ce soir.

Je me mords la langue pour ne pas répondre. Ce soir, j'ai invité Orion à dîner ! C'est la première fois que nous nous retrouverons vraiment en tête à tête. Même si nous nous croisons chaque jour, devant le garage, pour prendre un café ou à l'occasion, quand il me dépose à moto, nous n'avons pas vraiment eu l'occasion de discuter depuis ce premier dimanche.

C'est frustrant.

À quoi bon m'être libérée de mes chaînes si ce n'est pas pour faire ce dont j'ai envie ? Et j'ai très envie d'Orion, là-dessus pas de doute. Alors, j'ai saisi le prétexte de le remercier de tout ce qu'il fait pour moi pour l'inviter à dîner. L'ennui, c'est que je suis une nullité absolue en cuisine.

J'ai toujours eu quelqu'un pour le faire à ma place.

Du coup, j'ai décidé de servir une spécialité de ma ville natale : le hot-dog. Mais attention, pas n'importe quel hot-dog ! Déjà, nous ne mettons jamais, jamais de ketchup. Donc, il faudra que je mette la main sur de la moutarde jaune, ou mieux, du sweet relish. Et du sel au céleri. Et puis, des saucisses au bœuf. Avec beaucoup de verdure, à la fois dans le hot-dog et en accompagnement. Ça n'a peut-être pas l'air terrible dit comme ça, mais essayez et vous finirez en vous léchant les doigts. Mais tout ça suppose que j'aie le temps de faire les courses ! Or, en terminant une demi-heure plus tard, je manquerai le bus de dix-sept heures trente et le suivant passe tard, il me semble.

– Mademoiselle Andrews ! s'exclame Olivia.

Je mets quelques secondes à réaliser qu'elle me parle.

– Euh, oui ?

– Avez-vous écouté ce que je viens de vous dire ?

– Je crains que non, j'en suis navrée. Auriez-vous l'amabilité de répéter ?

Les bonnes manières et le langage affecté, je l'ai déjà remarqué, ont le don de déstabiliser Olivia. Elle me jette un regard noir.

– Ces archives doivent être triées pour ce soir, déclare-t-elle d’un ton sec. Vous trouverez sur mon bureau les instructions relatives à ce qui peut être jeté, classé ou détruit. Je dois m’absenter, alors je vous confie également la garde du bureau de M. Bennett. En principe, il n’attend aucune visite aujourd’hui, vous n’aurez pas grand-chose à faire. Surtout, ne laissez entrer aucune personne non autorisée.

– Compris.

– En cas de problème, vous pouvez me joindre sur mon téléphone portable.

Je hoche la tête, me promettant de n’en rien faire. Olivia, déjà désagréable au naturel, se transforme en véritable harpie au téléphone. Je me dis parfois que Joshua l’a engagée davantage comme chien de garde que comme secrétaire. En attendant, c’est moi qui vais devoir me coltiner le rangement des archives. La poussière me pique déjà le nez. Pourvu que cette journée se termine mieux qu’elle n’a commencé !

Tandis que je trie les cartons, la liste d’Olivia sous le nez, mon esprit, lui, retourne prestement à son sujet de réflexion favori : Orion. Ses tatouages, son regard de braise, son sourire de feu, sa peau couleur de caramel qui me donne envie de la lécher... J’aime son sourire insolent, la façon dont il me lance des piques et me pousse à sortir de ma zone de confort. J’aime qu’il soit aussi à l’aise avec des types au crâne rasé, couverts de tatouages, qu’avec les copines de sa petite sœur quand elles passent au garage. J’aime...

Je ne devrais pas.

Ma rupture (si l’on peut appeler rupture ma fuite éperdue) est encore trop fraîche. Ce n’est pas le bon moment. Ni le bon endroit. Peut-être qu’une partie de mon attirance est due à cet interdit. L’autre... Il existe une alchimie indéniable entre Orion et moi. Le vertige qui me prend chaque fois que ma peau effleure la sienne en est une preuve.

Des bruits de pas dans le couloir m’arrachent à mes réflexions. Je bondis, trop heureuse d’abandonner mes documents poussiéreux. Une jeune femme, vêtue d’une jupe en cuir et d’un T-shirt « rock’n’roll monster » fonce droit sur le bureau de Joshua. Je m’interpose avant qu’elle n’en ait franchi le seuil.

– Vous avez rendez-vous ?

Elle me dévisage d’un air surpris. Nerveuse, j’essuie mes doigts plein de poussière sur les côtés de mon jean. D’accord, je n’ai pas, comme Olivia, le look de la parfaite secrétaire, mais les employés de Shark s’habillent de façon plutôt informelle. Mon interlocutrice éclate de rire en ramenant une mèche orange derrière son oreille. La créole dorée qui orne son lobe scintille à la lumière des lampes.

– Je n’ai pas besoin de rendez-vous.

Je serre un dossier contre mon ventre comme un bouclier.

– Si, vous en avez besoin. Parce que sans rendez-vous, je ne peux pas vous laisser entrer.

Un grand sourire éclaire soudain son visage. Elle lance :

– Vous êtes Isabel, n'est-ce pas ?

Je recule d'un pas.

Suis-je censée la connaître ? Ou est-ce une ruse pour passer le barrage ?

Je m'éclaircis la gorge et je me campe solidement sur mes pieds :

– Euh, oui. Et je ne laisse pas entrer les gens sans rendez-vous.

Elle secoue la tête en riant de plus belle :

– Vous êtes exactement comme Orion vous a décrite : un chaton féroce !

J'en demeure sans voix.

Comment le connaît-elle ? Un chaton féroce, franchement !

La porte de Joshua s'ouvre, me sauvant de la déconfiture. Il file comme une flèche dans le couloir, monté sur un skate lumineux, puis opère un demi-tour impeccable dans notre direction. La visiteuse se jette dans ses bras avant même qu'il n'en soit descendu.

Je me cache derrière mon dossier. À la façon dont ils s'embrassent, il est évident qu'ils sont intimes... Donc, il s'agit selon toutes probabilités de la femme de Joshua, Carrie. Celle-ci est guitariste dans un groupe qui commence à faire parler de lui. Orion m'a fait écouter leur dernier album, c'est vraiment sympa ! Bref, je n'ai plus qu'à aller cacher ma honte dans un placard. Sauf qu'ils me barrent le passage...

Carrie semble soudain se souvenir qu'ils ne sont pas seuls. Elle repousse son mari avec un petit rire.

– Désolée, me lance-t-elle, je reviens juste de tournée... J'en oublie les bonnes manières.

– C'est moi qui m'excuse. Je ne savais pas...

– Moi qui pensais que les visages de Sun Juice étaient universellement connus, se lamente-t-elle, une main posée sur la poitrine en une position exagérément dramatique. Je suis déçue.

– Mais je connais votre musique, dis-je pour me rattraper. J'aime beaucoup.

– C'est Orion qui te l'a fait découvrir ?

Mes doigts tapotent nerveusement le dossier.

Touché !

– Je vais partir plus tôt aujourd’hui, annonce Joshua. Tu t’en sortiras ?

– J’ai presque fini.

– Bravo. Je toucherai deux mots à Olivia de sa façon de refiler les corvées aux autres, ajoute-t-il avec un clin d’œil.

– La connaissant, ça risque d’avoir l’effet inverse.

– Il suffit de savoir la prendre.

J’imagine qu’être de sexe masculin, séduisant et le patron, par-dessus le marché, doit aider. La montre au poignet de Joshua s’allume brusquement. La voix langoureuse de Penny, sa fantasque assistante électronique, lui rappelle de ne pas oublier le vélo.

– Quel vélo ? demandé-je en chœur avec Carrie.

– Le dernier prototype. Ça te concerne, d’ailleurs, Isabel.

– Moi ?

– Tu viens bien en transports en commun ?

– Euh, oui.

– Ça te dirait d’essayer le vélo, à la place ?

Carrie m’adresse des signes pas très discrets me suggérant qu’il s’agit d’une mauvaise idée. Ma curiosité est pourtant piquée. Jusqu’ici, je n’ai pas eu l’occasion de voir les prototypes. J’aimerais savoir ce qu’ils ont de si innovant ! Par honnêteté, je signale :

– Je pédale très mal.

La dernière fois que j’ai posé mes fesses sur une selle, je devais avoir une dizaine d’années. Ma famille préfère les limousines.

– Justement, rétorque Joshua. Ce modèle s’adresse à un public occasionnel, débutant ou peu sportif.

– Et tu as pensé à moi...

J’hésite à me sentir vexée.

Joshua m’adresse le sourire spécial numéro 3, celui contre lequel il est impossible de se fâcher.

– Tu vas l’adorer, j’en suis sûr. Je vais le chercher aux ateliers, attendez-moi dans le hall.

Une fois qu’il s’est éclipsé, Carrie soupire à mon attention :

– Bon courage !

– Tu as pourtant dû tester un certain nombre de prototypes, non ?

– Oh oui ! Je parle d’expérience, crois-moi. Viens avec moi, je vais te raconter.

Tandis que nous nous dirigeons vers le hall, elle me narre avec force gestes les diverses expériences, parfois désastreuses, que lui ont valu les projets de Shark. Je l’écoute, le sourire aux

lèvres. Sa gaîté est communicative. Le temps d'arriver à destination, nous sommes devenues amies, avec la promesse de nous revoir bientôt autour d'un café. Je fais ensuite connaissance avec ma monture, qui ressemble davantage au croisement entre un deltaplane et une moto qu'à un vélo.

– Il est très stable, me promet Joshua qui m'en fait la démonstration immédiate.

Je ne l'aurais pas cru, mais il a raison. Surtout, l'aérodynamique de l'engin permet à son utilisateur d'avancer rapidement sans trop pédaler.

Ça, ça va me plaire.

13. Cuisine et attirance

Le vélo est une tuerie. J'en ferais presque des infidélités à Scarlett, s'il possédait un coffre. Parce que là, j'en suis réduite à marcher à côté avec un gros cabas de nourriture accroché à chaque poignée.

Si Joshua savait quel usage je fais de son test...

J'avance comme une tortue jusqu'au garage. La plupart des employés sont partis, mais l'atelier reste ouvert. Je marque une pause devant le spectacle d'Orion, penché sur un moteur. Il a retiré son T-shirt et des gouttes de sueur roulent sur sa peau bronzée. Nous sommes début juillet ; la chaleur est déjà accablante, mais j'ai l'impression que l'air vient de gagner plusieurs degrés supplémentaires. Je caresse du regard les plumes de l'aigle tatoué dans son dos, ailes déployées en travers de ses épaules. Ma raison m'informe que le tableau devrait me faire froncer le nez : il y a des traces de cambouis un peu partout, des taches d'huile au sol, de la poussière et du bruit, des odeurs de graisse brûlée et de métal surchauffé. J'ai été habituée aux hôtels de luxe, aux hommes toujours propres sur eux et impeccablement classe. Mon cœur répond qu'il n'en a strictement rien à cirer et qu'il trouve un charme fou à ce *bad boy* au charme insolent. Prise entre deux feux, je demeure immobile, à peine capable de respirer. Ce n'est que lorsqu'Orion disparaît à l'intérieur sans m'avoir vue que je retrouve ma mobilité.

Je monte d'abord les cabas, m'arrêtant à chaque marche de l'échelle de meunier pour assurer mon équilibre. Un profond bien-être m'envahit quand, la porte ouverte, l'odeur familière des lieux m'accueille. En une semaine, je m'y sens déjà davantage chez moi que je ne l'ai jamais été dans la propriété de mes parents ou dans ma chambre universitaire.

Je pose mes sacs derrière le comptoir de la cuisine et je retourne chercher le vélo. Le remonter est un peu plus ardu, mais je ne peux pas compter sur Ringo pour veiller sur le trésor de mon patron ! Cette corvée accomplie, je peux enfin m'atteler aux préparatifs du dîner. Peut-être ai-je vu un peu large pour deux personnes, mais au pire, ça me fera des restes pour la semaine. Enfin, si je ne gâche pas tout... Je me lave soigneusement les mains. Si je suis à la lettre la recette que j'ai imprimée au boulot, je devrais m'en sortir. Des millions de gens se préparent à manger chaque jour, ça ne doit pas être bien sorcier. Je mets les tomates dans l'évier pour les laver. L'eau jaillit un peu trop fort, éclaboussant mon T-shirt tout neuf. Je recule avec un juron.

Je devrais commencer par me changer.

Dans ma chambre, j'enfile un vieux T-shirt d'Orion, que je ne peux pas m'empêcher de porter à mon visage pour en respirer l'odeur à fond. Je grimace quand je me rends compte de mon geste. Démêler ce que je ressens pour lui m'est difficile quand l'attirance physique est si forte.

Je retourne dans la cuisine, où j'ai scotché les instructions au meuble au-dessus du plan de travail.

– Donc, laver les tomates puis les couper en dés.

Hélas, la première tomate que je tente de couper s'écrase sous la lame du couteau, se réduisant en purée.

Pourquoi ça ne fait pas comme sur la recette !?

Dépitée, je jette le magma rouge dans le saladier tout en surveillant l'ébullition de l'eau dans la casserole. Les saucisses sont les seuls ingrédients que j'ai besoin de faire cuire, ça devrait être facile. Des coups frappés à la porte m'interrompent au moment où je vais les sortir de leur emballage. Affolée, je contrôle l'heure sur le four. Il reste une bonne heure avant le dîner ! Pourquoi monte-t-il si tôt ? J'essuie mes mains à la va-vite sur un torchon avant d'aller ouvrir.

– Tu es en avance !

Je ne peux m'empêcher de détailler chacun de ses muscles. La sueur, les taches de cambouis, ne font qu'ajouter à son charme brut. Mon regard est irrésistiblement attiré par le dragon enroulé sur son cœur. Orion m'adresse un sourire railleur ; néanmoins, je distingue une certaine tension dans son attitude. Je baisse aussitôt les yeux sur mes tomates.

Prise en flagrant délit !

La voix d'Orion, amusée quoiqu'un peu plus rauque que d'ordinaire, me parvient tandis que je m'acharne sur la pulpe rouge.

– Si ça ne te dérange pas, j'aimerais utiliser la douche d'ici, plutôt que de rentrer me changer chez moi.

Je redresse la tête pour lui adresser un grand sourire :

– Bien sûr ! Tu es ici chez toi.

Il est significatif, sans doute, que je n'aie pas noté que ses mains sont noires jusqu'aux coudes, et que la sueur, en roulant sur son torse, y trace des sillons de poussière. Il a abandonné ses chaussures pour monter l'escalier pieds nus.

Je ne croyais pas qu'on puisse trouver des pieds sexy. Pourtant, les siens le sont.

L'eau commence à bouillir dans la casserole, m'arrachant à mes fantaisies. Je tourne le dos à Orion dans l'espoir de lui dissimuler mon trouble.

– Tu peux aller te doucher pendant que je termine de préparer le repas, si tu veux.

J'attrape des oignons que je commence à émincer avec énergie. Mes yeux se remplissent de larmes, noyant mes émotions dans l'odeur piquante du légume.

Comment vais-je pouvoir gérer cette attraction durant tout le dîner ? Peut-être qu'en ajoutant beaucoup d'oignons et de moutarde...

Dans l'espoir de faire retomber ma libido à un niveau gérable, je me lance à corps perdu dans les préparatifs et massacre avec allégresse un nombre de légumes suffisant pour une armée. Mon T-shirt est maculé d'éclaboussures. Tant mieux : je n'ai pas besoin d'avoir l'air sexy, puisqu'il s'agit d'un dîner *entre amis*.

Orion sort de la douche au moment où j'achève le dernier cornichon. Je demeure figée devant le spectacle, comme un lapin pris dans les phares d'une voiture, tandis qu'il se dirige vers le placard.

Dans mon idée, il allait sortir habillé de la douche.

Or, je ne considère pas une serviette vaguement nouée autour des reins comme un vêtement. Je rajoute mentalement les cuisses et les abdos à la liste de ce que je trouve sexy chez lui. Ainsi que les tatouages. Combien en a-t-il ? Un serpent ceint ses hanches ; sa tête disparaît sous la serviette à hauteur du nombril et je désire plus que tout la dévoiler.

14. Rouge désir

Soudain, une douleur aiguë me transperce l'index. Je lâche mon couteau avec un cri de douleur.

Voilà ce qui arrive quand on fantasme au lieu de se concentrer sur ce qu'on fait !

Orion m'ordonne :

– Passe la main sous l'eau, vite !

La coupure saigne vraiment beaucoup. Pétrifiée, je regarde les gouttes écarlates s'écraser sur le plan de travail. Puis, la main d'Orion se referme sur mon poignet, son corps se plaque contre le mien et il me pousse vers l'évier. Je me laisse faire comme une poupée de chiffon, la douleur et le désir se confondant un magma d'émotions. Le souffle chaud d'Orion me chatouille l'oreille tandis que l'eau froide nettoie ma blessure.

– Maladroite, *fiera* ? demande-t-il d'une voix rauque.

Je perçois la tension dans son corps collé au mien. Je me retourne vers lui. Nos bouches sont à quelques millimètres l'une de l'autre. Son bras entoure mes épaules et la serviette qu'il porte autour des reins ne dissimule pas grand-chose de son érection. J'effleure sa lèvre inférieure de la mienne. Ses longs cils me dissimulent un instant son regard brûlant. Mon corps est agité d'un profond frisson. Je mentirais si je disais que je n'avais pas envisagé que la soirée puisse se finir ainsi, même si je redoute les conséquences. La bouche d'Orion caresse la mienne en une délicieuse promesse.

– Je peux te garantir un bon moment, *fiera* ? Mais seulement ça. Tu es certaine de ne pas regretter ?

– Ce que je regretterais, c'est de ne pas avoir essayé.

Nos lèvres se scellent sur cet accord. Orion m'attrape par la taille pour m'asseoir sur le bord de l'évier. L'eau coule toujours, mais j'ai complètement oublié la coupure à mon doigt, qui ne saigne plus. Sa bouche prend possession de la mienne avec avidité. Je m'accroche à ses épaules et mes jambes se nouent derrière ses reins. La serviette se dénoue pour tomber au sol.

Parfait. Je veux plus de sa peau. Je veux goûter chaque centimètre carré de son corps.

Qui se soucie de hot-dogs, même à la mode de Chicago, quand on peut à la place avoir un *bad boy* tatoué, délicieusement bronzé et sexy de la racine des cheveux à la pointe des orteils ? Orion délaisse ma bouche pour mordiller mon cou tandis que ses mains remontent sous mon T-shirt. Les miennes caressent ses épaules. Enfin, je peux toucher les muscles qui m'ont tant fait fantasmer lors de nos virées à moto !

– J’adore le goût de ta peau, murmure-t-il en alternant coups de dent et coups de langue. Tu pourrais facilement me rendre accro.

Un gémissement s’échappe de ma gorge. Je tente de l’étouffer en plaquant ma bouche contre son épaule, mais il attrape mon menton pour m’obliger à le regarder en face. Ses yeux sont assombris par le désir, sa voix est rauque.

– Surtout ne te retiens pas, *fiera*. Crie autant que tu veux, j’adore ça.

Je retiens ma respiration. Mon ex détestait ça. Il prétendait que ça faisait film porno.

Mais je l’ai quitté. Je n’ai plus à me soucier de ce qui lui plaît ou non.

Alors, quand Orion me soulève pour me porter jusqu’à la chambre, je laisse échapper un grand cri de joie et d’excitation mêlées.

Orion me dépose en douceur sur le lit. Je me laisse aller sur le dos et j’admire le spectacle. La tête du serpent tatoué autour de sa taille se perd dans la piste de poils sombres qui descend de son nombril à son pubis. Je m’imagine la suivre du bout de la langue et je me lèche les lèvres. Un grondement sourd lui échappe.

– *Fiera*, si tu continues à me regarder comme ça, je ne réponds plus de rien.

Je mordille ma lèvre inférieure en le défiant du regard.

– Chiche ?

Pour toute réponse, il tire sur l’élastique de pantalon de gymnastique informe que j’ai enfilé pour faire la cuisine. Ce qu’il découvre lui fait cligner plusieurs fois des yeux.

– Tu ne portes pas de culotte.

– Non.

À ma décharge, je me suis changée à la va-vite et je pensais avoir le temps d’enfiler une tenue plus convenable avant qu’il n’arrive.

– Tu veux me rendre fou, *fiera* soupire-t-il en se penchant pour embrasser mon ventre nu.

La caresse de ses lèvres sur ma peau réveille des terminaisons de mon système nerveux que j’ignorais même posséder. Ses doigts remontent le long de mes cuisses pour s’arrêter à la limite de mon aine. Je gémis bruyamment. Mes mains se perdent dans les épais cheveux noirs que je rêve de toucher depuis notre première rencontre.

– Nous avons tout notre temps, remarque-t-il en s’attaquant à mon T-shirt.

Et il prend effectivement son temps pour le remonter, léchant chaque centimètre supplémentaire de

peau dévoilée. Il s'attarde particulièrement sur ma poitrine. Sa bouche se referme sur mon téton droit qu'il mordille, suce et lèche jusqu'à ce que je crie et le supplie. Alors, il passe à gauche. Mon corps est en feu. Je ferme les yeux le temps de m'accoutumer à l'intensité de ce que je ressens. Le T-shirt passe par-dessus ma tête puis Orion se penche sur ma bouche pour m'embrasser. Je pose une main sur chacune de ses joues, savourant le contact un peu rugueux de sa peau, respirant son odeur masculine mêlée à celle du gel douche à la mangue que j'utilise. Sa langue caresse paresseusement la mienne, apaisant petit à petit le sentiment d'urgence qui me dévorait. Je rouvre les yeux.

Les siens sont deux puits sombres qui semblent vouloir me dévorer vivante. Je laisse glisser une main le long de sa joue, suivant la courbe de son épaule, puis de son biceps. Six colombes s'y envolent, ailes déployées.

– Tes tatouages ont tous une signification ?

– Un tatouage a toujours une signification. Ça, ajoute-t-il tandis que je caresse doucement le dessin, ce sont mes sœurs.

Mon cœur fond devant un tel symbole. Orion a peut-être l'air d'un *bad boy*, mais il prend soin de ceux qu'il aime.

Et ça, c'est plus précieux que n'importe quel contrat en dollars.

Mes doigts glissent jusqu'au dragon enroulé sur son cœur.

– Et lui ?

Son visage se ferme. Mon jeu innocent a, sans le vouloir, touché un point sensible. Orion me répond, d'un ton qui se veut léger :

– Il garde mon cœur.

Il m'en faudrait un pareil.

J'embrasse le dos écailleux du dragon, puis mes lèvres dérivent vers le bas, vers ce serpent qui me fascine depuis que j'ai posé les yeux dessus. Il est si bien dessiné que j'ai l'impression qu'il se détache en relief autour de la taille d'Orion, mais quand je tire la langue pour le goûter, je ne rencontre qu'un épiderme lisse et chaud, légèrement salé.

– Il te plaît ? demande Orion, haletant.

– *Tu me plais.*

Ma réponse le fait grogner. Il pose une main sur ma tête et crispe les doigts dans mes cheveux tandis que je m'applique à redessiner le serpent du bout de la langue.

– Que représente-t-il ? demandé-je entre deux baisers.

– Une protection, répond-il, haletant. Le serpent guérit...

J'achève mon exploration par la tête, descendant inexorablement, quand Orion m'arrête.

– Si tu vas par-là, je ne tiendrai pas longtemps, gronde-t-il. Viens.

Sa main glisse sur ma nuque pour m'inviter à me redresser. Je m'allonge contre lui, un peu mal à l'aise. La position est plus tendre que sexuelle et je m'emmêle dans ce que je ressens. Il me serre contre lui, ses doigts dessinant de mystérieuses arabesques dans mon dos. Sa peau est fraîche contre la mienne, son parfum enivrant. Je me laisse aller entre ses bras, alanguie sous ses caresses. Mes mains à plat sur sa poitrine, je sens son cœur battre, trop vite ; une stupide fierté m'envahit à l'idée que j'en suis la cause.

– Tu as suffisamment profité de mon corps, souffle-t-il à mon oreille. Maintenant c'est à moi.

– Je n'ai pas de tatouages.

Je plaisante pour dissimuler le manque de confiance que j'ai en mon propre corps. Celui-ci n'a jamais réussi à se conformer aux critères de beauté que l'on m'a inculqués : trop de rondeurs, quel que soit le nombre de kilomètres que je cours pour m'en débarrasser ; une peau trop blanche qui n'a jamais connu les cabines à UV ; une silhouette plus en poire qu'en sablier. Je ne suis pas laide, mais je ne concurrencerai jamais non plus les top models.

– Je vais t'en dessiner, promet Orion.

Ce qu'il entreprend de faire de la pointe de la langue. Je me tortille sous la chatouille, soupire, gémis.

Il est diaboliquement doué.

La trace humide qu'il laisse sur ma peau me brûle comme la confirmation que je suis désirable, que cet homme incroyablement sexy me trouve belle, digne de ses attentions. Il me rassure sur mon potentiel de séduction et mon désir s'en trouve libéré, décuplé. Mes gémissements se font plus forts ; un cri m'échappe quand il trouve la peau tendre de l'intérieur de mes cuisses.

– Dis-moi ce que tu veux, réclame-t-il en soufflant sur mon sexe humide.

Je demeure d'abord muette.

On ne parle pas pendant l'acte.

Mais, quand il se redresse sur un coude, me laissant pantelante et inassouvie, je jette ma réserve aux orties.

– Toi ! Je te veux toi !

Il m'adresse un sourire assez brûlant pour mettre le feu à la pièce.

– Je dirais que c'est un bon début. Et comment me veux-tu ?

– Comme tu veux ! Mais viens...

En réponse, sa langue effleure mon clitoris en une caresse électrisante. Mes poings se referment sur les draps. Les pieds enfoncés dans le matelas, je bascule mon bassin à sa rencontre et je supplie sans honte.

– Encore, s’il te plaît, encore !

Sa langue revient à l’attaque tandis qu’il glisse un doigt en moi. Le plaisir me fait vibrer de la tête aux pieds. Des sons que j’ignorais être capable de produire s’échappent de ma gorge. J’aimerais lui dire d’aller plus vite, plus fort, mais je suis incapable de parler. Heureusement, il semble deviner mieux que moi-même quoi faire pour m’emporter toujours plus loin sur les vagues de la volupté. Sa bouche est douce sur ma chair brûlante, ses doigts trouvent chaque point qui me fait décoller. Je crie son nom au moment où je sens monter l’orgasme.

Celui-ci est une nouvelle révolution dans mon univers. Je n’avais jamais éprouvé un tel plaisir. Jamais. Orion me tient contre lui tandis que les spasmes me secouent comme un raz-de-marée. Mon visage caché contre son cou, je respire son odeur.

Après ça, je l’associerai toujours au sexe.

Le contact de son érection contre ma cuisse humide me rappelle que lui n’est pas allé au bout de son plaisir. Je passe une main tremblante sur sa hanche pour l’inviter à poursuivre, même si je ne suis pas très certaine, à cet instant, de pouvoir supporter un plus grand plaisir. Il se penche par-dessus moi, protégeant ma tête d’une main. Je me mords la lèvre en voyant ce qu’il retire du tiroir de la table de chevet.

Ont-ils toujours été là ? A-t-il approvisionné le tiroir en prévision de cette soirée ?

Je le regarde déchirer l’emballage argenté, frémissante d’anticipation. À la réflexion, oui, j’en veux plus. Ses lèvres se posent sur les miennes en un baiser à la fois lent et brûlant. Tandis qu’il se positionne au-dessus de moi, mes yeux ne quittent pas le dragon tatoué sur son cœur.

– Prête ?

– Viens.

J’écarte les cuisses pour lui faciliter la tâche et, dès qu’il est entré en moi, les referme autour de ses hanches. Mes chevilles se nouent sur la queue du serpent, sur ses reins. Une vague de chaleur intense me fait fermer les yeux. Je n’aurais jamais cru que cela puisse être encore meilleur, après l’orgasme qu’il vient de me donner, mais je me trompais. Il pose un doux baiser sur ma bouche.

– Ça va ?

– Ne t’arrête surtout pas !

Mon cri du cœur le fait rire. Ses côtes se soulèvent contre les miennes, me donnant l’envie

irrépressible de l'imiter. Un fou rire incongru nous secoue quelques secondes. Orion y met fin en m'embrassant de nouveau. Je mordille sa lèvre inférieure et plante mes ongles dans son dos pour signifier qu'il est temps de passer aux choses sérieuses. Son premier coup de rein nous fait crier tous les deux. Il marque une pause tandis que nous nous dévisageons, les yeux écarquillés. Un courant électrique passe entre nous. Je le romps en exigeant :

– Encore.

Il m'obéit avec une lenteur délibérée. La friction de son érection contre ma chair encore sensible m'enfièvre. Mes ongles s'enfoncent plus fort dans son dos, griffent sa peau. Il grogne en réponse. Son coup de rein suivant est plus rapide, moins précis, affamé. Je l'accompagne du bassin ; l'image de nos trajets à moto s'imprime soudain dans mon esprit. Je crie :

– Plus vite !

La chevauchée accélère et Orion perd soudain le contrôle. Nous nous caressons, nous nous griffons, nous nous embrassons pour mettre en contact le plus de peau possible. Son corps est une drogue dont le mien a un besoin désespéré. À peine remise de mon premier orgasme, j'en sens monter un second, plus fort.

– Orion !

Je m'accroche à lui pour résister au raz-de-marée que je sens prêt à déferler. Il m'entoure de ses bras, me serre contre lui et d'un coup, nous décollons. Tout repère spatial m'abandonne ; il ne reste plus que la sensation de son corps contre le mien, sa chaleur qui m'enveloppe et son odeur qui me rappelle que je suis vivante. Extraordinairement vivante. Il crie à son tour au moment où il se perd en moi ; je pose mes lèvres sur sa gorge pour la sentir vibrer. Nous sommes tellement collés l'un à l'autre que je ne sais plus si c'est son cœur ou le mien qui bat à en exploser. J'ai l'impression de flotter ; à cet instant, nous pourrions aussi bien nous trouver au milieu de l'espace.

Peu à peu, la gravité reprend ses droits. Je perçois les draps froissés sous mon dos, la lumière rasante qui filtre à travers les volets, le bruit de la circulation dans la rue.

– *Fiera...* soupire Orion en frottant son nez contre mon cou.

Je n'ai pas envie que ce soit déjà fini. Nous étions tellement pressés tout à l'heure que nous n'avons même pas parlé de ce qui se passerait après. Je me crispe quand il se détache de moi et je m'enroule dans les draps qui portent encore notre odeur. Orion revient quelques secondes plus tard, une serviette de toilette humide à la main.

– As-tu faim, *fiera* ? demande-t-il.

Je hausse les épaules.

– Les hot-dogs peuvent très bien se manger froids.

Il rit en me reprenant dans ses bras. La lueur qui brille dans son regard me fait frissonner.

– Tant mieux. Parce que j’ai un tatouage que tu n’as pas encore trouvé…

Je me redresse sur un coude, intéressée.

– Vraiment ? Où ça ?

Il m’adresse un clin d’œil coquin :

– Ah, tu vas devoir chercher.

Mmm. Voilà exactement le genre de chasse au trésor qui me plaît.

Je roule par-dessus lui pour contempler avec gourmandise son corps étendu sous le mien.

– Je te préviens, tu ne sortiras pas de ce lit avant que j’aie trouvé.

Mon avertissement le fait sourire. Il s’alanguit contre l’oreiller et me coule un regard provocant :

– Je suis tout à toi, *fiera*.

Je pose un baiser brûlant sur ses lèvres avant d’entamer mes recherches. J’ai bien l’intention de ne rien laisser au hasard…

15. Chiffres et tatouages

– Mademoiselle Andrews, vous n’avez pas la tête à ce que vous faites !

Je sursaute. Ça fait bien cinq minutes que je fixe l’écran de mon ordinateur d’un œil vide. Olivia ne m’a pas ratée...

Je comprends mieux pourquoi Joshua n’a pas été très regardant sur les conditions de mon embauche. Qui voudrait travailler avec un pareil dragon ?

Je réponds avec dignité :

– Je réfléchissais.

– Il n’y a pas besoin de réfléchir pour entrer des chiffres dans un tableau !

L’entretien que Joshua a eu avec elle n’a pas tout à fait produit l’effet escompté. Elle est encore plus infecte que d’habitude. Heureusement que tout le monde en rit dans la boîte, ça m’aide à relativiser. J’ajoute, pour le plaisir de la voir enrager :

– Eh bien, je me disais qu’on pourrait améliorer le tableau. Il n’y a pas de système de tri, par exemple et...

– J’ai élaboré moi-même ce tableau, il est parfait ! Tout ce que je vous demande, c’est de le remplir !

Certains collègues prétendent qu’Olivia a peur que je lui pique sa place. Je ferais du trop bon boulot, selon les bruits de couloir. C’est flatteur pour mes capacités, mais à vrai dire, je ne sais pas encore ce que je ferai de mon avenir. Je dois y réfléchir. Seulement, tout ce qui occupe mes pensées à cet instant, c’est ma nuit avec Orion.

C’était magique.

J’avais toujours cru que les romans sentimentaux exagéraient quand ils parlaient de feu d’artifice et de ce genre de truc. En fait, pas du tout. Cela soulève d’ailleurs un certain nombre de questions quant à ma vie sexuelle passée. Tandis que les données défilent sur mon écran, je trace une colombe au stylo-bille sur le dos de ma main gauche. Doigts écartés, j’admire le résultat.

Un tatouage m’irait bien.

Je m’en ferai peut-être faire un avant de poursuivre ma route, où qu’elle me mène. Pour ne jamais oublier cette étape. Orion m’apprend à voir le monde autrement, et pas seulement au lit. Qu’est-ce que je choisirais ? Il me faut quelque chose qui évoque la liberté. Je passe les siens en revue : l’envolée d’oiseaux sur le biceps gauche, un pour chacune de ses petites sœurs ; le tigre rugissant sur

le dos de sa main droite ; l'aigle aux ailes déployées dans son dos ; le serpent enroulé autour de sa taille ; le dragon enroulé sur son cœur ; la route 66 sur son avant-bras... Je commence à avoir chaud quand une voix sèche interrompt ma rêverie :

– Mademoiselle Andrews ?

Olivia a des yeux derrière la tête, ce n'est pas possible autrement ! Il faut que je demande à Joshua s'il compte se lancer dans la création de cyborgs.

Je repose mon stylo pour me lancer dans la saisie des chiffres. Heureusement pour moi, je tape vite et bien, sans même y penser. Le plus difficile est de déchiffrer les gribouillis des ingénieurs sur les tableaux. Vivement qu'ils aient tous leur Penny personnelle... Ou pas ! L'assistante électronique de Joshua persiste à se montrer imprévisible, raison pour laquelle elle traîne en version bêta depuis près de deux ans.

Mes mains occupées, mes pensées s'envolent de nouveau. Cette nuit avait un goût de trop peu. J'en veux plus. À partir de combien de fois décide-t-on que ça devient sérieux ? Et combien de temps me faudra-t-il pour devenir accro ? Je martyrise les touches du clavier. Ne nous mentons pas, il existe une possibilité pour que je sois déjà accro. Et pour que nous ayons franchi par mégarde la limite du « purement sexuel ». Si on veut rester sur la ligne du sexe pur, on se sépare une fois que celui-ci est fini, non ? Or, nous avons dormi ensemble. Je n'avais plus si bien dormi depuis longtemps. Le réveil a été un peu bizarre, entre les hot-dogs froids pour le petit-déjeuner et l'intimité forcée du studio. Je suis allée m'habiller dans la salle de bains, même si après la nuit que nous avons passée, mon corps n'avait plus guère de mystères pour lui. Puis, Orion a commencé à me taquiner au sujet de ma passion toute neuve pour les Lucky Charms et tout est revenu à la normale.

De toute façon, je ne peux pas m'offrir le luxe de complications supplémentaires. D'autant que j'ai menti à Orion sur mon identité. On ne construit pas une relation sur le mensonge. Donc, je ferais mieux de me concentrer sur ces fichus tableaux et d'arrêter de compter les tatouages d'Orion dans ma tête.

16. Déjeuner entre amies

Les tableaux sont remplis et vérifiés bien avant l'heure du déjeuner, ce qui semble impressionner favorablement Olivia. Elle me confie ensuite diverses tâches qui me font courir à travers tous les locaux. Je ne m'en plains pas : d'une part, ne pas me trouver avec elle est un soulagement ; d'autre part, j'adore discuter avec les autres employés et admirer les engins improbables qui encombrant chaque bout de couloir. Vers midi, je me rends dans le bureau de Joshua pour lui remettre un document de la comptabilité : à force de me voir circuler, tout le monde me confie des paquets. J'y trouve Carrie, perchée sur le bureau. Elle bondit sur ses pieds à ma vue.

– Isabel ! Tu aimes la cuisine vietnamienne ?

– Euh... Oui ?

– Carrie ! proteste Joshua. Tu ne peux pas voler mes employées pour le déjeuner !

– Mais tu viens de dire que tu détestes les restaurants vietnamiens et qu'en plus, tu n'as pas le temps de déjeuner. D'ailleurs, je suis entourée de mecs en permanence, j'ai besoin d'un déjeuner entre filles.

– Et Tina ?

– Elle a cours. Isabel a bien mérité une pause, non ?

– D'accord, soupire Joshua. Mais tu me rapportes une glace pour le dessert.

Le regard qu'ils échangent est lourd de possibilités quant au mode de dégustation de la glace. Je me fais toute petite derrière le bureau.

Ils sont mignons, tous les deux.

– Allez, dit Carrie en se tournant vers moi. Je meurs d'envie de manger du canard laqué.

Le canard laqué est effectivement délicieux. Je commence à me demander si le poids de mon estomac me permettra de me traîner au bureau, cet après-midi.

– Rien ne vaut un bon restaurant, soupire Carrie en léchant sa fourchette. En tournée, nous mangeons souvent sur le pouce ou dans des fast-foods. Alors quand je rentre, je me rattrape !

Je pose mes baguettes sur le bord de mon assiette, fière de m'être débrouillée sans couverts occidentaux. Carrie se comporte de façon si amicale et naturelle que j'en oublie sa vie de star. Je remarque :

– Ça doit être bien de voyager, quand même.

J'ai adoré rouler de Chicago à San Francisco, même si nous avons parfois dû manger dans des

bouis-bouis et dormir dans des hôtels bas de gamme. Être sur la route me suffisait. Carrie hausse les épaules :

– Sur le papier, c’est sympa. Mais on n’a pas vraiment le temps de profiter des étapes ! Et puis Josh me manque vite... Tu n’as jamais voyagé, toi ?

– Je... Non, pas vraiment.

Mal à l’aise, je trie quelques grains de riz dans mon assiette. Quand vos parents dirigent une compagnie de jets privés, vous avez fait le tour du monde avant quatre ans. Mais en avion, ça ne compte pas. Pour moi, ce qui compte, ce n’est pas l’arrivée, c’est le voyage. Percevant sans doute mon embarras, Carrie s’empresse de changer de sujet. Nous papotons de mille petits riens, sans arrière-pensée. Je me détends peu à peu. Finalement, moi aussi j’avais besoin d’une sortie entre filles ! À la fin du déjeuner, elle propose :

– Nous allons donner une série de concerts dans la région. Je t’enverrai des invitations.

Je lui adresse un grand sourire.

– C’est gentil, merci beaucoup !

Carrie secoue la tête, amusée de mon enthousiasme naïf.

– Avec plaisir, mais ne te force pas si tu n’aimes pas notre musique. Tous les goûts sont dans la nature.

Je proteste avec véhémence :

– Je ne me force pas, j’aime beaucoup !

– Cool, alors, conclut Carrie en souriant.

Elle est vraiment sympa, à des années-lumière de la caricature des rock stars capricieuses. Si je restais, elle deviendrait sûrement une amie.

Mais le truc, c’est que je ne reste pas.

Le canard laqué pèse sur mon estomac. J’ai prévu de me poser le temps de faire le point et de me retourner. Ensuite, il faudra bien reprendre la route... Pourquoi cette perspective me paraît-elle de moins en moins attirante ?

– Tu pourras emmener Orion, ajoute Carrie. Depuis le temps que j’essaie de le convaincre... Quelque chose me dit qu’il sera plus réceptif à tes arguments qu’aux miens.

Je sens le rouge me monter aux joues ; bénie soit la lumière tamisée de l’établissement !

Ce que j’ai fait avec Orion est-il inscrit en lettres lumineuses sur mon front ? Quelqu’un aurait pu me prévenir !

Je bafouille lamentablement une réponse.

– Je ne crois pas que... Enfin, il ne fait que m'héberger, nous ne sommes pas...

Carrie éclate de rire. Elle a cependant la délicatesse de ne pas insister.

– Eh bien si tu as fini, partons chercher des glaces. J'ai une promesse à tenir.

17. Téléphone

Comme je l'avais soupçonné, la dégustation de la glace prend une bonne partie de l'après-midi aux deux intéressés. Pendant ce temps, j'hérite de la délicate mission de ranger le bureau de Joshua, Olivia ayant manqué être éborgnée par la chute d'un skateboard depuis le dessus d'une étagère. Elle essaye de me vendre comme une marque de confiance le fait d'être autorisée à pénétrer dans le bureau du boss, mais je sais bien qu'il a stocké dans l'appartement contigu toutes les données confidentielles ; c'est juste un prétexte pour me refiler la corvée. Ceci dit, elle n'est pas inintéressante : je découvre dans le fouillis des trucs totalement loufoques, comme une paire de baskets ailées (pour Hermès, peut-être ?)

Je suis en plein tri d'une boîte en carton contenant un monceau de pièces détachées (et même une araignée morte, berk) quand mon téléphone sonne. Je réponds sans même vérifier qui m'appelle. Mes parents ont renoncé depuis plusieurs jours à me joindre, je suis bien installée dans ma nouvelle vie et...

– Leah ? Ce n'est pas trop tôt ! Où es-tu, ma fille ?

Je manque lâcher mon téléphone dans la boîte. Ma main qui le tient se met à trembler. Je balbutie :

– Maman ?

La voix sèche, coupante comme une lame de rasoir, de ma mère, rétorque comme si elle parlait à une demeurée :

– Qui veux-tu que ce soit ?

Je demeure figée, un roulement à bille dans une main, mon téléphone dans l'autre, tandis qu'un déluge de reproches s'abat sur moi.

– Comment as-tu pu partir sans prévenir personne ? Le jour de ton mariage ! Tu as ruiné notre réputation, Leah, rui-né ! As-tu idée des trésors de diplomatie que j'ai dû déployer pour annoncer que tout était annulé ? Les invités en ont fait des gorges chaudes, je peux te le dire !

Je caresse très fort la tentation de lui raccrocher au nez. Mais la connaissant, elle serait capable de bloquer ma ligne en mettant un rappel automatique toutes les quinze secondes. Alors, je pose simplement le téléphone par terre et je continue de trier ma caisse jusqu'à ce que le niveau sonore de sa voix monte dans les aigus.

– Leah ? Leah ! Tu m'entends ?

Je reprends le combiné avec un soupir. Ma voix traîne sur les mots :

– Eh bien, je ne sais pas. Je crois que tu viens de me crever un tympan.

Je perçois une inspiration indignée, puis ma mère reprend, cassante :

– Ne le prends pas sur ce ton, jeune fille ! Tu vas cesser de faire l'enfant et rentrer dare-dare à la maison. Il est temps que tu affrontes les conséquences de tes actes.

– Je ne crois pas, non.

J'ai répondu sans hargne, mais avec fermeté. Le silence choqué à l'autre bout du fil me fait sourire. Ma mère n'a pas l'habitude de s'entendre dire non. Moi, ça me fait un bien fou ! Elle reprend, d'un ton plus incertain :

– Enfin Leah, tu es partie sans rien ! Tu ne peux pas dormir dans la rue, tout de même.

– J'ai Scarlett.

Inutile de lui parler de l'accident, elle n'y verrait qu'une raison supplémentaire pour moi de rentrer au bercail.

– Tu comptes la revendre pour t'acheter à manger ? questionne aigrement ma mère.

– Je compte voyager encore un moment. Je rentrerai quand je serai prête. Au revoir, maman.

Cette fois, je lui raccroche bel et bien au nez. Pour faire bonne mesure, j'éteins mon appareil dans la foulée. J'ai l'impression d'avoir couru un marathon : mon cœur bat à cent à l'heure et je suis hors d'haleine. Mais j'ai tenu bon ! Je suis fière de moi. En relevant la tête, je crois mourir de frayeur.

– Joshua ! Je ne t'avais pas vu entrer, désolée. Euh... La glace était bonne ?

– Excellente, répond-il avec un sourire en coin.

Depuis combien de temps écoute-t-il ? A-t-il entendu mes derniers mots ? Ma mère est censée être morte !

Le cœur battant, je m'efforce d'embrayer comme si tout était parfaitement naturel.

– J'ai déjà rangé toute l'armoire de gauche. Dans ce carton, j'ai mis ce qui me semblait être bon pour la poubelle, tu voudras sans doute y jeter un œil pour vérifier.

– Je suis en réunion tout l'après-midi. Surtout, ne t'en débarrasse pas avant mon retour !

Je mettrai ma main à couper que je retrouverai le carton tel quel, en haut d'une armoire, demain. Olivia en fera une jaunisse. Quoi qu'il en soit, Joshua ne semble pas avoir relevé mon histoire de maman. Ouf ! Ce n'est pas passé loin.

18. Retard et conséquences

Encore une fois, Olivia m'a retenue plus tard, sous le fumeux prétexte que des dossiers importants avaient disparu de l'ordinateur (elle les avait simplement rangés à un autre emplacement). Elle doit avoir un sixième sens pour deviner quand j'ai d'autres projets : en effet, Orion m'a envoyé un SMS, un peu plus tôt, pour me prévenir que nous étions de baby-sitting. J'ai tenté de protester :

[Je ne connais rien aux enfants !]

[Nina a déjà prévu de te donner un cours d'astronomie et j'ai promis à Paloma que tu lui raconterais une histoire avant qu'elle aille au lit. Si tu te désistes, elles feront de ma vie un enfer.]

J'ai fini par dire oui. À vrai dire, je suis curieuse de le revoir dans un cadre familial... De le revoir tout court, même. C'est la première fois après notre nuit ensemble et je me sens à la fois excitée et déstabilisée.

Est-ce que ça va changer quelque chose entre nous ? L'attirance sera-t-elle toujours la même, après avoir assouvi notre désir ?

En attendant, par la faute d'Olivia, Orion a dû partir plus tôt en voiture et j'en suis réduite à tester les fabuleuses capacités du vélo de Shark Outdoors. Je dois reconnaître que jusqu'à présent, il s'en sort plutôt bien : sans aller aussi vite qu'à moto, je trace quand même bien la route, sans que mes cuisses souffrent le martyre.

D'accord, je m'amuse comme une petite folle. Joshua invente vraiment des trucs géniaux.

Je ralentis en arrivant à hauteur du pavillon des Serval. Deux silhouettes discutent sur la pelouse devant. Je reconnais aisément Orion, mais pas la jeune femme à laquelle il parle. Serait-ce Licia, la sœur que je n'ai pas encore rencontrée ? Une voisine ?

La suite paraît se dérouler au ralenti. La jeune femme se dresse sur la pointe des pieds et leurs lèvres se rencontrent. Mes battements de cœur résonnent dans un silence assourdissant.

J'ai déjà vécu ce moment où la Terre semble pivoter sur son axe.

C'était il n'y a pas si longtemps, en plus. Quelle idiote je fais ! Certes, Orion ne m'a rien promis. En revanche, il m'a juré qu'il était libre comme l'air ! Si cette fille est sa petite amie, je suis quoi, moi ? Je n'attends pas la réponse pour opérer un superbe demi-tour sur les chapeaux de roue... Et mon stupide vélo choisit cet instant précis pour montrer ses limites. Au lieu de virer, comme tout vélo normal, il pique une accélération, zigzague au milieu de la route et finit par échapper complètement à mon contrôle pour se jeter contre l'arbre le plus proche.

Le choc résonne dans tout mon corps. Cramponnée au guidon, j'effectue un magnifique soleil par-dessus le cadre, heurte l'arbre du dos, m'accroche un pied dans une roue et m'affale sur le goudron en un tas dépourvu de toute dignité. Le souffle coupé, je compte les étoiles derrière mes paupières. Mon coude me fait un mal de chien, mais moins que mon cœur meurtri.

C'est officiellement une soirée pourrie.

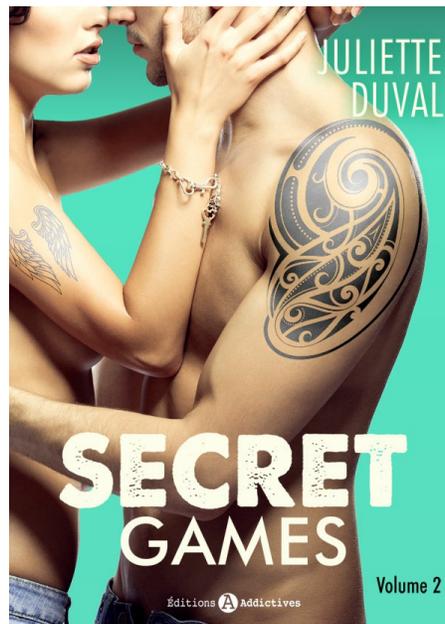
**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

Secret Games - 2

Leah s'enfuit dans sa décapotable rouge à travers la forêt. Sous la pluie. En robe de mariée. Le maquillage dégoulinant. Mais quand elle crève un pneu et doit mettre fin à sa course folle, elle ne s'attend pas à voir venir à son secours un mécanicien aussi sexy que tatoué ! Orion est l'exact opposé des hommes qu'elle fréquente d'habitude. Un bad boy aussi sombre qu'attentionné, il est capable de l'embraser d'un regard et de lui offrir les nuits les plus torrides sans rien attendre en retour. Et surtout pas des sentiments. Comment dire non ? Leah fuyait une vie étouffante, et cette nouvelle liberté est enivrante. Mais quand le la rattrape, il pourrait bien tout réduire en cendres !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Décembre 2016

ISBN 9791025734452